

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Janv. 78 — n° 108 — 8 francs
Canada 1 dollar 10
Portugal 47,50 escudos
Suisse 6 F.S.

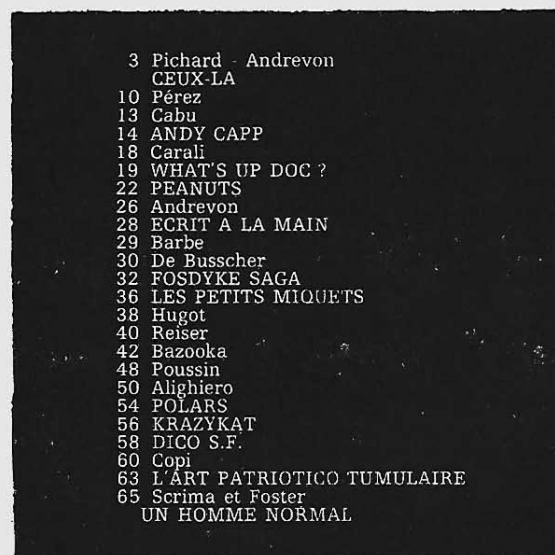
charlie



CHARLIE MENSUEL publiera chaque mois la meilleure photo parue dans la presse française et internationale. Notre jury a désigné comme gagnant de ce mois cet extraordinaire document paru dans **CHARLIE HEBDO** (en vente partout, 5,00 F). C'est la 21^e fois consécutive que notre confrère a les honneurs du podium. Félicitons-le chaudement.

LA VIE PARISIENNE. – Le couturier Carven, choqué par la laideur des uniformes couleur vinasse qui boudinent actuellement les femmes contractuelles dites « aubergines », a décidé de les habiller élégamment d'un simple foulard tenu à la main et d'une paire de sabots tenus aux pieds.





3 Pichard - Andrevon
CEUX-LA
10 Pérez
13 Cabu
14 ANDY CAPP
18 Carali
19 WHAT'S UP DOC ?
22 PEANUTS
26 Andrevon
28 ECRIT A LA MAIN
29 Barbe
30 De Busscher
32 FOSDYKE SAGA
36 LES PETITS MIQUETS
38 Hugot
40 Reiser
42 Bazooka
48 Poussin
50 Alighiero
54 POLARS
56 KRAZYKAT
58 DICO S.F.
60 Copi
63 L'ART PATRIOTICO TUMULAIRE
65 Scrima et Foster
UN HOMME NORMAL



Michelangelo



Je ne connais pas de bande dessinée plus noire, plus désespérante que « Un homme normal », de Vito Scrima et Foster. Je ne sais pas grand-chose d'eux, à part qu'ils sont Argentins et qu'ils vivent en Italie, comme Muñoz et Sampayo. Il y avait plusieurs mois que j'avais leur bande sous mon coude, la relisant toujours avec le même malaise et hésitant à la publier à cause de son « réalisme ». Je crains toujours, lorsque je vois des actes sadiques décrits avec beaucoup de précision, même

s'il s'agit de dénoncer violemment ces mêmes actes sadiques, qu'il ne se glisse je ne sais quelle complaisance. Je ne veux pas jouer le jeu hypocrite de certains journaux qui font semblant de s'indigner des monstruosités qu'ils racontent afin de plaire à une clientèle avec laquelle je ne vous confonds pas. Cela dit, je me suis décidé à la publier à cause de la mort d'Andréas Bader, pour montrer que le véritable terrorisme est plus souvent du côté de l'ordre que de celui du désordre.

Bazooka. Je les publie parce que c'est mode, et puis aussi parce qu'ils ont peut-être du talent.

Polars. La suite d'une rubrique déjà célèbre écrite par le mystérieux auteur masqué.

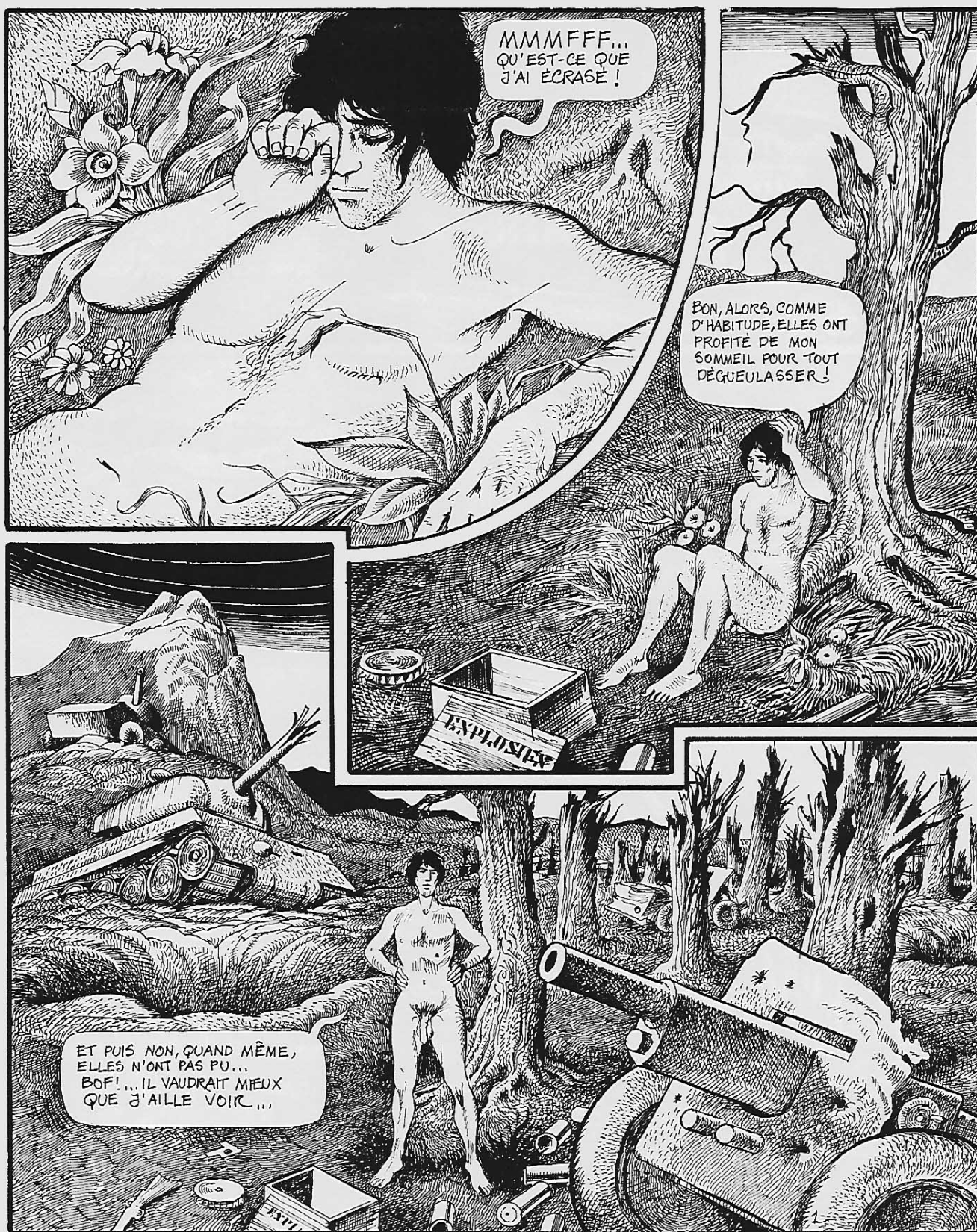
A part ça, avez-vous lu « B.D. » ? C'est de mieux en mieux, je trouve. Je ne dis pas ça parce que c'est nous qui le faisons. Enfin, vous faites ce que vous voulez.

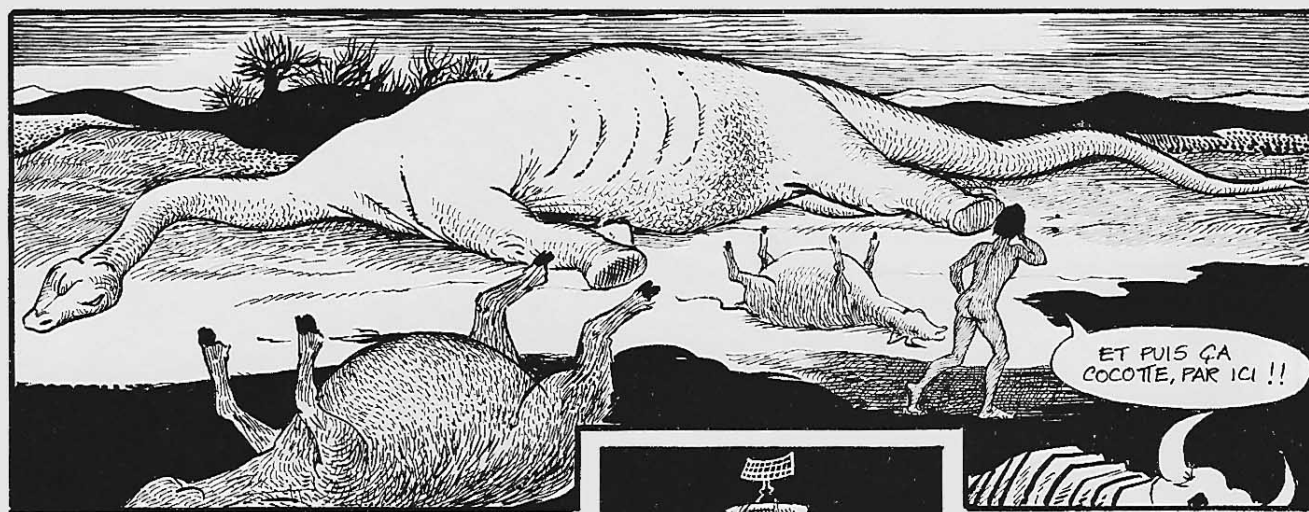
W.

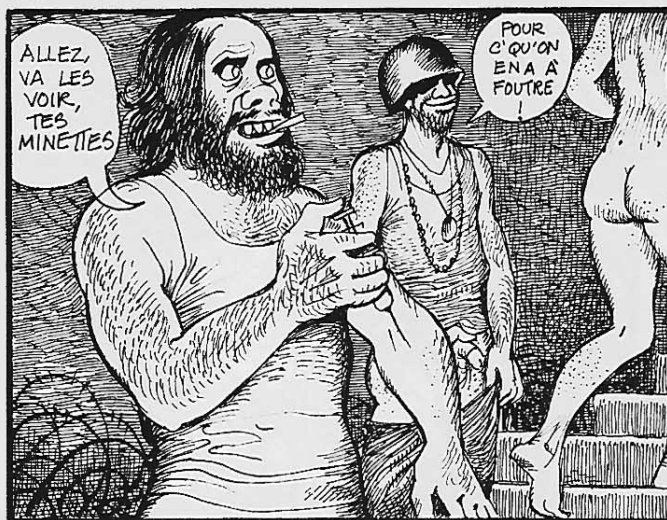
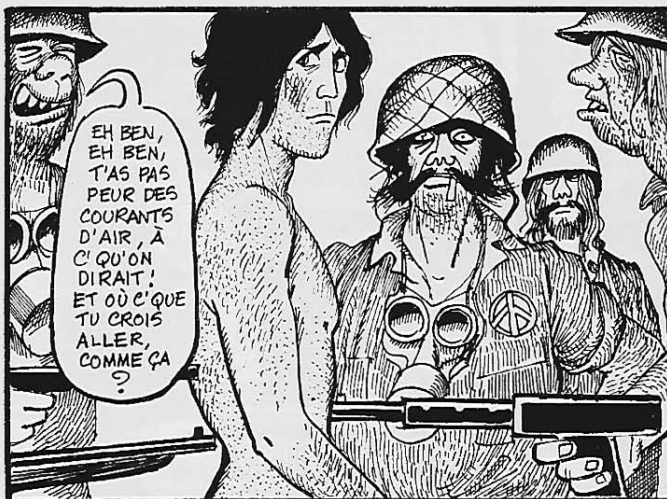
ANDREYON.

CEUX-LÀ

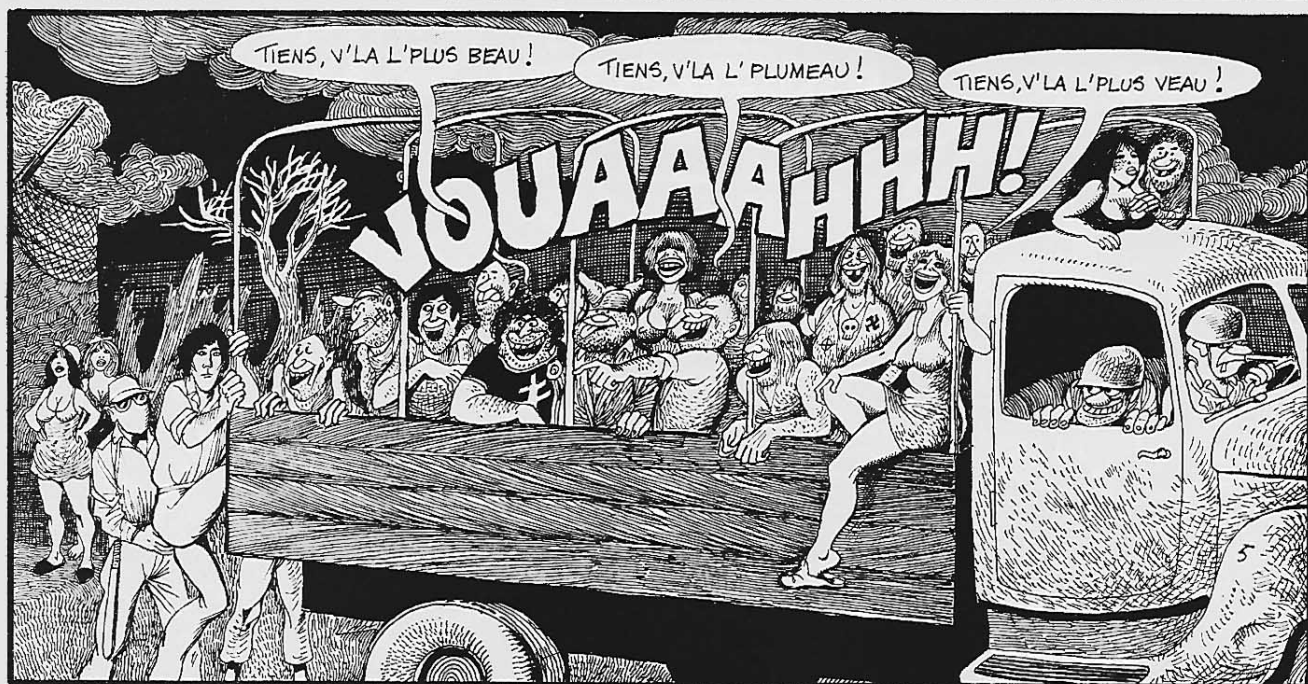
et PICHARD.











JE NE COMPRENDS RIEN À CE QUI M'ARRIVE... TU PEUX PEUT-ÊTRE ME DIRE... QU'EST-CE QUE C'EST, LA GUERRE? QU'EST-CE QU'ON Y FAIT, AU JUSTE?

NON MAIS, VOUS ENTENDEZ ÇA, LES BELUS? D'OU QU'Y SORT, QUI-LA?

LA GUERRE, MON POTE, C'EST LA QU'ON PEUT BUTER QUI ON VEUT!

...ET, APRES, ON TOUCHE LA PAYE, ON VOUS FELICITE ET ON EST DECORE!

LA GUERRE... ON PEUT SE PAYER TOUS LES MECS QU'ON VEUT!

Ouais, et on peut même y aller en série
TATATATATA

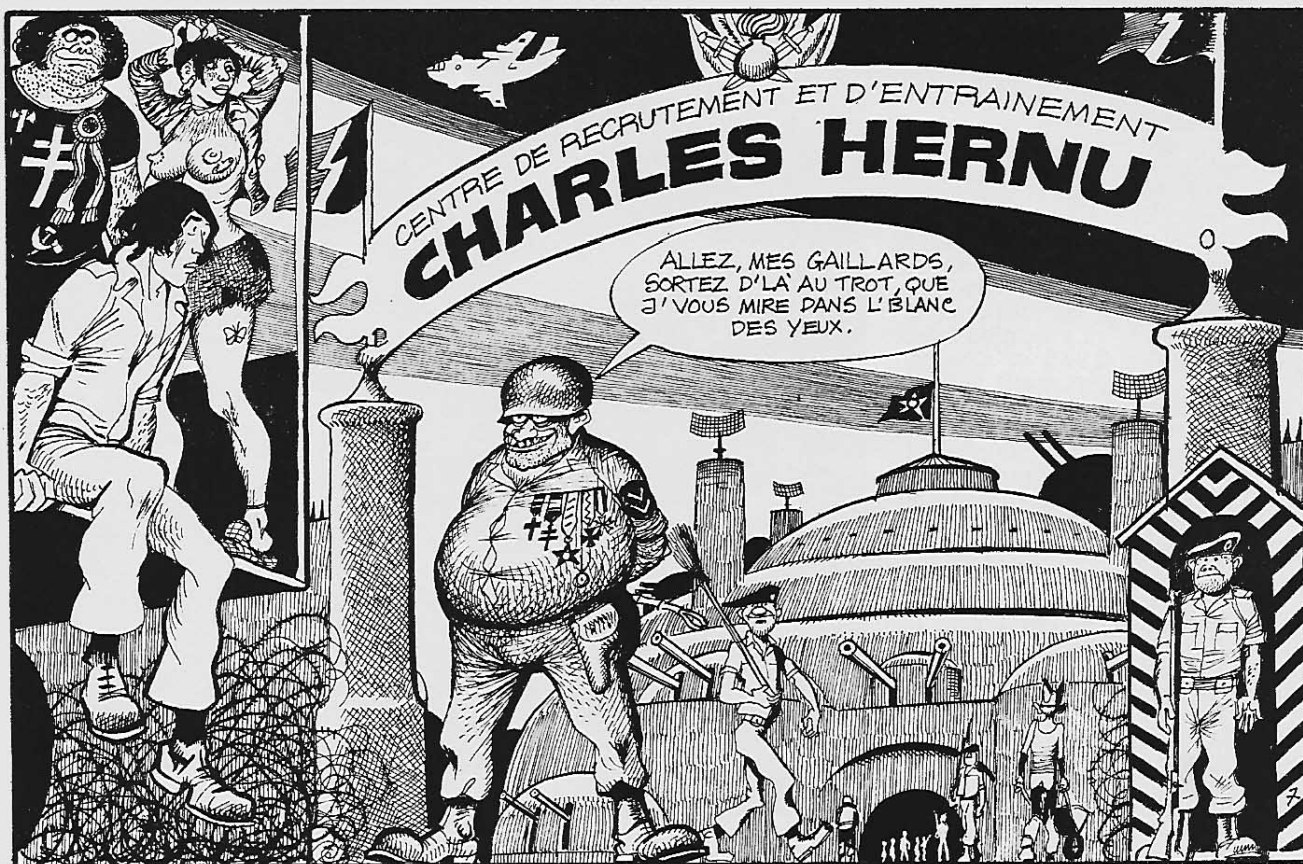
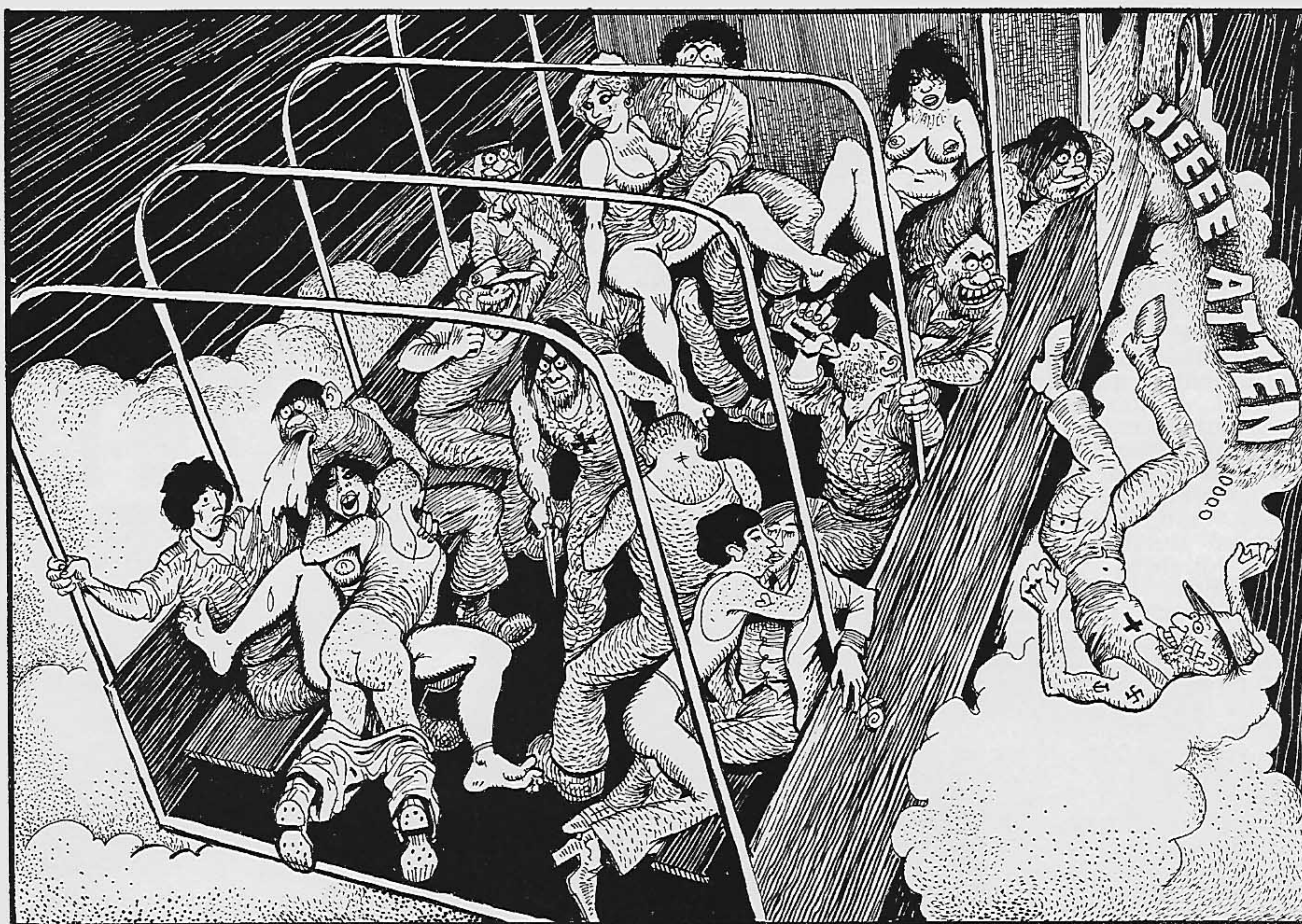
DES FEMMES, DES ENFANTS, DES VIEILLARDS, DES BESTIAUX...

OUI, ON PEUT SE PAYER TOUS LES MECS QU'ON VEUT!

À LA GUERRE, ON PEUT BOUFFER TANT QU'ON VEUT. ON N'A QU'A ENTRER, CHEZ N'IMPORTE QUI, L'ÉTENDRE ET SE SERVIR.

À LA GUERRE, ON TUE, ON VOLE, ON VIOLE, ON PILLE, ON SACCAGE. ON SE LA COULE DOUCE ET ON VOIT DU PAYS!

LA GUERRE, C'EST LE PIED!
LA GUERRE, C'EST LE GRAND TRIP!
LA GUERRE, C'EST LE PLANAGE INTEGRAL!
LA GUERRE, C'EST PAS DU CINOCHÉ, C'EST LA VIE!



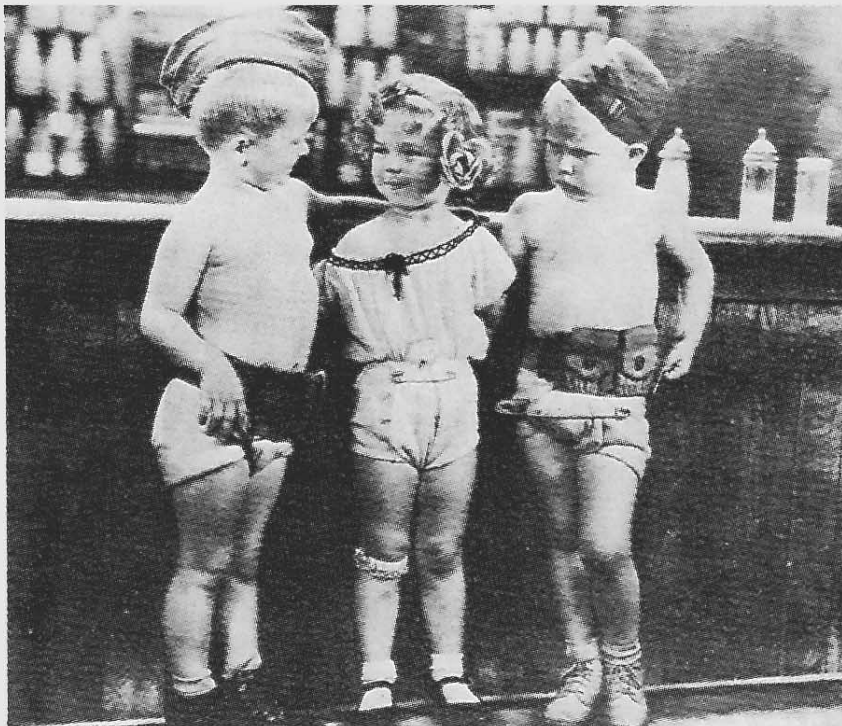
Louise Brooks ou rien

Il y a des gens pour qui Marlène, Garbo ou Marilyn n'existent pas plus que le bon dieu, mais comme il faut bien que ces gens-là croient à quelque chose, ils croient à Louise Brooks. Les gens qui croient à Louise Brooks sont nombreux. Il y a une vingtaine d'années, en France, le grand-prêtre de son culte s'appelait Ado Kyrrou. C'était un homme terrible, et comme il était quelque peu anarcho-surréaliste, il flétrissait impitoyablement d'épithètes infamantes tous ceux qui ne pliaient pas le genou devant son idole. Si l'on ne se prosternait pas devant Louise Brooks, on était obligatoirement curé, flic ou pédé, ce qui de toute façon revenait au même, quand on n'était pas les trois à la fois. Il devait y avoir du vrai, d'ailleurs, dans ce que disait Kyrrou, car on n'a jamais vu de photo de Louise Brooks dans les commissariats ni dans les sacristies, et les pédés ne sont jamais beaucoup soucieux d'elle, trop occupés qu'ils sont par Marlène et par Mae West. Moi qui ai toujours eu la chance de m'intéresser à tout, bien que je fusse curé parce que j'aimais Bresson, flic parce que j'aimais Hitchcock et pédé parce que j'aimais Luis Mariano et les jeunes gens qui chantaient aussi bien que lui, j'avais le front d'être amoureux de Louise Brooks. En ce temps-là, Louise Brooks hantait le cinéma et les nuits des cinéphiles, bien qu'elle n'eût rien tourné depuis 1938 et que son dernier film intéressant remontât à 1930 (*Prix de beauté*, réalisé en France par Augusto Genina et non pas par René Clair comme le dit à tort l'auteur d'un des textes du bouquin que je vais vous signaler tout à l'heure).

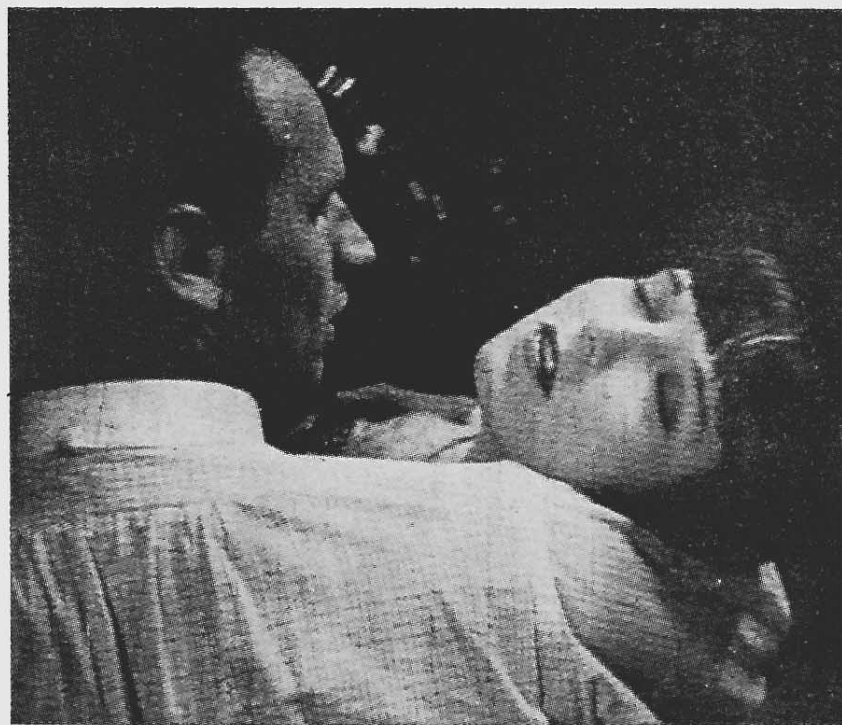
Louise Brooks réapparaissait sous les traits de Lucia Bose dans la *Cronaca di un amore*, d'Antonioni, sous les traits de Cyd Charisse dans *Singin' in the rain*, et dans des tas de films, des jeunes femmes brunes, cheveux coupés « à la chien », tâchaient, l'espace d'un instant, d'illuminer l'écran de leur regard et d'y déployer leur gorge de cygne dans l'espoir souvent

insensé d'exercer un pouvoir semblable au sien. Et, pourtant, la plupart des films de Louise Brooks était invisibles à l'époque. Ils le sont toujours. Les auteurs du livre dont je vais vous parler tout à l'heure n'ont manifestement vu que *Loulou*, le

chef-d'œuvre de Pabst et son chef-d'œuvre à elle. Nous autres, vieillards perclus, usés par des années de cinémathèque, nous pouvons quand même nous vanter d'avoir vu l'autre film de Pabst, *Trois pages d'un journal*, le film d'Howard Hawks, *A girl*



Shirley Temple



Louise Brooks

in every port, le film de Wellman, *Beggars of life*, celui de Genina, et tout récemment, cadeau des organisateurs du dernier festival de New York, celui qu'elle a tourné avec W.-C. Fields (ou plutôt en même temps que lui, car ils n'ont guère l'occasion de s'y rencontrer), *It's the old army game*. Jusqu'à plus ample informé, il semble bien que le reste soit perdu, en particulier ce *Canary murder case* dont les photos nous la montrent parée des plumes de canari du titre, photos qui manquent cruellement, d'ailleurs, dans le bouquin que je vais vous signaler.

Ce bouquin, puisqu'il faut bien y venir, est à la fois superbe et décevant. Superbe parce qu'il comporte un grand nombre de photos de Louise Brooks et qu'elles sont présentées avec art. Décevant parce que ces photos proviennent à 80 % des deux films de Pabst et qu'on ne s'est pas trop cassé la tête en ce qui concerne la recherche iconographi-

que, décevant par ses textes qui sont d'un souffle un peu court, qui rabâchent et qui reprennent ce qu'ont déjà écrit les autres. Évidemment, certains d'entre eux sont de Louise Brooks elle-même, car l'héroïne du *Canary murder case* possède un joli brin de plume et ces textes-là valent d'être lus. L'album donne l'impression d'un hommage hâtif, mais tant pis. C'est le premier ouvrage illustré qu'on lui consacre ! Les Américains n'en ont pas eu l'initiative, peut-être parce qu'ils la considéraient comme une actrice européenne (ses deux plus grands films ayant été réalisés en Allemagne) et parce qu'elle est la seule de leurs stars de l'âge d'or qui ait osé envoyer promener Hollywood. Les Italiens, peut-être, lui rendront un

jour un autre hommage propre à combler les ciné-bibliophiles. Chez eux, Antonioni n'a pas été le seul à subir son charme, les représentants les plus brillants de l'intelligenza se sont inclinés : la *Valentina* de Guido Crepax, dont vous avez fait la connaissance dans les pages même de ce mensuel, je vous le rappelle, c'est Louise Brooks.

(« Louise Brooks, Portrait d'une anti-star », réalisé sous la direction de Roland Jaccard, 157 pages, Éditions Phœbus).

Le cinéma des années trente était brimé par les codes de moralité et les ligues de vertu ? On n'y tolérerait rien qui puisse offenser les puritains les plus rigoureux ? Peut-être. Mais le cinéma américain des années trente est



Rudolph Valentino



Louise Brooks

le seul à avoir proposé, et ceci de façon permanente pendant une dizaine d'années, l'image d'une jeune personne capable d'alimenter les phantasmes érotiques des amateurs de fillettes les plus dépourvus de scrupules. Les pédophiles et tous ceux qui militent en faveur de la libre expression de la sexualité enfantine n'oseraient même pas imaginer aujourd'hui qu'on puisse créer une vénus ultrasophistiquée, fétichisée, façonnée pour devenir l'objet d'évidentes délectations criminelles et qui soit seulement âgée de quatre ans. C'est pourtant ce que les gens d'Hollywood ont fait, puisque Shirley Temple est née en 1928 et qu'elle a tourné ses premiers films en 1932, et que dès 1932 on la voit en vamp de salon, en exploratrice, en gommeuse 1900, en lingerie de dentelles noires (comble de la dépravation féminine à l'époque) et même en Marlène (costume de *Blonde Venus* une fois la peau de gorille enlevée). Toujours ultra court-vêtue (évidemment, une enfant de son âge), toujours provocante et toujours la tête pleine de bouclettes. Plus personne ne parle d'elle de nos jours et il est impossible de revoir ses films en France (sauf *Wee Willie Winkie*, qui est passé récemment à la télé, mais c'était moins intéressant parce qu'elle l'a tourné quand elle avait huit ou neuf ans, déjà une has-been). Shirley Temple au sommet de sa gloire, il faut le voir pour le croire. On se frotte les yeux. On se fait pincer par son voisin. On ne rêve pas. Dommage qu'il n'y ait personne pour s'occuper d'elle, à l'exception de madame Lorraine Burdick, auteur d'un « Shirley Temple scrapbook » plein de renseignements et de photos mais qui manque de la perversité européenne qu'il faudrait pour parler d'un tel phénomène. Le bouquin est publié par Jonathan David, Middle Village, N.Y. 11379. On peut le trouver en France chez les libraires qui s'intéressent assez au cinéma pour commander des choses pareilles aux U.S.A. Je l'ai trouvé à Paris chez Atmosphère, dans les locaux du cinéma Olympic-Entrepôt. Et je m'en suis rendu acquéreur pour la somme de 40 F. A vous d'aller faire chier les gens d'Atmosphère, qui n'avaient pas l'air d'en avoir d'autres en magasin. Pour savoir quelle marque de poudre de riz Rudolph Valentino

employait et s'il est vrai qu'il préférait les unijambistes albinos de sexe masculin à sa femme Natacha Rambova, il faut lire le livre d'Alexander Walker, « Rudolph Valentino », traduit en français chez Henri Veyrier (144 pages, 100 illustrations noir et blanc, 48 F). Pour savoir quelle était la couleur exacte du fond de teint de Rudolph Noreev lorsqu'il a joué le rôle de Valentino dans *Valentino* et pour savoir s'il croyait et si l'auteur du film croyait que Valentino préférait les unijambistes albinos de sexe masculin à sa femme Natacha Rambova, il faut lire « Noreev Valentino » par Alexander Bland, traduit de l'anglais aux Éditions du Chêne (128 pages, 160 photos dont 90 en couleurs, 54 F).

Pour tout savoir sur Judy Garland quand on ne lit pas l'anglais et qu'on n'a rien pigé au bouquin paru chez Citadel Press sur la chanteuse en question, il faut lire la traduction qu'en a faite Françoise Ducourt avec Georges et André-Charles Cohen, pour les éditions Henri Vey-

rier. C'est, à deux ou trois détails près, une v.f. acceptable.

Pour tout savoir sur Yves Montand, ou plutôt sur les films d'Yves Montand, il faut lire « Montand », par Alain Rémond, toujours chez Henri Veyrier. C'est fait très très intelligemment, sur le principe de la collection Citadel Press mais avec un sérieux très parisien. Ce qui, cinématiquement parlant, n'est pas du tout synonyme d'olé olé.

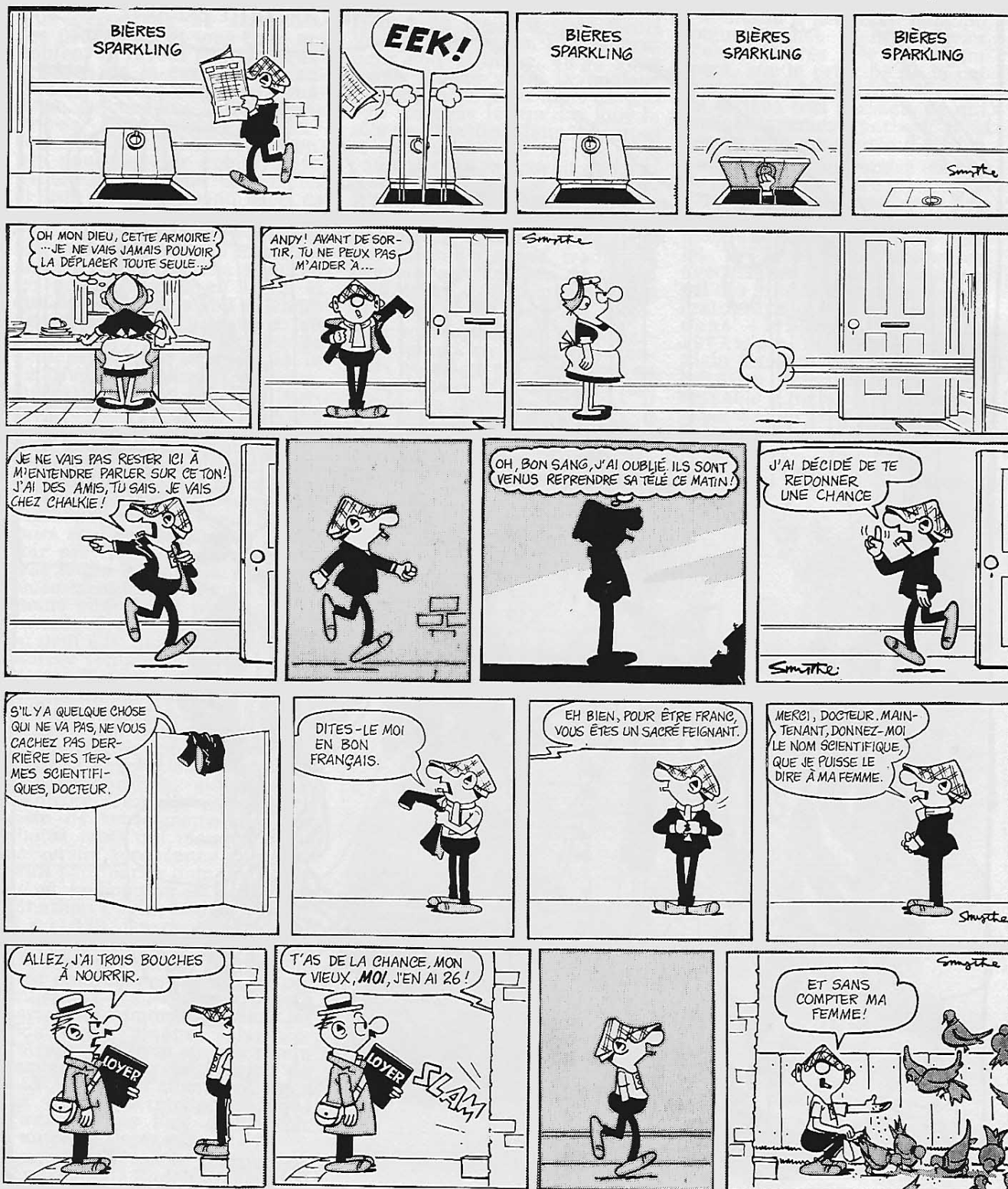
Enfin, pour vous rendre compte de l'étendue de votre manque de curiosité, il faut consulter la liste de tous les films que vous avez manqués entre juin 1976 et juillet 1977. Vous la trouverez, avec des tas de photos et le rappel des grands événements cinématographiques de l'année, dans « L'année du cinéma 1977 », par Danièle Heymann et Alain Lacombe, album à la fabrication très magazine mais agréable à regarder et indispensable à avoir chez soi. Edité par Calmann-Lévy et vendu au prix de 99 F.

Pérez

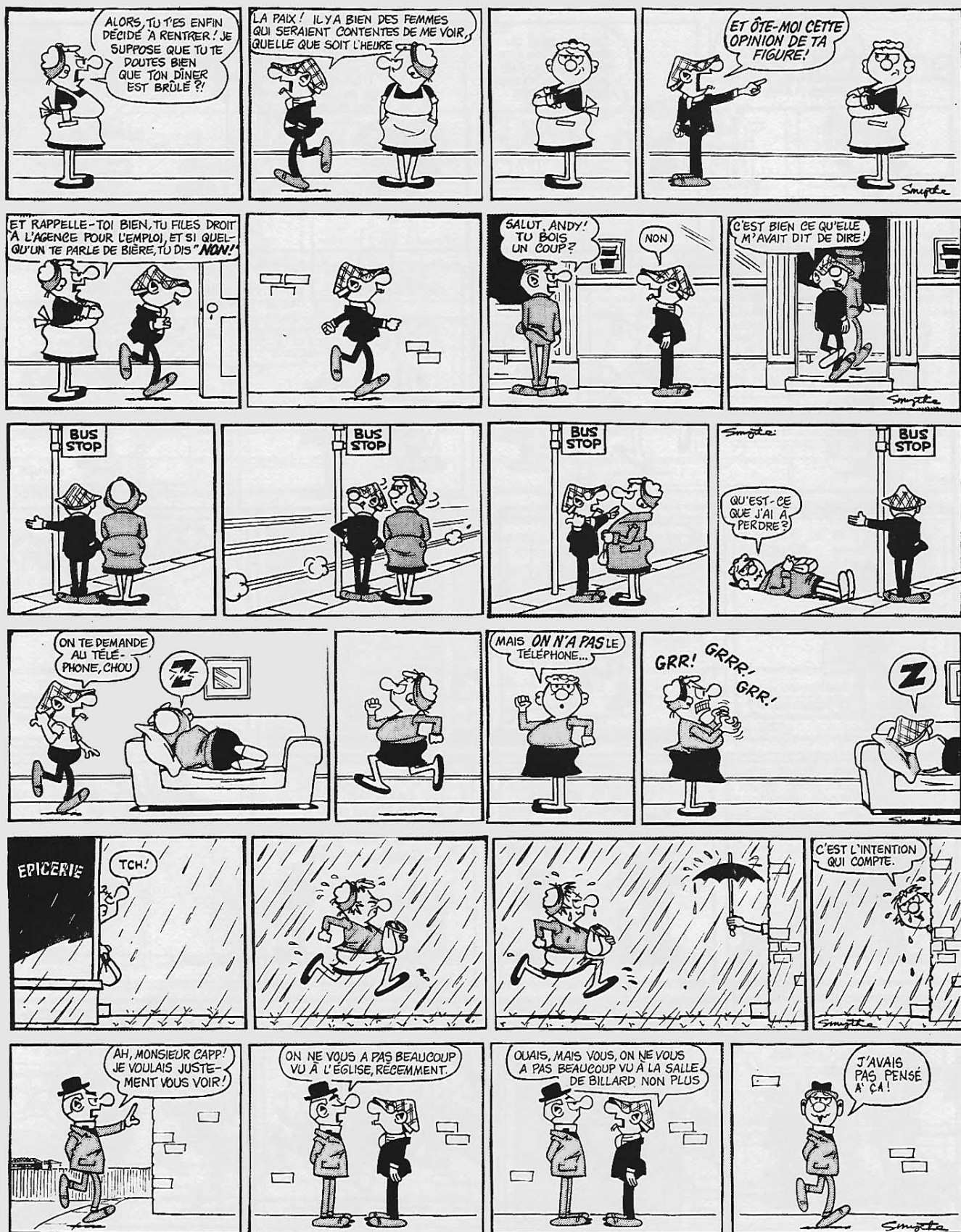


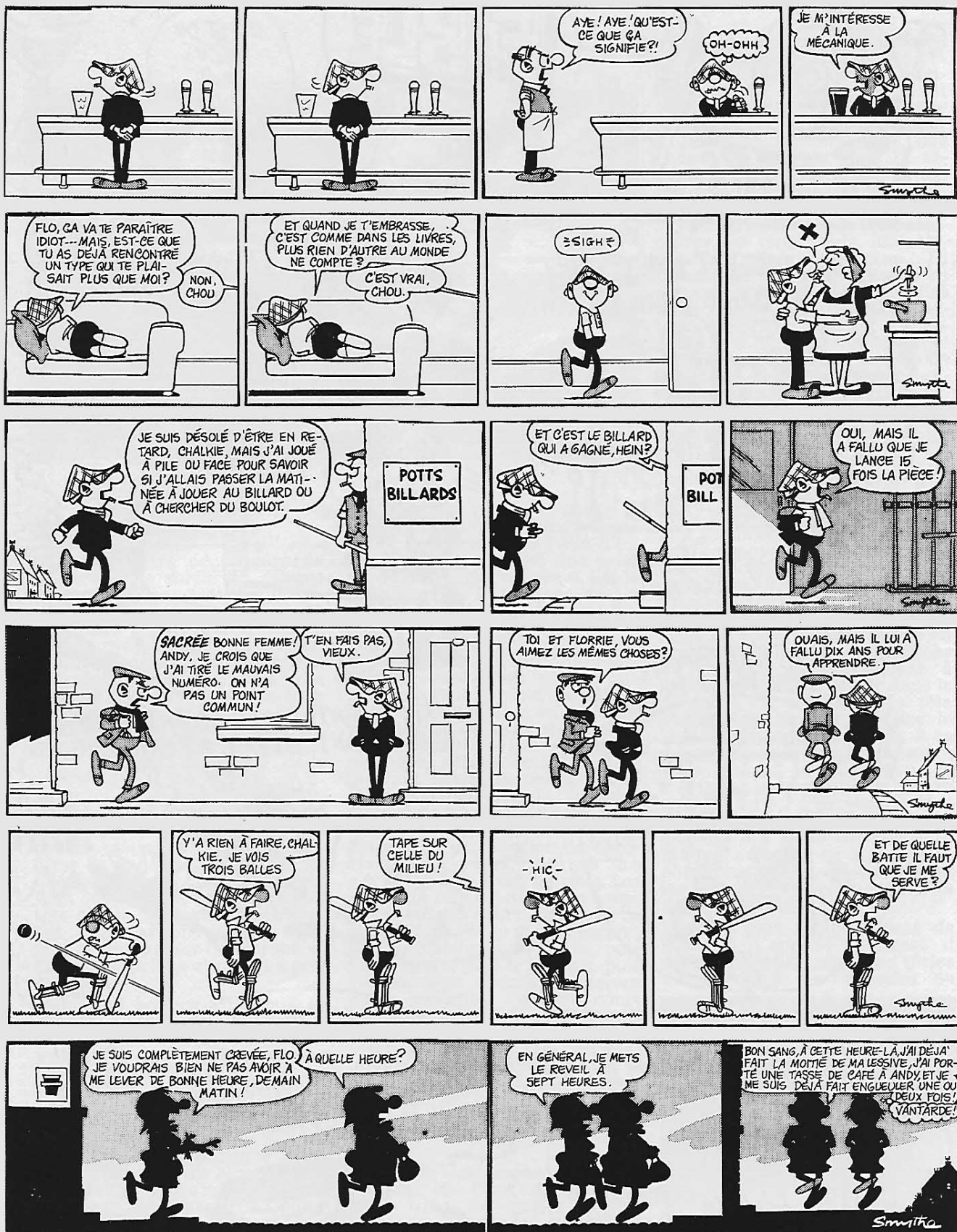
Shirley Temple













FABLE

EN VERS
CHRONOMÈTRES!

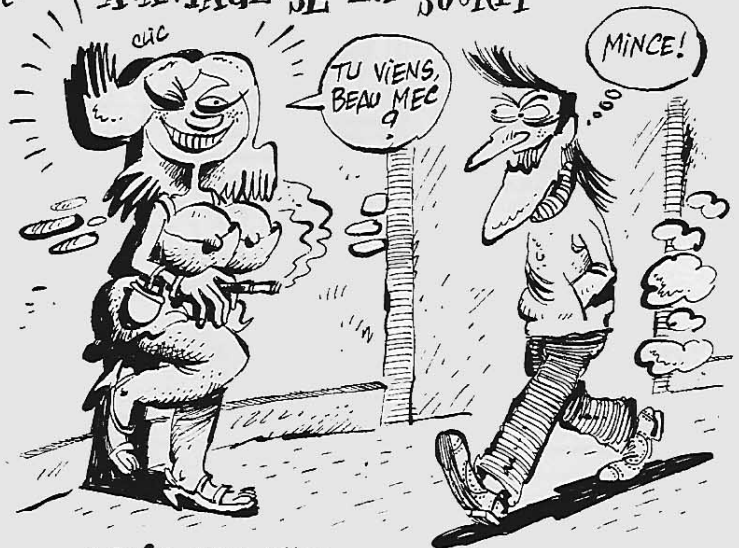
C'EST DU
VECU
PUR
STYLE!!



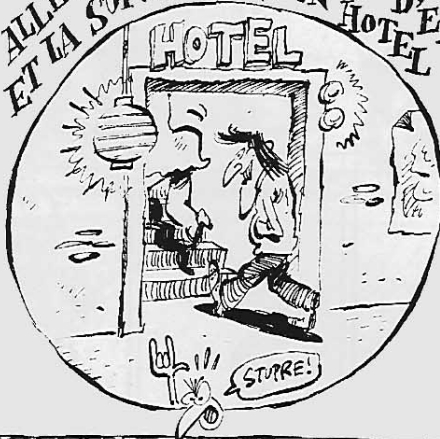
UN JOUR MARCHAIT RUE S^T DENIS
PIERRE EN QUÊTE D'UNE AVENTURE



UNE ROUSSE À LA DEVANTURE
AVANTAGEUSE LUI SOURIT



ALLÉCHÉ IL S'APPROCHA
ET LA SUIVIT DANS UN HOTEL D'ELLE



MAIS BIENTÔT EN HURLANT D'EFFROI
TREMBLANT BLÊME ET CADAVERIQUE



IL QUITTA LA DAME PUBLIQUE
ET S'ENFUIT LOIN DE SES APPÂTS.

MORALITÉ:

PIERRE CHEZ ROUSSE
N'AIMA PAS MOULE



(CARALI) - TEXTE GUDULE -



Bruno Bozzetto

Quand paraîtra ce numéro de « Charlie », la sortie de *Allegro non troppo*, long métrage d'animation de Bruno Bozzetto, devrait être imminente. Présenté pour la première fois au festival d'Ottawa en août 76, marchant actuellement « très fort » aux USA, ce film aura mis plus d'un an pour sortir en France. Pourtant, Bozzetto n'est pas un inconnu. Son premier court métrage, *Tapum, la storia delle armi*, date de 1958. Aujourd'hui, Bozzetto dirige à Milan un studio d'une trentaine de personnes où sont réalisés des courts métrages d'auteur, des films de publicité, des séries de télévision et des longs métrages. Bien que réalisés dans des styles très divers, ses courts métrages ont tous certains points communs : un humour très féroce, et un sens satirique et critique prononcé.

Dans *Self service*, distribué en France avec *Bugsy Malone*, le self est un homme sur lequel s'organise une véritable société de consommation gérée par des moustiques, qui créent restaurants, night-clubs, supermarchés et installations pétrolières. *L'Homme et son monde*, très courte fable poétique d'une minute, montre un homme politique, aux visages multiples faits de photos découpées (De Gaulle, Staline, Kennedy, etc.) en train de prononcer un discours. La ca-

méra recule, recule et quitte la Terre qui s'avère n'être qu'une tache de couleur sur l'aile d'un papillon. *Sottaceti* est une suite de courts gags réalisés à l'aide de différentes techniques, dessin animé, pixilation, papier découpé, sur des thèmes tels que la guerre, la drogue, la religion, la publicité, la pollution. Pour celui-ci, réalisé en pixilé, une main ouvre le robinet d'une baignoire. Tombe alors en deux secondes une quantité invraisemblable de détritus qui la remplissent. *Ego, Alpha omega* et *Une vie dans une boîte*, ont pour thèmes la vie aliénante de l'homme, la monotonie quotidienne, l'absurdité de l'éducation, de la violence, de l'exploitation de l'érotisme, d'où l'homme ne s'échappe que grâce au rêve. Les boîtes de *Une vie dans une boîte*, son meilleur court métrage, ce sont l'hôpital, où naît l'enfant, puis la maison, puis l'école, puis l'université, puis le théâtre, puis l'usine, puis encore la maison entre lesquelles l'homme court de l'une à l'autre sans jamais s'arrêter que pour quelques instants de bonheur, un premier amour, un premier enfant ou le vol d'un papillon. Mais la sirène de l'usine le rappelle à la raison. Et le bonheur définitif, l'homme le trouvera dans la tranquillité de la mort.

Malgré le fond souvent très pessimiste, les films de Bozzetto sont tous de petits chefs-d'œuvre d'humour. Parmi les plus drôles, *Les deux châteaux*,

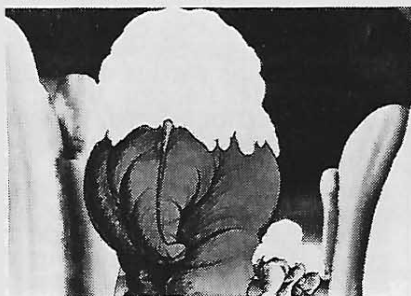
au graphisme très dépouillé, où les personnages ne sont que petits gribouillis perdus dans l'immensité de l'écran blanc et *Opéra*, distribué avec *Violence et passion* de Visconti, sujet cher à Bozzetto (on retrouve des chanteurs d'opéra dans la séquence finale de *Allegro non troppo*). Ici, le délire est de rigueur. Les énormes nichons de la cantatrice écrasent ses partenaires, le ténor vide littéralement ses tripes sur la scène... *La Cabina* est un court métrage en prise de vue réelle, mais réalisé dans l'esprit du cartoon. L'acteur, Maurizio Nichetti, est coscénariste du film, et joue également les parties « live action » de *Allegro*... Curieuse plage, curieuse cabine de bain d'où émergent de belles et indifférentes baigneuses. Surréalisme, humour et fantastique. Ce film est visible en France avec *Pas de problème*, de Georges Lautner.

Enfin, au dernier festival d'Annecy était présenté *Strip-tease*, film de deux minutes réalisé en une semaine, qui déchaîne des rires apocalyptiques sans laisser une seconde pour reprendre son souffle. Presque un hommage à Tex Avery. Les spectateurs dessinés de ce strip-tease (filmé en prise de vue réelle pour gagner du temps), se pulvérisent à grands coups de revolver dans le pantalon où s'éclatent la tête comme seul savait le faire le loup lubrique du grand Tex. A ce même festival était présenté *Fantabiblical*, la Bible revue et corrigée par le cartoon dans un univers de S.F., par Guido Manuli, animateur et coscénariste de tous les films de Bozzetto. Manuli a réalisé ce film durant plusieurs années, en travaillant les soirs et les week-ends à la maison.

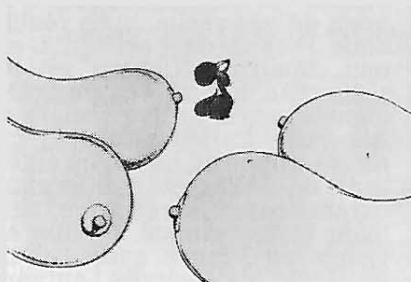
Mais le plus célèbre héros de Bozzetto, s'appelle Sg Rossi. Il est la vedette de plusieurs séries de télévision, en épisodes de



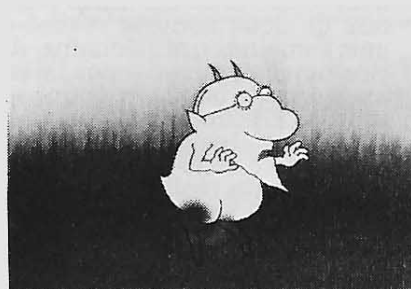
L'homme et son monde



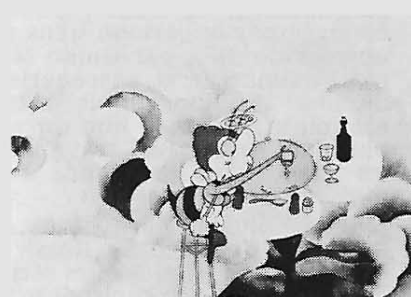
Boléro



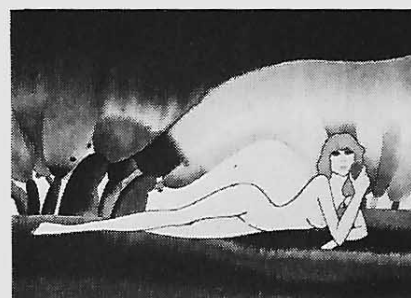
L'oiseau de feu



Prélude à l'après-midi d'un faune



Concerto en C dur



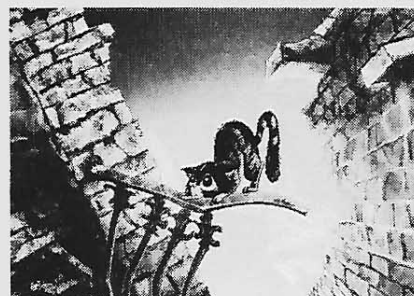
Prélude à l'après-midi d'un faune

vingt minutes. C'est le cas de *Sg Rossi cerca la felicità*, réalisé dans un style économique propre à la T.V. Bozzetto et Manuli ont aussi mis en scène Sg Rossi dans plusieurs courts métrages pour le cinéma, dans des histoires toujours critiques et violentes. Dans *Un Oscar pour Sg Rossi*, celui-ci réalise un film soigné qui est sifflé et hué par le public d'un festival. Furieux, il laboure et déchire la pellicule qui, ainsi, pleine de rayures, devient « film expérimental » et remporte l'Oscar. Vengeance de Bozzetto, habitué des festivals du monde entier ?

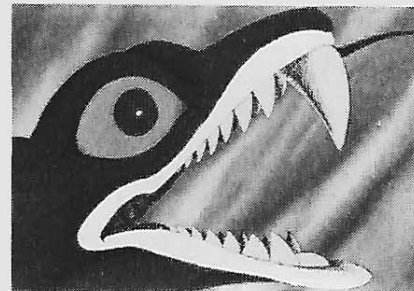
Deux films mettent Sg Rossi aux prises avec le sport, et deux autres avec les vacances : *Sg Rossi va au ski*, et *Sg Rossi à la plage*. *Sg Rossi achète une automobile*, distribué avec *Cœur de verre*, de Herzog, est l'un des plus violents de la série. Victime de l'automobile, Rossi se venge en fabriquant une voiture-canon pour anéantir les autres chauffeurs. Le sommet est atteint quand, renversant une vieille dame, celle-ci proteste, et Sg Rossi revient vers elle pour la fouetter sauvagement. Et de ricaner, de son rire sarcastique et redoutable. Dans *Sg Rossi au camping*, visible avant *Cris et chuchotements*, de Bergman, c'est avec tous les pollueurs, militaires en campagne, causeurs de bruits et autres empêcheurs de dormir sous tente que Rossi est aux prises. Dans *Sg Rossi au safari photographique*, distribué avec *La combe Lucien*, de Louis Malle, c'est le ridicule de la chasse aux animaux sauvages bien que dociles parce qu'habités aux touristes qui est visé. Pour *Sg Rossi à Venise*, Bozzetto montre que si Venise s'enfonce dans un océan de merde, c'est bien la faute de ses habitants eux-mêmes, qui déversent poubelles, lessive et pétrole dans les canaux, mécanisent à l'extrême l'exploitation du tourisme et précipitent la chute des monuments par leur volubilité cataclysmique. Sous des aspects cartoon tout public, grâce à un humour d'une grande puissance dilatatoire de rate, Bozzetto parvient à dire beaucoup de choses dans ses épisodes.

Allegro non troppo

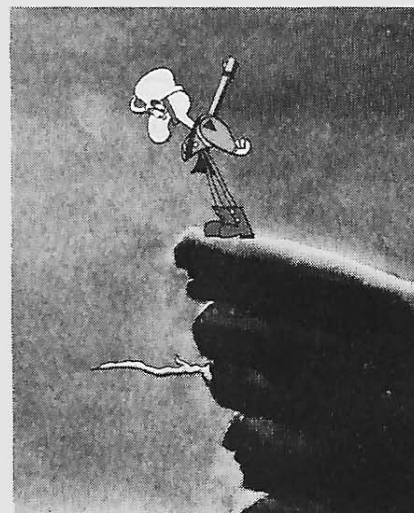
Allegro non troppo est le troisième long métrage de Bruno



Valse triste

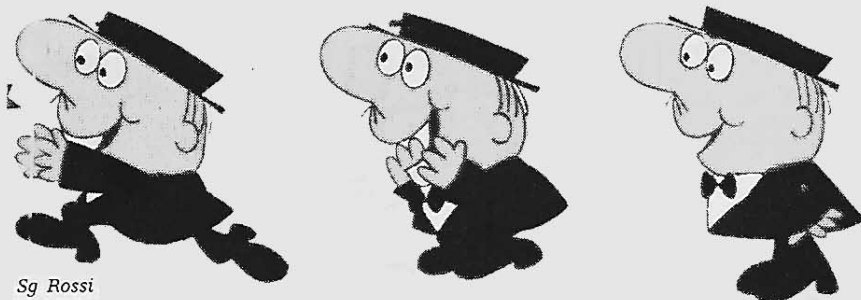


Boléro



Danse slave

Bozzetto, les deux premiers ayant été réalisés pour la télévision : *West and soda* et *Mon frère Superman*. *Allegro* se présente comme une parodie de *Fantasia* de Walt Disney. Sept séquences en dessin animé, illustrant des musiques classiques, entrecoupées de prises de vues réelles montrant l'orchestre censé interpréter les musiques du film. Mais, alors que chez Disney, l'orchestre de Léopold Stokowski était des plus guindés, celui de Bozzetto est des plus farfelus puisque constitué de grand-mères à chapeaux fleuris amenées là en camion à bestiaux par deux ignobles malfrats qui veulent les exploiter et les forcer par la violence à jouer



Sg Rossi

les différentes œuvres. Quant au dessin animé, il sera improvisé par un artiste extirpé d'une cave où il était enchaîné. Le meilleur de ces séquences (le moins mauvais, diront certains, car la plupart des gags et le jeu des acteurs est souvent très lourd et pénible) se situe quand Bozzetto mêle à la prise de vue réelle (en noir et blanc) des truquages animés. Ainsi le dessinateur affamé esquisse-t-il Sg Rossi sur une feuille de papier qu'il envoie en expédition pour rapporter quelques miettes laissées par les deux truands. Mais celui-ci périra carbonisé par une allumette jetée par l'un d'eux. Encore une vengeance de B.B. sur son héros de séries de télévision ? Le sommet du film est la séquence animée illustrée par le « Boléro », de Ravel. Elle a, à elle seule, exigé un an et demi de travail sur les deux de l'ensemble du film. Elle nous raconte la création de la vie à partir d'un résidu de Coca-Cola au fond d'une bouteille jetée d'un astronef américain sur une quelconque planète. Ce résidu va se transformer, se multiplier, se métamorphoser et se reproduire en une multitude d'animaux plus bizarres et plus tordus les uns que les autres, nous contant une bien curieuse évolution en raccourci de l'espèce. Pour arriver finalement, après entredévorements et longue marche au long des siècles, aux troupeaux de monstres préhistoriques, tremblant de peur devant une croix, puis devant les créatures de l'homme, descendu du singe, qui a eu la malice de découvrir le feu et d'évoluer plus rapidement. Mais la grande qualité de cette séquence provient du rythme extraordinaire de l'image, suivant mesure par mesure le *crescendo* du « Boléro » de Ravel. Toutes les ponctuations musicales sont soulignées par les marches, les mouvements des animaux. De plus, la qualité des effets spéciaux, de l'animation, des décors, du découpage, tout con-

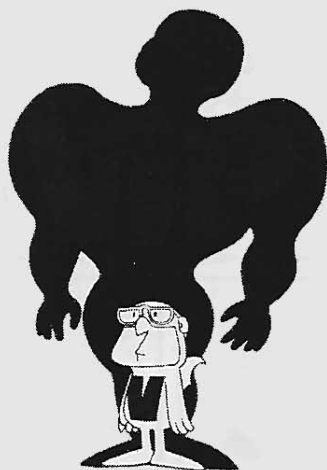
court à faire de cette séquence un grand moment de l'histoire de l'animation. Disney paraît bien ridicule, avec ses bronto-saures de *Fantasia*.

Mais toutes les autres séquences dans les styles divers sont intéressantes. Sur une valse hon-



Une vie dans une boîte

groise, Bozzetto a dessiné lui-même l'histoire de cet homme des cavernes qui désire vivre en avance sur ses concitoyens. Mais comme ceux-ci le copient dans le moindre de ses faits et gestes, plein de haine, il prendra conscience de sa puissance, et toujours imité par les hordes, il s'affublera en dictateur pour entraîner les foules au pas cadencé vers le gouffre. Mais la connerie a une limite, et Bozzetto nous of-



Mio FRATELLO SUPERUOMO

fre une chute aussi drôle qu'optimiste. Là encore, les images suivent le rythme de la musique de manière très efficace. Comme dans *Fantasia*, l'une des séquences sera illustrée par « L'Après-midi d'un faune », de Debussy. Mais, dans le jardin paradisiaque, le chèvre-pied désireux de se faire une créature de rêve est sur le déclin, bedonnant et vieillissant, contrairement aux super-héros de Disney. Parodiant le maître, Bozzetto envoie à l'aide du chèvre-pied de mignons oiseaux pour lui recoiffer ses quatre cheveux et de petites bestioles coiffées de chapeaux de Mickey. Deux autres séquences, plus « Disneyennes » dans le style comme dans la conception, racontent, l'une, dans un graphisme très réaliste, l'histoire d'un chat malheureux vivant dans un monticule de ruines, se remémorant l'époque où il vivait dans une maison confortable, chaude, entouré d'enfants et de bonheur. Mais un bulldozer viendra écraser et anéantir ses rêves. L'autre, dans un style très mode, raconte les aventures d'une abeille dérangée dans sa vie casanière et champêtre par un couple d'amoureux. C'est dans les deux ultimes séquences que l'on retrouve le style des courts métrages de B.B. Adam et Eve (autres personnages typiques de Bozzetto) refusent de manger la pomme. Le serpent, déçu, la croquera lui-même. S'ensuivra alors une suite de cataclysmes épouvantables au cours desquels le serpent sera maltraité par les pires fléaux : la consommation, la répression, l'argent. Tout ceci dans un style graphique délirant et symbolique. Enfin, pour clore le film, un curieux personnage, sorte d'« Igor », assistant de Frankenstein, va sortir de ses boîtes à malice une série de gags loufoques, féroces, dans le style d'*Opéra*, explosion finale, sorte de bouquet pour un feu d'artifice de l'animation.

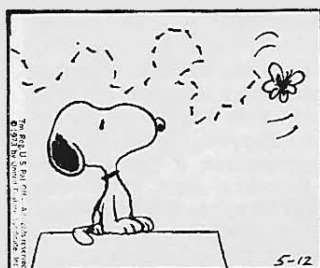
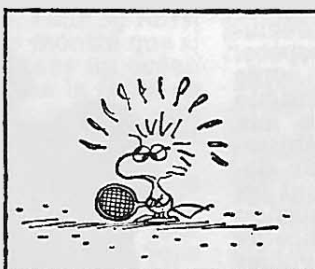
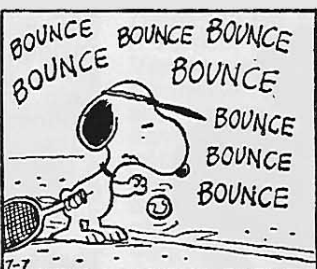
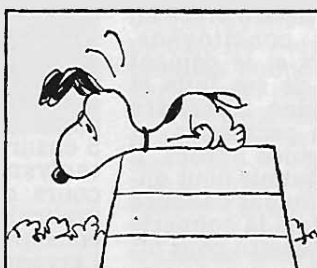
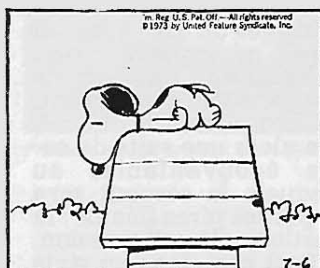
That's all folks, tutti.

Rivoire et Carret

Chaque mois, un samedi midi, l'équipe de « Fantasmagorie » organise des projections gratuites de films d'animation au cinéma Le Bilboquet, à Paris. La première était consacrée à Charley Bowers, dit « Bricolo », dont nous vous cautions dans « Charlie » il y a quelques mois. En vue, des dessins animés canadiens, pornos, et bien d'autres.

peanuts

Charles M. Schulz









Linceuls d'octobre

Dans le numéro d'octobre de « Charlie », c'est pourtant pas si vieux, le modeste auteur du « Petit Dico de la S.F. » (une des rubriques favorites des maniaques et autres nécrophages) s'est livré à un panégyrique quasi-enthousiaste de la personne de Francis Carsac. Amusant parallèle, Jacques Goimard, dans le numéro d'octobre de « Métal Hurlant », faisant une sorte d'hommage des vieux du monde de la S.-F., écrit de Carsac que « la vieillesse n'a pas encore coiffé de son éteignoir ce bouillant personnage ». Eh bien, voyez comme le sort est contraignant : Francis Carsac est mort au mois d'août, d'une crise cardiaque, pardon. Il avait 58 ans.

On n'a rien à ajouter, ici, sur un mort, qu'on n'aurait pas dit sur le vivant. Non plus qu'à verser des larmes de crocodile, que même Fournier a évitées. On peut tout au plus se consoler en rappelant que Carsac avait cessé d'écrire de la S.-F., trop pris par ses activités professionnelles : la mort ne volera rien du talent de l'auteur. Amen.

Et puisqu'on en est aux nécrologies, signalons du même coup le décès de Nathalie Henneberg, qui date de deux ou trois mois avant. Elle avait 60 ans, ce n'est pas trop vieux non plus pour tirer son chapeau. A ceux qui, ignares, ignoreraient qui fut Nathalie Henneberg, on apprendra vite fait bien fait que c'était la veuve de Charles Henneberg, ex-légionnaire, qui recueillit en 1958 un prix de science-fiction pour son roman *La naissance des dieux*. Il mourait un an plus tard, laissant d'innombrables manuscrits, achevés ou en gestation ; Nathalie s'employait à faire publier les premiers, à terminer les seconds, qu'elle signa Nathalie-Charles Henneberg, puis, le temps passant, Nathalie Henneberg – sans que personne n'ait jamais pu dire ce qu'on devait, dans l'œuvre commune, vaste, à lui ou à elle.

On ne le saura plus, maintenant. Et on se consolera de ce décès en pensant que Nathalie Henneberg, malade depuis longtemps, pratiquement aveugle, n'écrivait plus depuis plusieurs an-

nées. Tous ses (leurs) bouquins ont été réédités ces derniers temps en Masque et chez Albin-Michel (Super-fiction). Les amateurs le savent, et on n'étonnera pas les autres en disant que l'œuvre hennebergienne fait partie de cette S.-F. d'aventures baroque et grandiose, sans une once d'humour, dont l'équivalent graphique pourrait être Druillet. L'influence de l'ex-légionnaire restera sensible par delà les années, dans cette fascination pour les héros blonds aux yeux clairs maniant le désintégréateur contre de hideux sous-hommes au gros nez et à l'épiderme huileux – un genre de S.-F. dont Spinrad a réglé l'affaire dans son célèbre bouquin « écrit par un certain Hitler », *Rêve de fer* (récemment réédité en Livre de Poche).

Alors, une S.-F. de droite, quoi ? Bravo, t'as tout compris, comme écrirait Cavanna (faut se servir de l'exemple de ses maîtres pour ce qui est de la litote et du raccourci).

Mais, quand même, on avait l'habitude de voir mourir les vieux auteurs de l'âge d'or, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique (Edmond Hamilton, l'auteur de l'excellent *Ville sous globe*, en Masque-SF, est le plus frais en date à nous avoir quittés sur la pointe des pieds). Voilà que l'épidémie s'étend maintenant à l'hexagone. Nos deux premiers « Grands » se sont barrés.

J'ai peur, soudain, d'être le troisième.

Est-ce qu'il y a un docteur parmi nos lecteurs ?

Toujours dans le même numéro d'octobre de « Charlie », j'écrivais (ce devait être début juillet) que l'amateur continuait de courber l'échine sous l'afflux de bouquins et de collections nouvelles. J'y promettais même que dès le numéro suivant, c'est-à-dire celui de novembre, je passerais en revue toutes les collections existantes afin que toutes les chattes y retrouvent leurs chatons et que les lecteurs n'y perdent plus leur latin.

Et, bien entendu, dans le numéro de novembre, que nib. Vous voyez qu'à « Charlie », on n'a pas peur de promettre des rasages gratuits. Et qu'on avoue toutes les conneries qu'on profère, sans perdre notre bonne

humeur ni notre sang-froid. Même, on en rajouterait, juste comme ça, pour l'amour de l'art, pour faire bien, quoi.

Mais aussi, depuis juillet, la situation a changé. Elle n'est peut-être pas encore alarmante, moins encore désespérée, mais elle commence à être trouble. A l'heure où j'écris ces lignes dignes et objectives (début octobre) que vous lirez peut-être bien en décembre, ou alors seulement en janvier (pour l'instant, seuls Dieu et Blandine le savent, et je les unis dans la même vénération), ça a commencé à se décanter dans les rayonnages. A force de créer des collections de livres chers (30 balles en moyenne), les éditeurs ont creusé leur tombe avec leurs dents. Les lecteurs n'ont pas suivi, surtout que maintenant il y a trois collections de S.-F. en poche (J'ai Lu, Poche, et Presse Pocket), et il suffit d'une baisse de 20 % dans les ventes pour qu'une collection qui est déjà sur la corde raide passe en-dessous du niveau de flottaison.

Je ne signale qu'en passant la disparition de « S.-F. Magazine », qui marchait pourtant pas mal mais qui n'a pas survécu à la faillite de la boîte qui l'éditait. On le regrettera, il y avait de belles images en couleur.

Deuxième victime, « Galaxie », dont l'édition américaine s'est arrêtée cette année. « Galaxie » français aurait pu continuer encore longtemps sur le fonds de textes restant à traduire, mais son chiffre de vente était tombé en-dessous de 8 000. Couperet ! Dans le dernier numéro, on pouvait lire cette exhortation : « Galaxie est mort mais Fiction continue ». Hélas ! « Fiction » disparaît lui aussi, et avec ces deux revues toutes les publications des Editions Opta qui ont dû, comme on dit, déposer leur bilan. C'était dans l'air depuis pas mal de temps mais ça vous fait tout de même un choc.

Opta, c'était « Fiction » (une revue qui a vu le jour en 1953), c'était le Club du Livre d'Anticipation, créé en 65 par Dorémieux et Sadoul (qui ont depuis fait leur chemin chacun de leur côté), c'était « Anti-Mondes », une bonne collection qui nous a permis de découvrir pas mal de jeunes auteurs américains, et quelques autres titres de moindre envergure. Et tout ça dispa-

rait. Opta serait racheté par Flammarion. Est-ce que monsieur Flammarion aime la science-fiction ? On vous le dira dans quelques mois.

A part le gros paquet d'Opta, on dit aussi que, dans la foulée, « Chute Libre » du Champ Libre, « Les horizons illimités » créée par les Humanoïdes associés (ils n'ont publié que deux titres dont un bon Michael Coney : *Immortels en conserve*, traduit malheureusement par une certaine Annie Pérez (1) qui ne sait pas aligner deux lignes en bon français), et « Autre part », des Presses de la Renaissance (ils ont sorti un très bon Brunner : *L'envers du temps*), vont aussi passer aux oubliettes...

Et qui, après ?

Il est difficile de donner une opinion objective de cette situation. D'un côté, on se dit que Sadoul a bien raison quand il déclare (c'était dans un numéro d'« Univers ») que trois collections, comme en 1967, c'était vraiment maigriot, mais que près de trente, comme en 1977, c'est une absurdité. Il faudrait que le marché se décante et se stabilise autour d'une douzaine de collections, moitié en poche ou assimilé, moitié plus luxe, et chacune ayant un objectif, une visée, une personnalité bien définies.

Seulement, ça, c'est l'idéal. Si on vous demande quelles collections doivent disparaître, il y a bien deux ou trois noms qui vous viennent tout de suite sous la langue (je me sens tellement plein de bonté aujourd'hui que je ne les nommerai pas), mais après on est bien embarrassé pour faire le tri, parce que la plupart de ces collections trop nombreuses, ben, après tout, elles ont quelque chose qui retient l'attention, elles ont publié au moins quelques bons titres...

Et puis il faut voir une chose : la décantation, ça ne se fera pas selon des critères de qualité définis par l'assemblée générale ordinaire annuelle de tous les lecteurs de science-fiction. Ça se fera selon les « lois du marché », et rien ne dit que ce seront les plus mauvaises collections qui couleront. Au contraire. Dans l'édition comme ailleurs, ce sont souvent les meilleurs qui partent les premiers.

Autre sujet de perplexité : si le

marché des collections était saturé, celui des revues l'était beaucoup moins ; même, il y avait encore de la place. Or que s'est-il passé ? Ce sont trois revues d'un coup qui ont sombré ! (Ne restent que « Univers », mais c'est un trimestriel qui tient autant de la revue que de l'ancho, et « Piranhas », dont la diffusion est plus que confidentielle). Une revue, on vous apprend rien, ça publie surtout des nouvelles. Et où les jeunes auteurs apprennent-ils leur métier ? Dans une revue, en y publiant des nouvelles, avant de se lancer dans le long parcours qu'est le roman. S'il n'y a plus de débouchés pour les novellistes débutants, la S.F. française risque



« Les Eternels ».

de se remettre à stagner, comme au bon temps des années soixante. C'est pas gai, ça.

Alors, dites, les Editions du Square, les Humanoïdes Associés, Glénat... Y'a pas un petit courageux qui voudrait lancer sa revue ? Y'a plus que de la place, et puis ça serait un acte de salubrité publique.

Un dernier petit truc, comme ça, en passant, pour boucler. Dans le numéro d'octobre de « Strange », la rédaction publie, à la suite de la bande de Jack Kirby, *Les Eternels*, le communiqué suivant : *Les mises en garde pressantes et répétées de la Commission de Surveillance et*

de Contrôle nous incitent à supprimer de nous-mêmes la série des « Eternels ». En attendant de trouver une histoire publishable en France... etc.

La Commission de Contrôle et gnagnagna, c'est ce truc mis en place par les cathos et les cocos à la fin de la guerre, qui avait déjà eu la peau, à la fin des années 40, de tas de bandes dessinées américaines, ce qui a châté pour vingt ans la figuration narrative. Cette même Commission, il y a quelques années, avait déjà obtenu l'interdiction de « Marvel » (autre revue publiée par les Editions Lug, qui publient « Strange »), avec des arguments du genre (je cite de mémoire) : « Couleurs trop criardes, action trop violente, onomatopées débiles, présente des risques de traumatismes pour les jeunes lecteurs ».

Et voilà qu'ils remettent ça ! Je ne sais pas quelles sont les « mises en garde répétées », mais en tout cas la Commission vient d'amener les Editions Lug à s'autocensurer par prudence commerciale. Faut bien vivre, coco, et une interdiction, ça coûte cher. J'ajoute que je ne suis pas un fana des bandes dessinées américaines en général ni des *Eternels* en particulier. Mais que le vilain nez morveux de la censure vienne se fourrer lâchement là où personne ne le mouche (car qui s'inquiète de la disparition des *Eternels* ?), ça a de quoi vous foutre en boule. De quoi elle se mêle, la Commission ? Est-ce qu'elle sait ce qui est bon ou pas pour les chers petits ? Est-ce qu'elle sait comment ça fonctionne, et quoi ça aime, et ce ça fait bander, les chers petits ? Et de qui elle est composée, cette Commission ? De quels psychologues rescapés de la guerre de 14 ? De quels sociologues de ruisseau ? De quels notables bavotants ? De quelles rombières frustrées ? De quels idéologues cuvant dans leur vinasse ? De quelles vierges au long cours ? De quels « parents d'élèves » confits dans leur Missel ?

Qu'ils me répondent, s'ils me lisent, qu'on rigole un peu.

Quel octobre, quand même !

Mais ça fait du bien, de s'énerver un peu.

Andrevon

(1) C'est pas une parente à toi, Michel, au moins ?

«**B**ONJOUR, MONSIEUR DU CORBEAU, COMME VOUS ME SEMBLEZ BEAU, AUJOURD'HUI NON, NON, NE ME REPONDEZ PAS, JE VOIS QUE VOUS AVEZ UN FROMAGE DANS LA BOUCHE!»

IL M'EMMERDE, CE CON, TOUS LES MATINS, AVEC SA RENGAIN. ENFIN, RENGAIN, C'EST PAS LE MOT EXACT, MAIS C'EST LE PLUS CONNU.

EN GÉNÉRAL, ON L'ACCOMPAGNE D'UN MOUVEMENT DE MANIVELLE. LE MOUVEMENT SUFFIT, D'AILLEURS, LA PLUPART DU TEMPS. MAIS IL FAUT POUR ÇA QUE L'AUTRE SOIT AU COURANT DE L'EFFET QU'IL A SUR VOUS, CAR SI VOUS FAITES LE GESTE, PAR EXEMPLE HUIT JOURS APRÈS QU'IL VOUS AIT EMMERDÉ, IL COMPRENDRA PAS.

LE MOT EXACT, C'EST «SCIE» ENFIN, C'EST CELUI QUI EST PLUS À LA MODE.

PAR EXEMPLE, SI L'AUTRE DE TOUT À L'HEURE VOUS A GONFLÉ IL Y A HUIT JOURS, ADMETTONS, ET QU'AUJOURD'HUI VOUS LUI FAITES LE MOUVEMENT DE LA SCIE, EH BIEN, S'IL VOUS FAIT LE MOUVEMENT DU PIED AU DERRIÈRE, ÇA NE SERA PAS INCOHÉRENT.

POUR LE MOUVEMENT DU PIED AU DERRIÈRE, IL N'Y A PAS DE MOT QUI ALLE AVEC MAIS ON SAISIT, MÊME QUAND C'EST PAS LA MODE.

SA SCIE, ELLE COMMENCE À M'EMMERDER, A RAYMOND LE MARTIEN. ON L'APPELLE LE MARTIEN" PARCE QU'IL EST TOUT VERT AVEC UN ŒIL, RIEN QU'UN ŒIL AU MILIEU DE SON FRONT COUVERT D'ÉCAILLES. IL EST PAS BEAU, RAYMOND.

JE LUI DIS TOUJOURS : « SI TOUS LES MARTIENS SONT AUSSI BEAUX QUE TOI, JE COMPRENDS QUE TU SOIS VENU VIVRE ICI, C'ÉTAIT PAS SUPPORTABLE. »

JE SAIS QUE C'EST MÉCHANT, MAIS IL N'A QU'À PAS M'ÉNERVER AVEC SON FROMAGE.

LES AUTRES SONT MOINS CHIANTS. ILS Y VONT BIEN EUX AUSSI DE LEUR CORBEAU, MAIS ÇA FAIT SURNOM, PAS DE QUI SE FÂCHER VRAIMENT.

IL N'Y A QUE GROSSE BOUSE QUI NE M'A JAMAIS, MAIS ALORS JAMAIS, FAIT UNE RÉFLEXION. MOI NON PLUS, ELLE ME PLAÎT. PEUT-ÊTRE PLUS QUE JE N'OSE ME L'AVOUE. LA, SI JE ME LAISSAIS ENTRAÎNER PAR L'IRRÉSISTIBLE ROMANTISME DE L'É-

écrit à la main TERREUR À LA BANQUE

CRITURE, J'IRAIS JUSQU'À MARQUER QUE J'AI DE L'AMOUR POUR ELLE, MAIS ÇA SERAIT EXAGÉRÉ.

CE N'EST JAMAIS QU'UNE GROSSE BOUSE.

LE CHEF, OURS-EN-PELUCHE, À LE VOIR, ON CROIRAIT JAMAIS QU'IL EST SI INTELLIGENT. ET PSYCHOLOGUE, SURTOUT. PARCE QU'IL EN FAIT, DE LA PSYCHOLOGIE, POUR MENER UNE BANDE DE SANS FOI NI RIEN D'AUTRE COMME NOUS.

IL N'Y EN A QU'UN QUI LUI EN IMPOSE, MAIS ALORS LÀ, ON N'A JAMAIS COMPRIS POURQUOI IL LUI EN IMPOSE TELLEMENT, C'EST SAC-A-PUCES.

QUAND OURS-EN-PELUCHE NOUS PASSE UN SAVON, TOUT LE MONDE DÉGUSTE, SAUF SAC-A-PUCES. UNE FOIS, MÊME J'AI ASSISTÉ À UNE SCÈNE TERRIBLE ! JE GARDE ÇA POUR MOI, ON SAIT JAMAIS, ÇA POURRA PEUT-ÊTRE ME SERVIR PLUS TARD.

J'ÉTAIS RESTÉ AU REPAIRE À FAIRE UNE RÉUSSITE DANS LA SALLE DE JEU. IL ÉTAIT TARD, TOUT LE MONDE DORMAIT. TOUT LE MONDE DORMAIT, C'EST CE QUE CROYAIENT OURS ET SAC. IL NE ME RESTAIT QUE TROIS CARTES À SOULEVER QUAND J'ENTENDIS DE PETITS CRIS, ÇA VENAIT DE LA SALLE DE LECTURE, À CÔTÉ. JE M'Y RENDIS SANS

BRUIT ET PAR LA PORTE ENTR'OUVERTE, JE **VIS** !

OURS-EN-PELUCHE, LE CHEF, ÉTAIT ALLONGÉ SUR LE CANAPÉ CEPENDANT QUE QUE SAC-A-PUCES LUI ARRACHAIT LES POILS UN À UN !!!

ALORS, QUOI ? MASO, LE CHEF ? ENVOÛTÉ ?

BAH, DU MOMENT QU'IL NOUS FAIT GAGNER DES FORTUNES IL PEUT BIEN SE FAIRE ARRACHER LES YEUX, SI ÇA L'AMUSE. PARCE QUE, POUR CE QUI EST DU BOULOT PROPREMENT DIT, SAC-A-PUCES SE CRASE.

LE CERVEAU, C'EST OURS. ET UN BON CERVEAU. DE MAIN, ON A UN COUP QUI NOUS RAPPORTERA GROS SI TOUT SE PASSE BIEN. ET ÇA SE PASSERA BIEN, C'EST AU POINT. ET PAS COMPLIQUÉ :

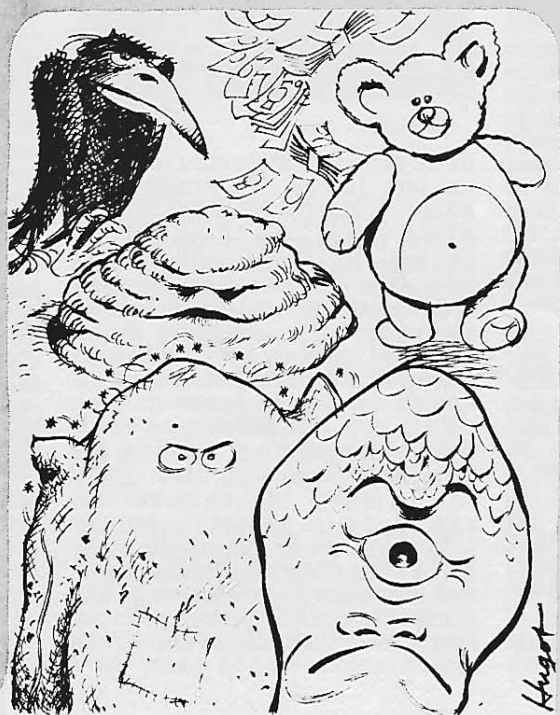
LE FILS DU DIRECTEUR DE LA BANQUE PRINCIPALE, QUI A QUATRE ANS, S'AMUSE TOUS LES JOURS SUR LE TOIT DE LA BANQUE AMÉNAGÉ POUR LUI EN TERRAIN DE JEU. À CINQ HEURES, JE PRENDS OURS-EN-PELUCHE DANS MON BEC ET VAIS VOLETTER AU-DESSUS DU MERDEUX QUI NE TARDE PAS À RÉCLAMER OURS. OURS LUI DIT QU'IL VEUT BIEN JOUER AVEC LUI À CONDITION QU'IL LUI MONTRE LA SALLE DES COFFRES.

LE GOSSE PART AVEC OURS SOUS LE BRAS, EXPLIQUE LE COUP À SON PÈRE QUI NE LUI REFUSE RIEN, SURTOUT SI LA DEMANDE EST DÉCORSIVEMENT POÉTIQUE. ÇA NOUS MÈNE À 5 H 47, HEURE À LAQUELLE MARTIEN PÉNÈTRE DANS LA BANQUE AVEC SAC-A-PUCES SUR LE DOS.

IL SÈME LA TERREUR, DESCEND À LA SALLE DES COFFRES QUE LE DIRLO VIENT D'OUVRIER À SON FILS, RÉCUPÈRE OURS ET REMPLIS SAC-A-PUCES DE BILLETS DE BANQUE APRÈS L'AVOIR VIDÉ DE SES PUCES.

SA 31 : ILS QUITTENT LA BANQUE EN ENJAMBANT LES CORPS DES POLICIERS ALERTES QUI ONT DÉRAPÉ SUR GROSSE BOUSE HABILLEMENT ÉTALÉE DEVANT L'ENTRÉE.

ÇA DEVRAIT MARCHER. IL FAUT QUE ÇA MARCHE. SINON, ON EST TOUS BONS POUR L'ASILE. AU MIEUX.





BARBE

Quadra-Trac Jeep

Honcho (c'est son nom)... Honcho la Bête ! Fauve d'acier noir et or. Big yellow sun. Sculpture presleyenne bichrome. Masse fascinante en énorme mouvement. Chrome plated wheels, Tracker A-T titres, Levi's bucket seat plus Quadra-Trac Jeep (1) égale ce condottière du tout-terrain appartenant, c'est certain, à l'aristocratie des 4 x 4. Challenger inusable du huit et du six cylindres (Ah, les entendre sourdement rugir !) et

serré à deux mains... Trois pierres, un feu, une fumée balayée dans la plainte lointaine des sapins et, tout proche, le grésille-ment du lard et des œufs... Et, et (pourquoi pas)... une Marlborough.

Visible tous les jours et toute l'année (chose rare dans le monde versatile de l'art), cette exceptionnelle création artistico-mécanique est exposée au garage - pardon, à la galerie - de M. Jean-Charles, qui vous la laissera non seulement admirer mais aussi (M. Jean-Charles n'étant pas collection-



champion du double pont, il faut, d'un doigt assisté, avoir mollement conduit ce monstre. Rude quoique d'un confort extrême, se jouant de la boue et des sables, aussi habile dans la circulation urbaine que sur les vertigineuses pentes, cet amical engin vous donne des envies de petits matins brumeux et glacés, très loin, seul avec lui, un quart de café brûlant

neur, mais marchand) acquérir.

Prix : de plus ou moins 5 à 7 millions, suivant les options.

(1) Quadra-Trac fournit automatiquement et exactement la puissance nécessaire en toutes circonstances et par tous les temps aux ponts avant et arrière, d'où résulte un contrôle optimal et adapté à tous les cas de conduite. La puissance continue est transmise aux ponts - et ceci est important - proportionnellement à leurs besoins, d'où économie...

Les dames âgées avaient des sièges...

La vie culturelle française est intense, quoique diversifiée. A l'image de l'âme française, elle est riche, mais avec cette mesure que, dans son entier, le monde ébloui nous envie.

Pour s'en persuader, il suffisait de se rendre à l'Orangerie du château de Maintenon (Eure-et-Loir). Paris, magnanime, s'y était déplacé et, convié, je n'avais pu ré-

sister à faire de même. Le vernissage qui s'y donnait était de taille. Là, dans un cadre d'un classicisme encore quelque peu renaissant, nous pûmes admirer à loisir les aquarelles bénéfiques de M. Yoran Casac et écouter - oh, surprise ! - un concert de cloches iraniennes fabriquées au XVIII^e siècle. Les aquarelles étaient de facture balthusienne - bien que Balthus ait surtout peint à l'huile - et le ton très « Villa Médicis » (1), cependant que, s'affairant autour de ses cloches, le musicologue-officiant Kremski, drapé jusqu'aux genoux dans une houppelande hollingtonienne mais revue et corrigée à coups de lustrine

noire par le sorcier Castelbajac (2), les faisait tinter de subtiles et diverses manières.

Certes, Kremski, par manipulations, en use non sans un métier rassurant. Pourtant, il conviendrait de ne pas se laisser aller au piège-mirage de ces exotiques résonances et, surtout, de ne pas confondre ces misérables cloches iraniennes (3) avec nos somptueux carillons du Nord, qu'ils soient malinois, lillois, arrageois ou gantois ! Comparerions-nous, d'ailleurs, un puissant bourdon de bronze sonnant le glas de quelque agonie avec la clochette grelottante d'une vache valaisane regagnant, déhanchée et au printemps, ses alpages ? Bien évidemment : non.

A part cela, on était entre soi et les dames âgées avaient des sièges, ce qui laissait augurer une bonne soirée...

(1) Et le buffet tout à fait honnête.

(2) M. de Castelbajac est un styliste délaissant les brocards pour leur préférer les serpillières dans lesquelles il taille avec désinvolture des mises non dénuées d'intérêt.

(3) Non, je ne suis pas raciste.

Pluri-Art et Body-Art.

Un trône, deux carrosses et la mise de leurs équipages, dix sculptures d'airain pour un chemin de croix et dont la moindre ne mesure pas moins de trois mètres de hauteur, 2 000 mètres de velours drapé dans une cathédrale, un palais jusqu'aux lieux d'aisances décoré, une garde, de vert empire habillée (6 000 costumes), sachant maintenir tenus les liens du passé tout en répondant, avec précision, aux exigences de la guerre contre-révolutionnaire, l'artistique confection d'un gâteau de couronnement de 800 kg, des costumes impériaux féminins et masculins, une marche également impériale avec, en prime, une messe, et d'autres et encore d'autres œuvres... Qui c'est qui fait tout ça ? C'est un artiste ! Quel est donc cet artiste ? C'est Olivier Brice, le Leonardo da Vinci de l'Empire Centrafricain... Gageons, mes amis, que si Bokassa, son impérial client, possède dans un avenir rapproché quelque bombette atomique, Olivier da Bangui ne refusera pas de la lui carrosser !

Tout à l'inverse de cette démarche abondante et pluridisciplinaire se



située celle d'un homme beaucoup plus jeune, et par conséquent bien plus fainéant : il s'agit, bien sûr, de Titus. Titus, peu soucieux d'ef-

Art ! J'ajouterai que l'on parle d'albums et d'expositions...

(1) C'est le côté fringues qui explique mon



forts, se contente d'exposer son corps. Ce dernier, heureusement habillé (1) mais décoré de la plus provocante façon (2), est partout et le plus souvent visible. Le voici donc traité en photographie par « Belle journée en perspective », et croqué par Kiki, de Bazooka production. C'est ça, le vrai Body-

souci de grouper ces deux artistes dans le même écho.

(2) Une chanson des S.A. disait :

*Ce que nous ne connaissons pas, nous n'en voulons pas,
Ce que nous voulons, c'est ce que nous ne connaissons pas.*

Troublante coïncidence... dès l'instant où l'on songe que l'on ne se connaît jamais vraiment.

Les seins rubéniens.

Personne n'ignore que l'année 77 fut l'année Rubens. Personnellement, je l'avais oublié, n'étant pas Anversois, mais Gantois. Fort heureusement, la lecture de « Maîtresse Sapho » (qui s'intitule « la revue de la femme libérée ») est venue, par le biais de son courrier des lecteurs, remettre bon ordre dans ma chauvine tête.

Qu'y lis-je ?... Dans une lettre (n° 96) intitulée « Comment je suis arrivée à l'échangisme », la signataire (une jeune femme), parlant d'une autre jeune femme (qui est-elle au copain de son mari mais avec qui quand ils sont à quatre son mari fait l'amour), nous dit, entre autres : « Elle avait autant



de poitrine que moi ; des seins très forts (95 cm) mais très fermes (cela me servait souvent, d'ailleurs, car mon mari glissait sa verge entre les deux et éjaculait sur mon visage). » Troublé par cette confidence (1), je me précipitai voir au Grand Palais « Le siècle de Rubens », au musée du Louvre « La peinture flamande au XVII^e siècle », et à l'Orangerie des Tuileries « Les collections de Louis XIV » (il y en a quelques-uns) et réparai l'affreux oubli (2).

(1) Dans laquelle, subconsciemment (ou inconsciemment, au choix), cette jeune personne nous fait part de son goût pour le maître flamand.

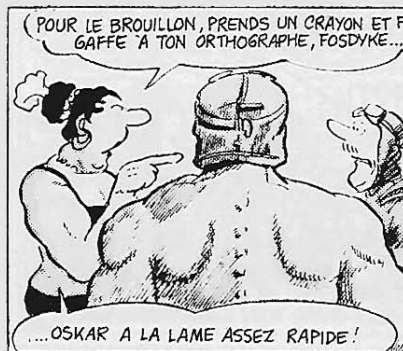
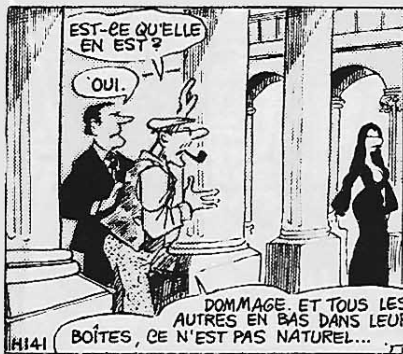
(2) Toutes ces merveilles sont visibles en janvier, février et mars 78.

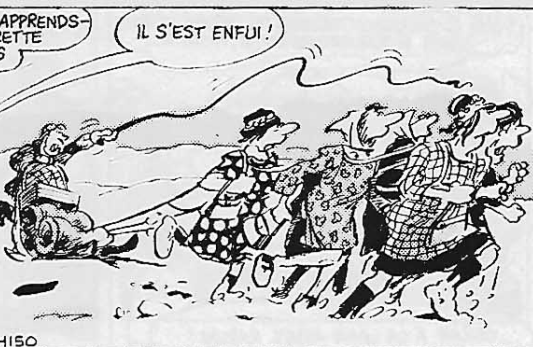
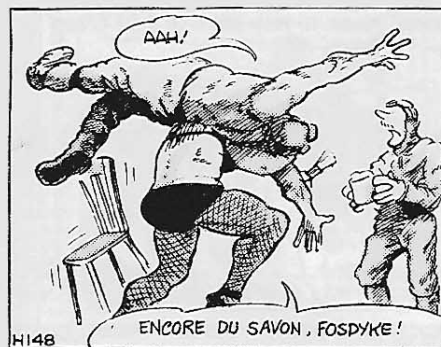
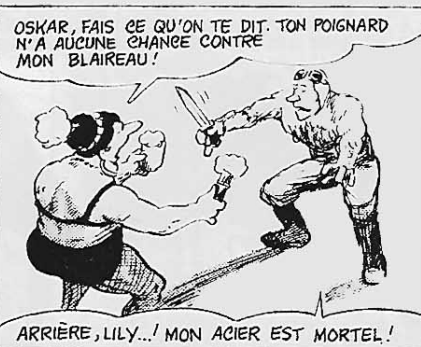
Jean-Marie de Busscher

fosdyke saga

Bill Tidy









à suivre



Les petits miquets

Trois « politiques » sans le vouloir.

Continuons notre grande saga sur l'Assiette au Beurre (cf. n° précédent).

Jossot : C'est le meilleur de tous, et il n'a pratiquement pas été égalé depuis. Sans déflorer l'excellent portrait qu'en tracent les Dixmier (« L'assiette au beurre », Maspero ed.), il faut quand même esquisser sa vie à grands traits tant elle est multiple et proche de son œuvre. Gustave Henri Jossot est né en 1886, il est donc plus âgé que la plupart des collaborateurs du canard, il est aussi d'origine plus bourgeoise (toute sa vie, il se considérera comme un « artiste »). Il démarre tard dans la caricature, vers 30 ans, plutôt dans des revues d'art que d'humour, et ses premiers dessins sont plus des caricatures sur les défauts des visages que sur les défauts politiques : *Minces de trognes* (1897), ou le très antiféministe *Femelles* (1901). Il illustre aussi Heine (*Les rats*, 1895), et fait des affiches.

Curieusement, c'est en simplifiant son dessin, le ramenant à l'essentiel, que Jossot va transformer le contenu de son travail. Il devient lentement antimilitariste, anti-colonialiste, anti-notables. Le canard est pour lui le tremplin idéal, et il fera dix-huit numéros à lui tout seul. Citons quelques titres significatifs : *Fixes !*, *Cra*, *Dressage*, *Circulez !*, *La graine*, *Le credo de Jossot*, *Médiocratie*, *L'honneur*, *Les jurés...* Contrairement aux autres, Jossot travaille presque exclusivement pour l'Assiette, il n'a pas la conception « journalistique » du dessin, mais celle d'un artiste. Il fait « de l'art pour tuer le temps en attendant que le temps me tue ».

Jossot atteint une violence jamais vue dans ses dessins dans sa dénonciation de toutes les formes d'injustice ; il est aussi l'un des grands expressionnis-

tes, en avance de quinze ans sur ce qu'il va se passer en Allemagne : son trait, gros, épais, ses taches de couleur ou de gris, la souplesse épurée de son coup de pinceau, la composition étonnamment moderne de ses valeurs font de Jossot l'ancêtre de presque tous les dessinateurs du noir et blanc. D'autre part, ses personnages évoquent souvent de façon irrésistible des personnages de BD avant la lettre. Il est aussi un des premiers à raccourcir les légendes des dessins, presque comme aujourd'hui, ce qui augmente l'impact.

Mais son pessimisme l'emporte, son crayon attaque presque également le patron et l'ouvrier, l'opresseur et l'opprimé, et les Dixmier montrent justement qu'il faut plus le considérer comme un individualiste que comme un anarchiste. Malade de surcroît, il voyage et cesse de dessiner entre 1908 et 1912. Il a publié en 1907 un roman, *Viande de bourgeois*, qu'il a lui-même illustré. Il part se fixer en Tunisie, où il va vivre au milieu du peuple arabe qui l'a totalement séduit. Il s'habille, mange, se conduit comme eux, et même... se convertit à l'Islam à la suite d'une grande crise de mysticisme. Il se fait appeler Abdou-l-karim Jossot (Jossot - l'esclave du Généreux), ce qui sonne mieux, il faut le reconnaître, que Henri. Pendant la guerre, il reprend son crayon, mais collabore mollement, par des textes surtout, à quelques canards pacifistes, notamment au *Bonnet Rouge* de l'anarchiste Almeyreda, suicidé en prison comme Baader.

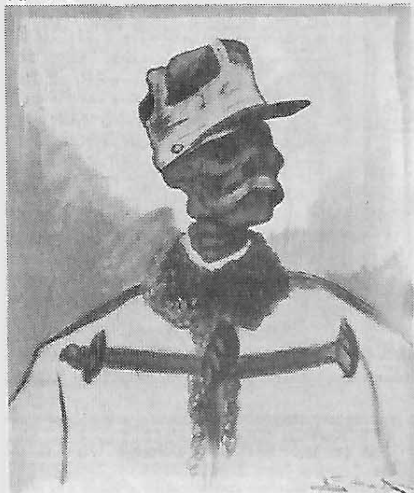


Naudin

S'il a cédé sur la religion, ses sentiments anti-militaristes et anti-colonialistes n'ont fait que croître. Dans ses livres-mémoires, *Le sentier d'Allah* (1928), *Le fœtus récalcitrant* (1938), *Goutte à goutte*, ses prises de position sont nettes, même s'il ne les exprime plus par le dessin (le Coran l'interdit !). Il se contente de quelques paysages et croquis. Repris par le doute, Jossot devient coufiste, ce qu'il définit comme « la libre pensée de l'Islam », renonce à la religion. Les Dixmier, qui ont lu mieux que moi les livres de Jossot, en font l'ancêtre direct du Gébé de l'An 01. Il meurt à 85 ans, en 1951, après avoir encore dessiné sans publier (qu'est-ce que c'est devenu, alors ?), dans la paix de l'oubli. Une bonne réédition de son travail serait bienvenue.

Naudin : Bernard Naudin (1876-1946) a mal commencé : peintre, il est fasciné par tout ce qui est militaire. Sa rencontre avec Grandjouan et son entrée à l'Assiette vont le faire basculer. Non qu'il renonce aux sujets militaires, il s'en fera le spécialiste, mais c'est l'horreur de la guerre qu'il va décrire, comme personne sans doute ne l'a fait avant lui. Il réalise quatre numéros seul : *Assez*, *Biribi*, *La mouise*, *L'enfance coupable*, plus une vingtaine d'autres en collaboration. S'il peint avec ses tripes, Naudin n'est pas directement un politique. C'est sa sensibilité à l'horreur qui rend politiques ses dessins durs, noirs, violents. Maître exemplaire du noir et blanc, Naudin n'emploie presque jamais la couleur, ce qui est rare dans le journal. Il dessine surtout les victimes, les opprimés, les cadavres ambulants. Les oppresseurs ne l'intéressent pas. Son œuvre n'en est que plus originale. Ce n'est pas par hasard s'il est surtout graveur (*Les affligés*) et illustrateur : Villon, Poë, A. France, Géraudy, Verhaeren. Pendant la guerre, il est sur place pour croquer à l'aise, mais il ne cède pas non plus à la facilité anti-boche à laquelle on reconnaît les mauvais dessinateurs du temps. A découvrir.

Camara : A l'inverse des précédents, Léal Da Camara (1877-1948) est un « caricaturiste » au sens où nous l'entendons aujourd'hui, en ce sens qu'il fait, comme ce fut longtemps la tradition, des « grandes



gueules », la plupart du temps au lavis. Né au Portugal, il va faire quarante-deux numéros de l'*Assiette* à lui seul, collabore à trente-trois autres, le tout réparti sur toute la vie du journal, c'est le dessinateur de base. En dehors de quelques autres dessins au *Rire*, il semble que ce soit tout. Chez lui, tout le message passe au travers des trônches. Ordinairement, c'est le signe de la facilité. Néanmoins, je ne partage pas le dédain des Dixmier sur son travail. Aujourd'hui que ses catalogues de têtes (plusieurs dizaines chaque fois) ne nous disent plus rien, à quelques exceptions près, que ces généraux, amiraux, ministres n'évoquent pas grand-chose dans nos cervelles incultes, nous les reconnaissons quand même. On est fasciné par leur constance, ahuri par la ressemblance avec nos R.P.R. ou nos notables du P.S. : la bêtise, l'avidité, l'hypocrisie, la magouille, la petitesse de leurs vies s'y balancent comme un leitmotiv. on a l'im-



Jossot

pression d'une grande symphonie ubuesque jouée par des pantins. C'est beau à voir, même si le sens anecdotique nous échappe : il n'est pas fondamental. L'essentiel, c'est le sens profond, qu'un Cabu, avec son beauf, a bien compris : la gueule des gens vous dit tout de leur vie, ils ne sont rien d'autre que leur image, pour corriger la célèbre phrase de Sartre (il avait dit : « Je ne suis pas autre chose que mes actes », ceci pour les débiles ignares). Mais faut pas exagérer avec ça : on devient raciste en un rien de temps. Mais raciste anti-cons, peut-être bien que c'est pas si con, non ?

(A suivre le mois prochain).

Théophraste Epistolier

A signaler :

- Après l'excellent *Gloria Spontex* des Bazooka, Futuropolis sort un Berni Wrightson, artiste méconnu chez nous (premier dessin en France : dans l'*Aube enclavée* en 1971, c'est les fanzines qui ont tout découvert !). Un conseil : laissez tomber ce que vous êtes en train de lire, payez-vous ça, pas la peine de me remercier après, je sais.

- La Belgique me surprendra toujours. Après tout le mal que j'ai dit sur ses pires cons (on a moins remarqué le bien que j'ai dit sur ses meilleurs habitants), voilà qu'ils nous sortent le meilleur bouquin sur la BD depuis longtemps. Titre : *La société des bulles*. Auteur : Wilbur Leguebe. Celui du « Parisien libéré » ? Non, petits cons. Editeur : Ed. Voix Ouvrière. Ils ont des ouvriers, en Belgique ? Faut croire. On le trouve où ? Démerdez-vous un peu. C'est vraiment bien ? C'est pas mal du tout.

- Dargaud a eu la bonne idée de sortir des albums pas trop chers, dans la nouvelle collection « Pilote ». On y trouve *Al Crane* (Lauzier et Alexis, le meilleur de Lauzier et un Alexis impeccable - lisez aussi bien sûr son autre album posthume, avec Lob et Gotlib, *Superdupont*, chez Audie) et *Scènes de la vie de banlieue* (Caza). Rien que du bon, on annonce aussi Franc, Bilal, Pratt. C'est mieux que leur collection poche, qui frise l'arnaque : c'est découpé, remonté, c'est comme si on vous fourguait deux nichons de la Joconde encadrés à part à côté du reste. Prenons la *Rubrique à brac* de Gotlib. Il y avait cinq tomes à 20 balles. Chacun est découpé en 2 tomiculets, annoncés chacun comme intégral. On croit acheter 10 F un tome alors qu'en fait on n'achète que la moitié d'un. Où est l'intérêt de faire du poche en plus moche, plus encombrant et aussi cher ? Mieux vaut acheter *Rhaa Lovely*, tome 2, du même, chez Audie.



- Casterman new look : Le *Vidocq* de Hans Kresse est sorti. C'est plus ancien que ses *Peaux-Rouges*, moins au point, et noir et blanc. Mais faut lire ça, because c'est du noir et blanc solide, l'histoire se tient, et c'est un bel album costaud, classique et qui se lit d'une traite. En janvier, un nouveau mensuel, *A suivre*. J'ai vu le n° 0. La BD est super, y a un Pratt sur le fascisme en Italie, un Tardi-Forest époustouffant, un Aulclair sur son sujet favori, les Celtes. Y a aussi des textes, dont on dit qu'ils seront très littéraires, très bien écrits. Ça devrait faire un malheur.

- Avez-vous votre *Almanach 78* d'*Actuel* ? Non ? Vous êtes aussi cons que ceux qui se mettent au punk cette année en croyant être à la mode.

- Pour les amateurs de vieilles choses, Horay a sorti un énorme et cher volume de *Buck Rogers*. Un mythe de plus qui n'en sera plus un. Disons que c'est moins bon que *Flash Gordon* et meilleur que *Brick Bradford*. Vous voilà bien avancés.

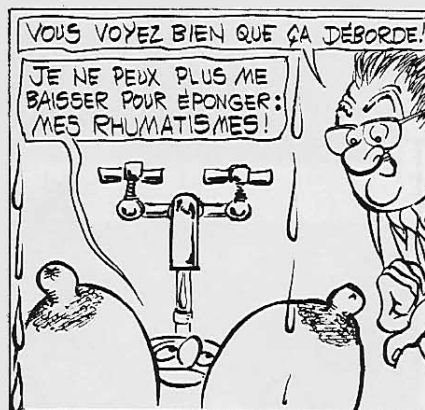
- Pour les amateurs de choses modernes, en dehors des publications bazookiennes qui sont vraiment devenues très au point (on en causera un de ces jours, bien que nous préférons parler des choses quand c'est pas à la mode), lisez en hollandais les albums des mecs de *Tante Leny* (vous pouvez lire la revue aussi) : *M. Shakespeare's Hamlet*, d'Art Clerckx (entre Hergé et O'Neill), ou le fabuleux *Titula et Titul* d'Harry Buckinx. Pour les undergroundeux, y a aussi un cinquième *Freak Brothers*.

- Et puis, à la fin du mois, Angoulême. Cette année, on m'a demandé de faire un grand débat avec les fanzines, sur les fanzines. Vous êtes tous invités, vous pourrez gueuler, causer, vous exprimer, faire chier, mais ne me demandez pas d'autographe, ma légendaire modestie qui frise la timidité pourrait en souffrir.

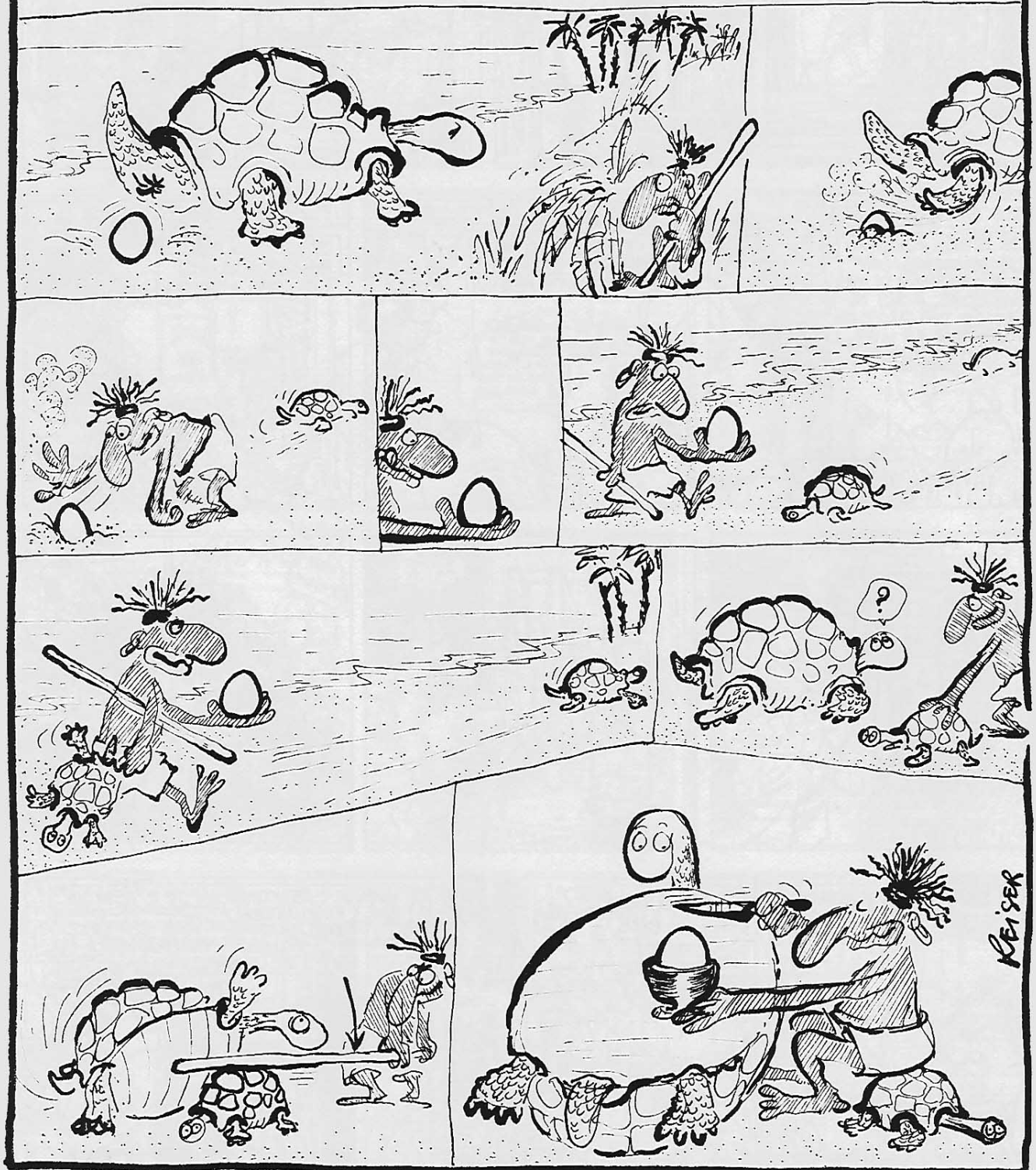
T.E.

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR OHELENSCHLAGUÈ LE DOCTEUR ACHETE UNE RADIO PIRATE

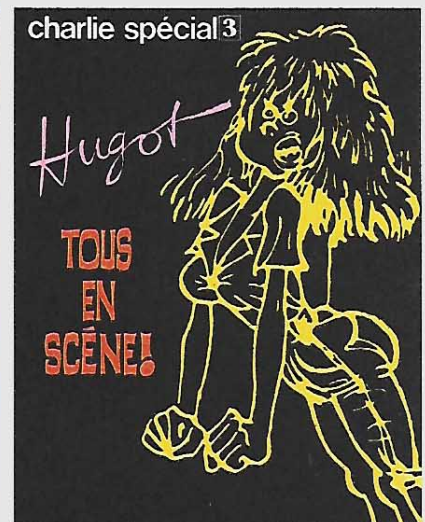
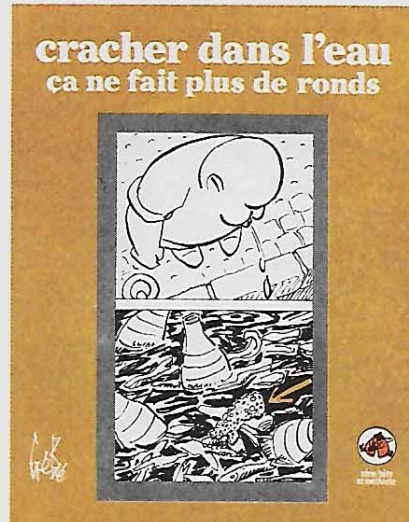
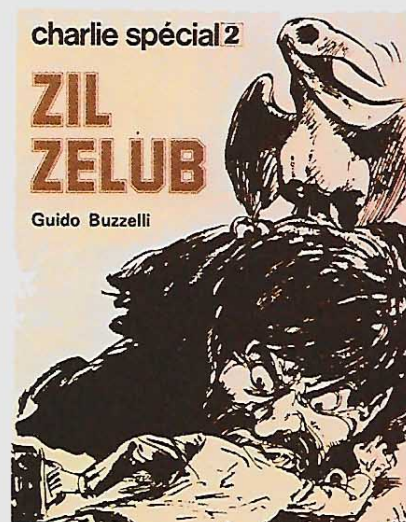
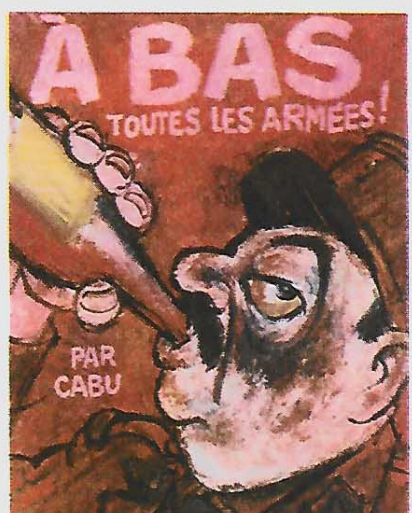
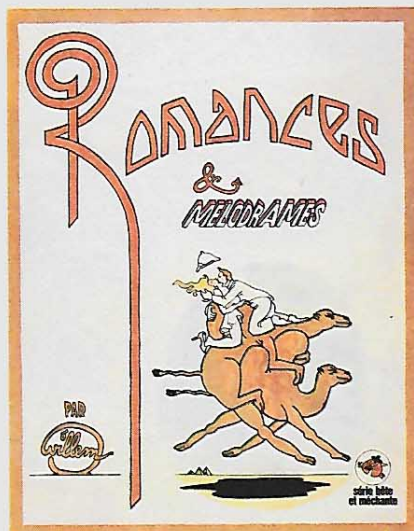
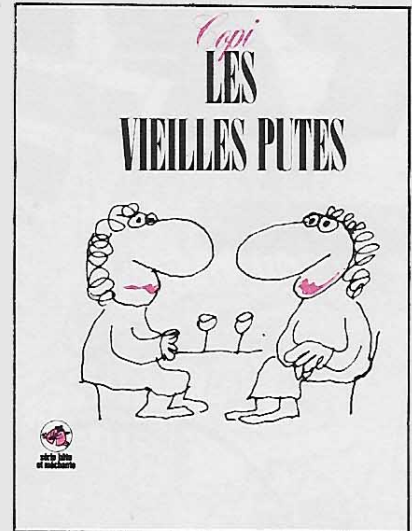
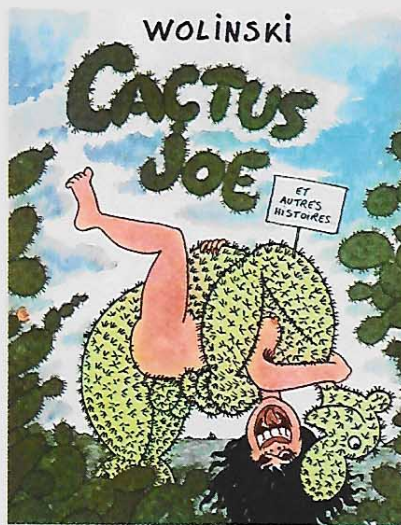
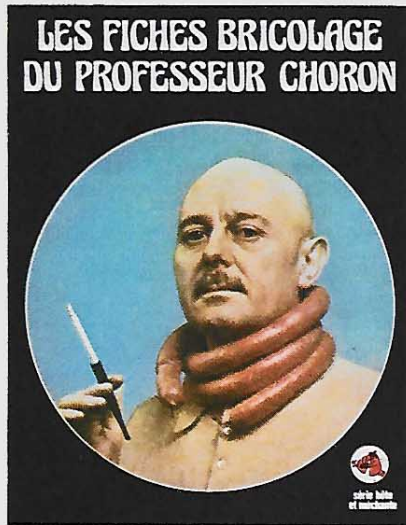




LA VIE AU GRAND AIR



LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS-ALBUMS CHARLIE. En vente partout.



REVUE

AU SERVICE
DE L'ART.

N°2

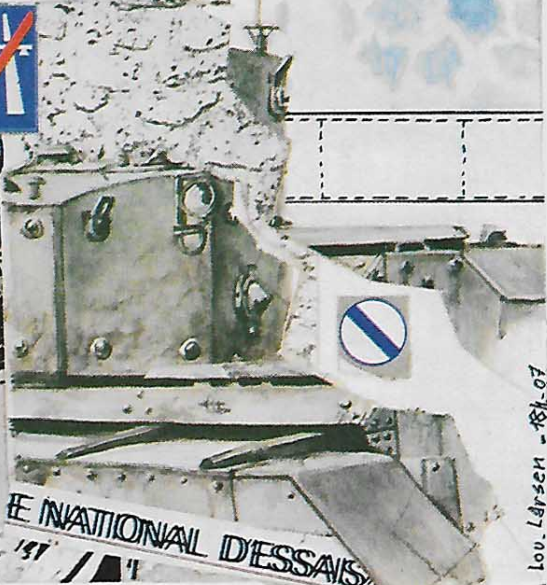
BAZOOKA



Salut les malades !

POUR UNE MEILLEURE UTILISATION DE LA COULEUR: par Lim Novak





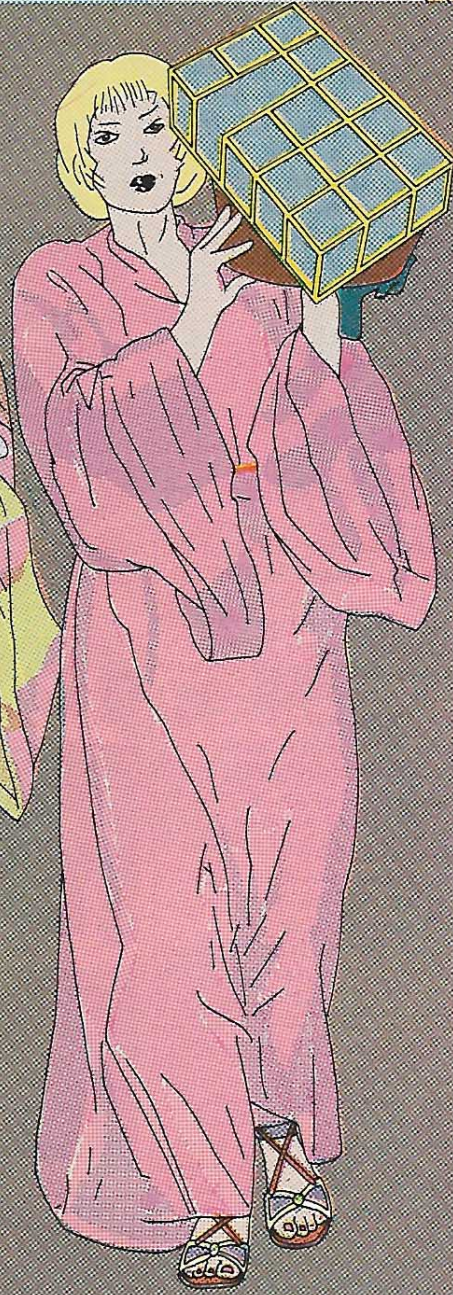
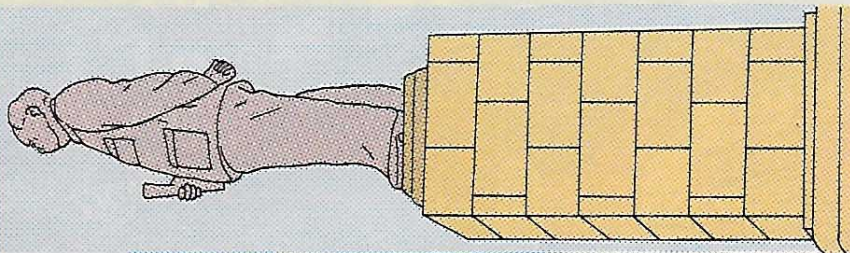
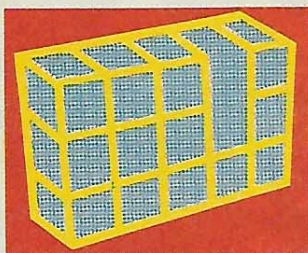
DIAPASON LABORATOIR

E NATIONAL D'ESSAIS

Lou. Larsen - 181-07

LA-STABILITE-DU-GOUT-EST

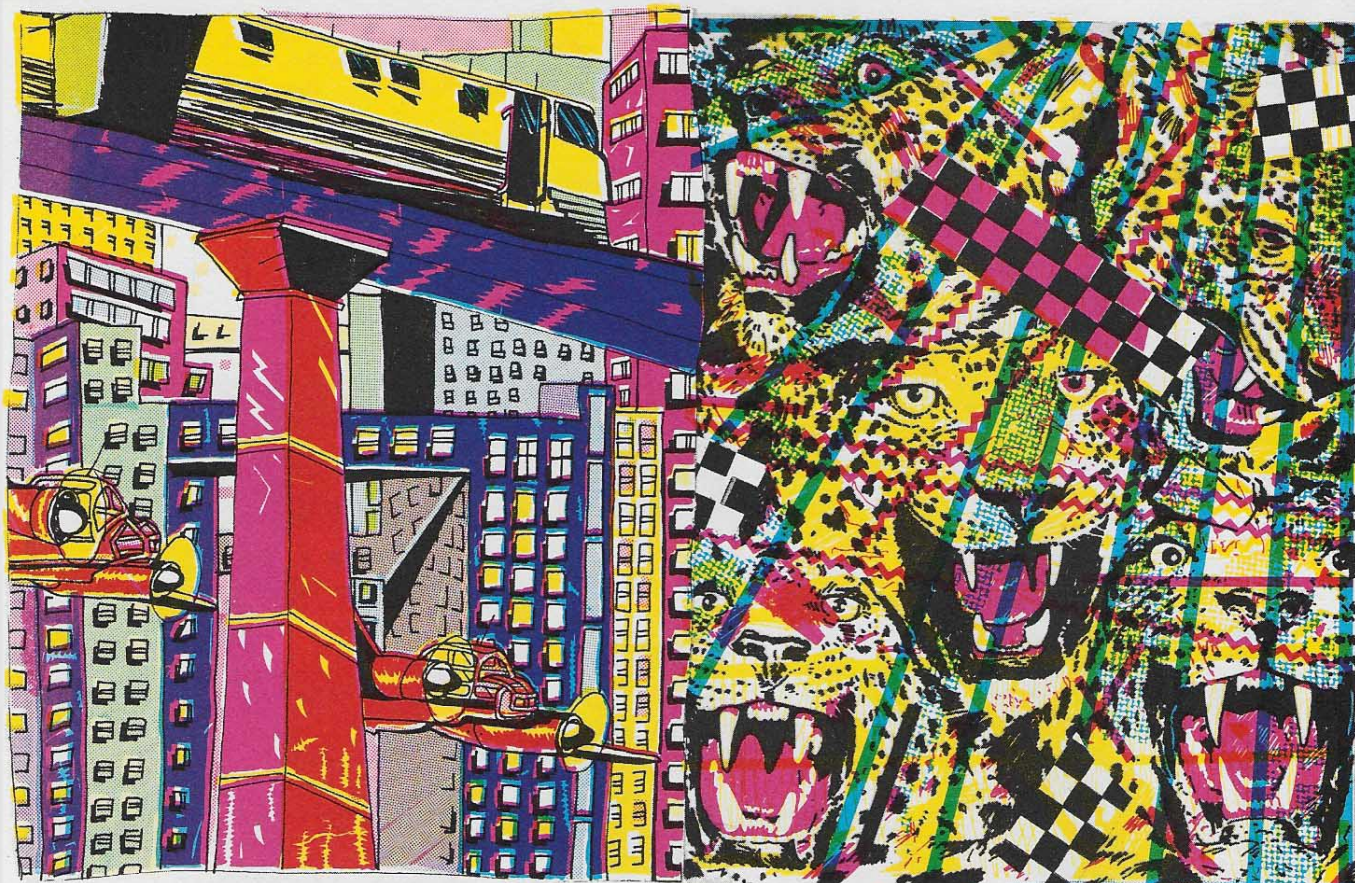
D
E
N
V
I
R
O
N
·
S
E
P
T
·
A
N
S



DURÉES DE GARANTIES NORMALES DE QUELQUES OBJETS USUELS

automobile	1 à 2 ans
réfrigérateur	5 ans
magnétophone	6 mois
radio	3 à 6 mois
télévision	1 an
fer à repasser	1 an
grille pain	6 mois
électroménager	1 à 2 ans
meuble	6 mois
immeuble (responsabilité architecte)	10 ans
montre	2 ans
coucou	6 mois

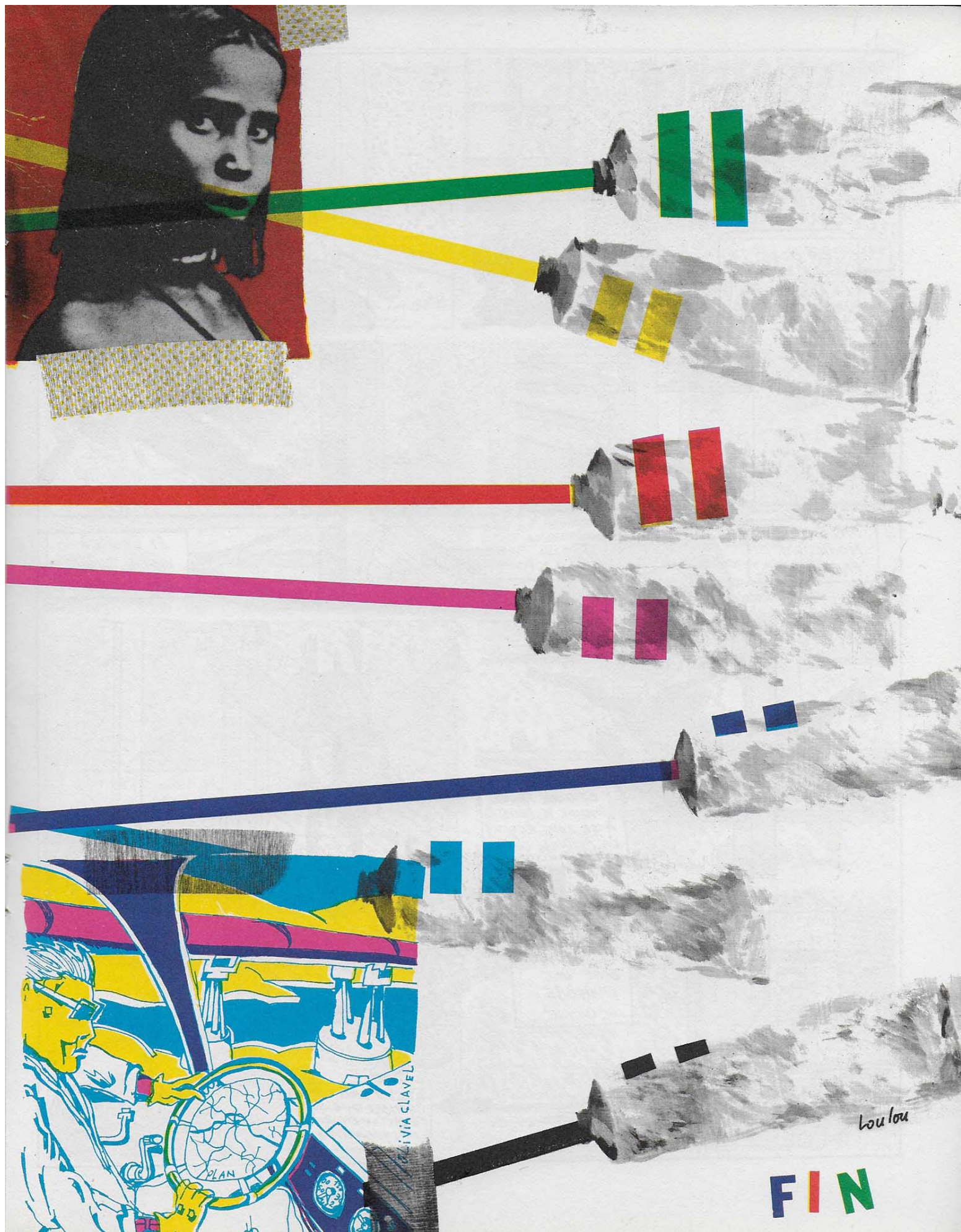
BAZOOKA·NE·PEUT·PAS·FAIRE·PLUS



MON copain LULU a le
REGARD ~~fixe~~ Fuyant et
L'IRIS Fixe. C'est vous qui
L'avez RENDUS Fou. vous êtes
Plus FORT chaque Jour. Je
donne pas LONGTEMPS pour
qu'il MEURT ou qu'il aille
TRES TRES MAL. Si Je pouvais
vous Tuer Tous. quel
bonheur ! La Fondation
Réactiviste en accord avec
Les GRANDES puissances
bénéfiques de la Planète
s'allient pour la juste
cause. VOTRE Totale
extermination.
Signé: Le Missionnaire
Moderne

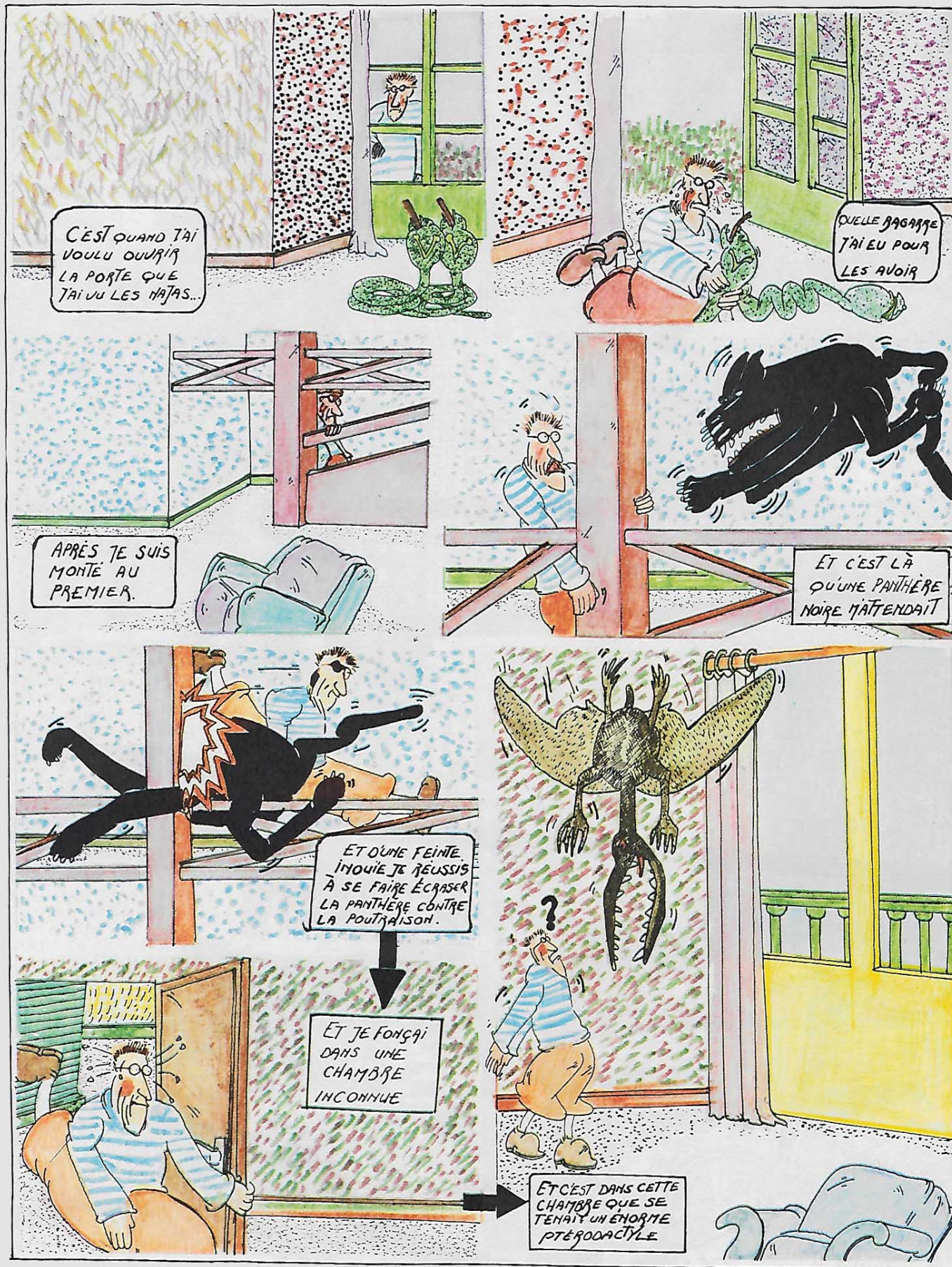
hé! vous les Mecs je vous
déteste, le temps n'est pas
loin ou vos trains vous
écrasent et vos avions
vous emmèneront si loin
que je ne vous reverrais enfin
plus. ou exploseront en
plein vol. Je n'ai pas encore
choisi. Et moi je mangerais
peut-être un pain au chocolat
au photomaton du coin.
Et moi je ne crain pas vos
trains avions bombes car
je suis Reine des Machines!
OLIVIA CLAVEL





lou lou

FIN



C'EST QUAND J'AI
VOULU OUVRI
LA PORTE QUE
J'AI VU LES NAIJAS...

QUELLE BASARRE
J'AI EU POUR
LES AVOIR

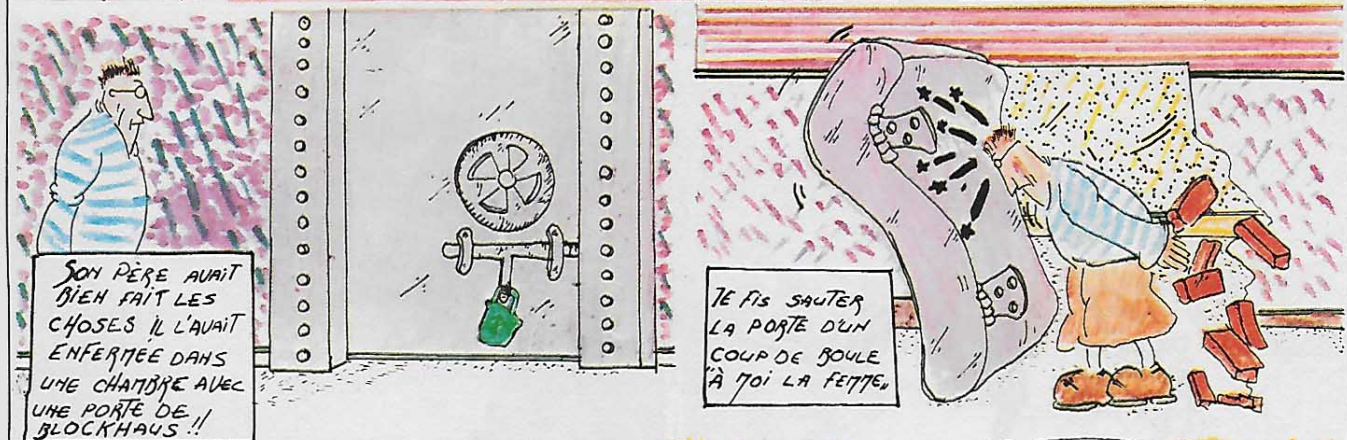
APRÈS, JE SUIS
MONTÉ AU
PREMIER.

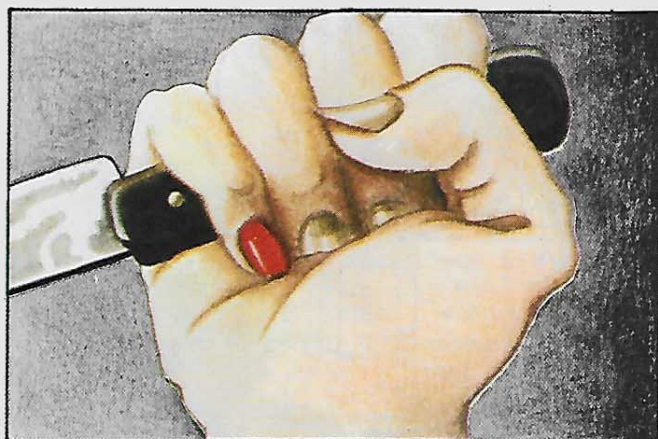
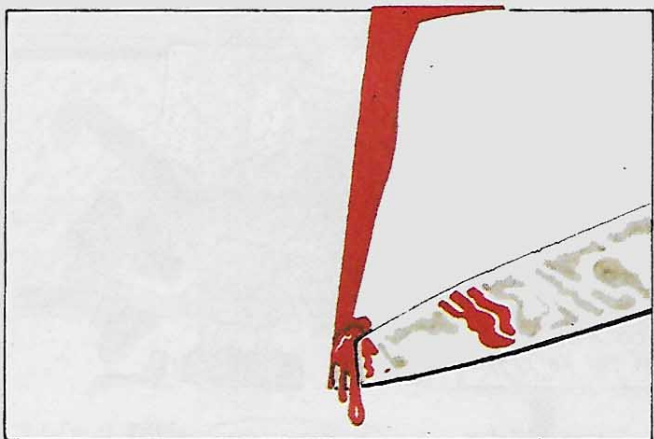
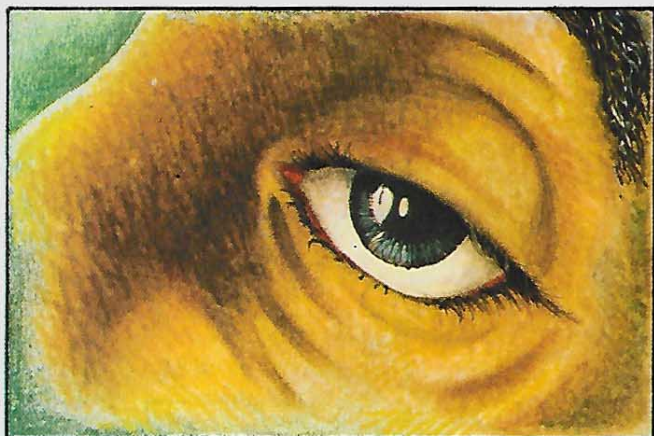
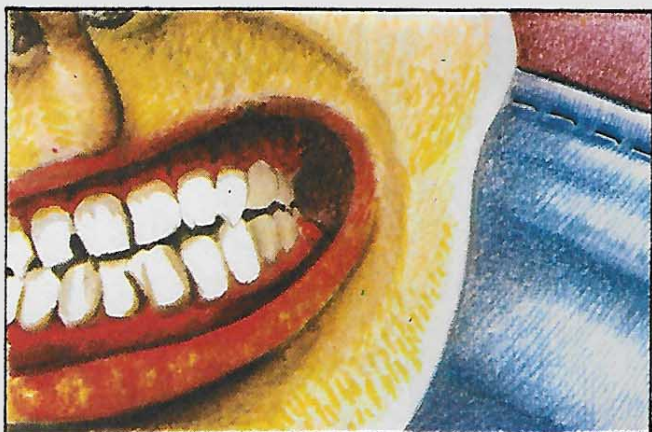
ET C'EST LÀ
QU'UNE PANTHÈRE
NOIRE M'ATTENDAIT

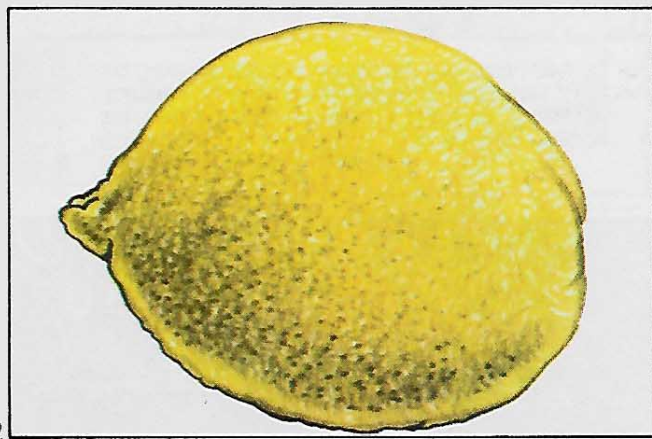
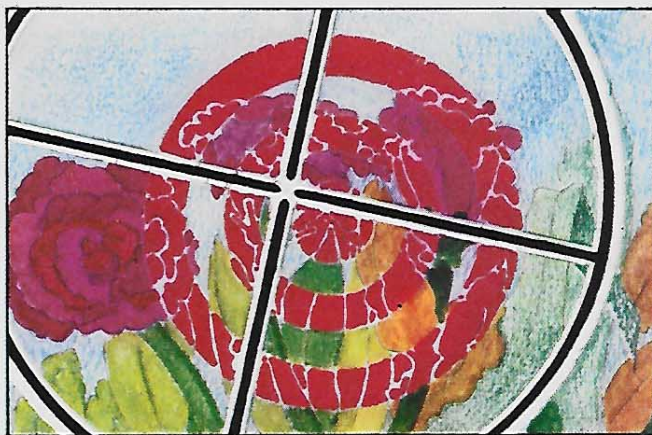
ET D'UNE FEINTE
INOUIE JE RÉUSSIS
À SE FAIRE ÉCRASER
LA PANTHÈRE CONTRE
LA POURTRAISSON.

ET JE FONGAI
DANS UNE
CHAMBRE
INCONNUE

ET C'EST DANS CETTE
CHAMBRE QUE SE
TENAIT UN ENORME
PTÉRODACTYLE





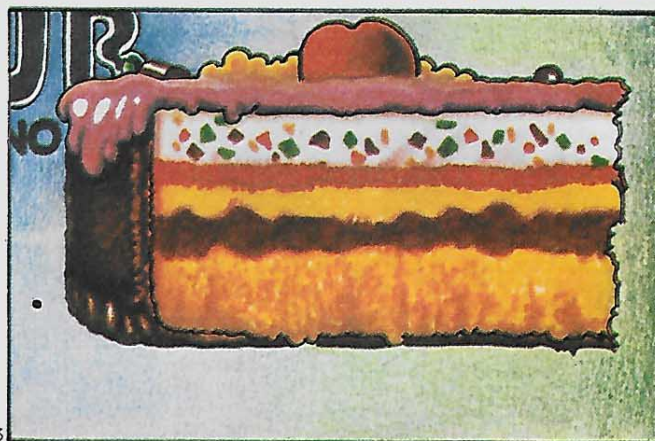
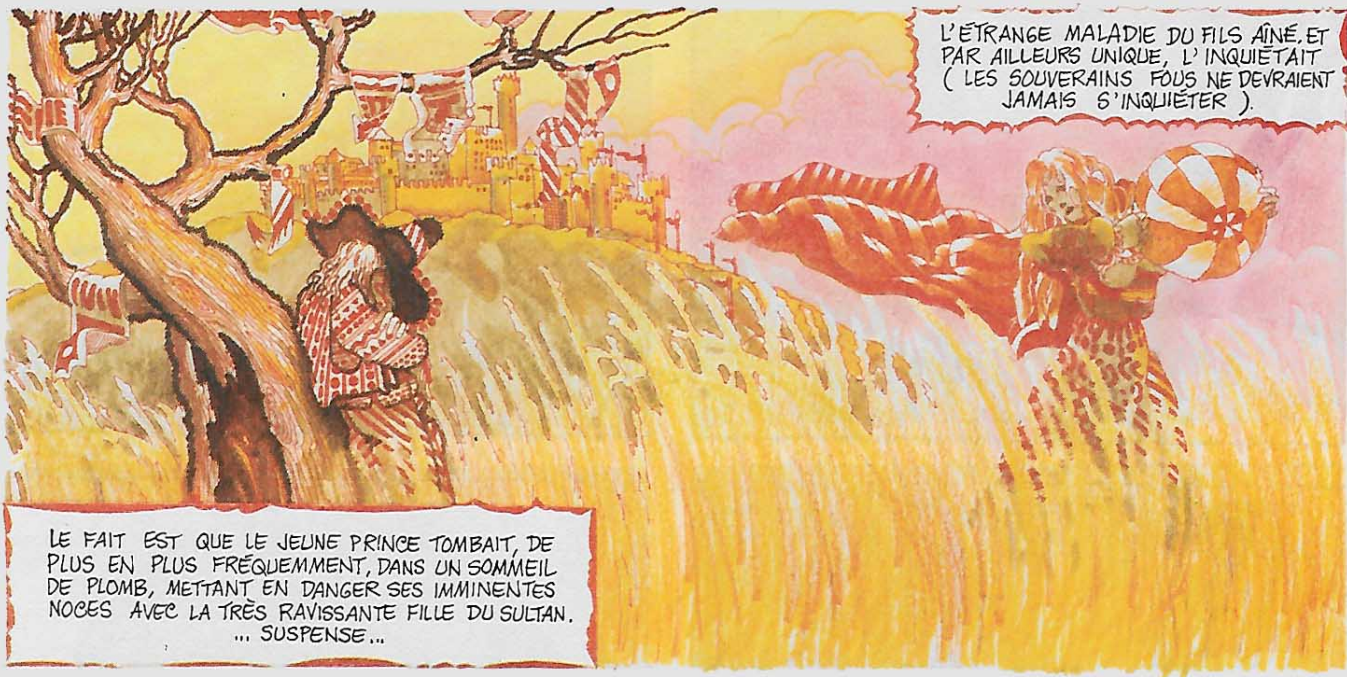


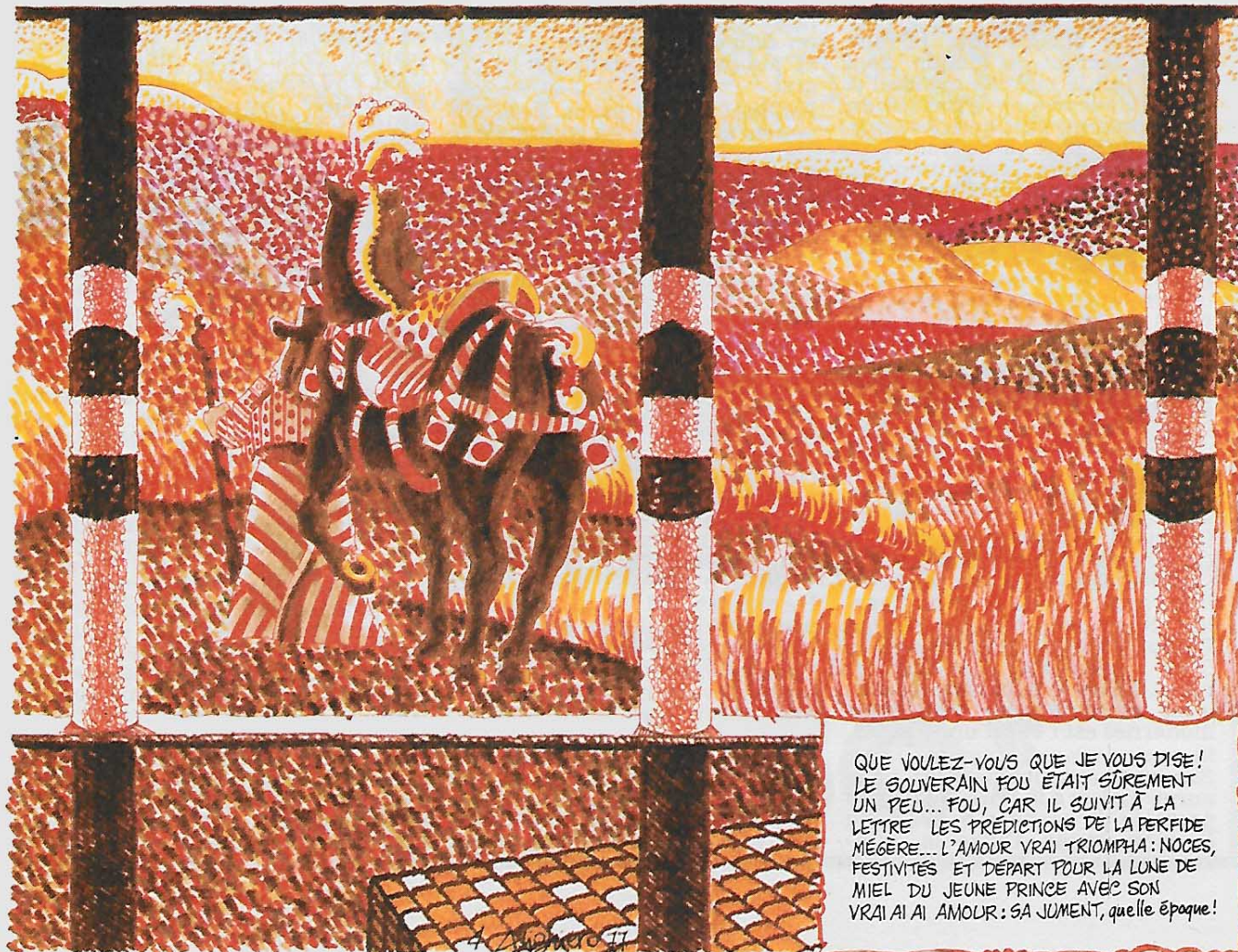
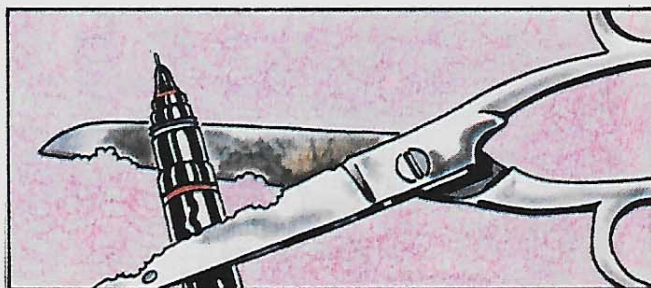
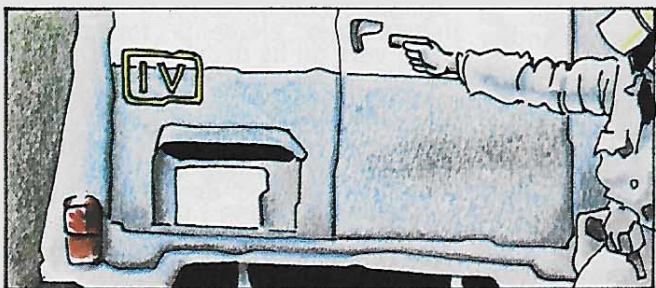
2



LA SOCIÉTÉ ANONYME DES GÉNIES
il était une fois...

DANS LE FABULEUX ROYAUME D'ITAL LE FOU...IL Y AVAIT DONC... EH BIEN, IL Y AVAIT ITAL LE FOU EN PERSONNE, EN TRAIN DE S'ENTREtenir AVEC LA PERFIDE MÉGÈRE DANS UN COIN ISOLÉ DU PALAIS ROYAL...LE SOUVERAIN CHERCHAIT DONC, DE FAÇON SCANDALEUSE, DES PRÉDICTIONS...





QUE VOULEZ-VOUS QUE JE VOUS DISE !
LE SOUVERAIN FOU ÉTAIT SÛREMENT
UN PEU... FOU, CAR IL SUIVIT À LA
LETTRE LES PRÉDICTIONS DE LA PERFIDE
MÉGÈRE... L'AMOUR VRAI TRIOMPHA : NOCES,
FESTIVITÉS ET DÉPART POUR LA LUNE DE
MIEL DU JEUNE PRINCE AVEC SON
VRAI AI AI AMOUR : SA JUMENT, quelle époque !



Les pères fondateurs

Dès le début des années 20, la première vague de la révolution communiste est battue partout. Les trente ans qui suivent, de fascisme en antifascisme, de stalinisme en hitlérisme, de guerre mondiale en guerre froide, le capital règne. Il règne sans partage. Le prolétariat, étreint par l'ennemi et sodomisé par ses propres chefs, a cessé de lui disputer le terrain (Ca va revenir, c'est revenu). Aux salopots qui occupent le terrain, tout le terrain du monde, dont ils ont fait le marché mondial et le lieu de leur *guerre des gangs*, ne s'opposent plus que des groupes minuscules ou des individus isolés, vaincus provisoirement, parfois patients, parfois amers et désespérés.

Dans la littérature américaine, ça donne le polar, ça donne le *privé*. Ça donne un tas d'autres choses, mais d'abord le *privé*. Le *privé* est amer et patient et passablement désespéré parce que la merde règne et qu'il voit bien qu'il n'y arrivera pas tout seul ; et puis parce que vivre dans la merde et le sang et combattre des dégueulasses, ça change le *privé*, ça le rend insensible et dur, ce qui est aussi une façon d'être vaincu.

Dashiell Hammett invente le Continental Op en 1923, Sam Spade en 29 (et un peu plus tard il inventera le doux Nick Charles). Raymond Chandler invente Philip Marlowe vers 38 ou 39. C'est l'âge d'or du *privé* et du polar. La période la plus dégueulasse et meurtrière des temps modernes est l'âge d'or du polar. Si vous n'avez pas encore lu tout Hammett et tout Chandler, vous aurez plaisir à le faire, ou bien je promets de manger mon feutre et mon imper. Outre la quinzaine de volumes qu'ils ont, à

eux deux, dans la Série noire et le Carré noir, n'oubliez pas cinq ou six Chandler périodiquement réédités en Presse Pocket, et puis les *Lettres de Chandler* (10/18 n° 794), et puis *Le dixième indice* de Hammett (Denôel, Sœurs froides). Ajoutez-y ce que j'oublie. Il ne vous manquera guère que l'antique recueil Sam Spade, jamais réédité, à rechercher dans les librairies spécialisées.

Librairies spécialisées de France et de Navarre, pendant que j'y pense, écrivez-moi donc, que je fasse sur vous, un de ces jours, un de ces petits topos gracieux et publicitaires dont j'ai le secret.

Pendant que j'y pense aussi, répétons aussi que les polars, ça se commande à un bon libraire, ou bien à un libraire amadoué par vos achats somptuaires et somptueux d'ouvrages, pornographiques et autres. D'ailleurs, mon chef (l'inquiétant plékhanoviste Georges Wolinski) m'a dit qu'il fallait le répéter, avec une expression si impérieuse que j'en sue encore.

Si vous avez (ou quand vous aurez) lu tout Hammett et tout Chandler, vous pouvez faire la pause avec le *Hammett* de Joe Gores (Super noire n° 57), qui raconte comment Hammett, ex-*privé* (ça, c'est vrai), reprend du service (ça, c'est de la fiction, les mecs) en même temps qu'il songe à ses œuvres, vers 1927-1928. Joe Gores en sait long sur Hammett, et il a compris presque tout ce qu'il sait, ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

Quoique *Hammett* de Joe Gores soit un bouquin sur Hammett, il ne s'ensuit pas que *Chandler*, beau thriller illustré de Steranko qui aura sans doute commencé de paraître en France d'ici que vous me lisiez, soit un bouquin sur Chandler. Pourtant, *Chandler*, qui n'est pas un bouquin sur Chandler, est préfacé par Joe Go-

res, auteur de *Hammett* qui est un bouquin sur Hammett. Allez comprendre. Tout ceci est foutrement bourgeois.

Le polar est la grande littérature morale de notre époque. Ou plus exactement de l'époque qui vient de finir à présent, celle de la contre-révolution régnant sans partage. Le *privé* est le grand héros moral de cette époque-là. C'est aussi un bon filon. Beaucoup ont marché sur les traces de Hammett et Chandler. Certains avaient compris que la grandeur du *privé*, c'est sa vertu. Les autres, non.

Certains suiveurs de Hammett et Chandler leur ont emprunté seulement des éléments formels. L'univers qu'ils décrivent est un chaos sans vertu ; leurs *privés* n'ont pas de vertu non plus ; leur œuvre est un sandwich au pain ; c'est pas bon. De dégradation en dégradation, on finit par s'appeler Gérard de Villiers et par engendrer OSS 117 (ou quel qu'un comme ça). Un polar sans morale, c'est une soupe sans moustache, c'est de la soupe.

D'autres suiveurs de Hammett et Chandler leur ont tout emprunté. John Ross McDonald, c'est une soupe avec une fausse moustache. La grande presse américaine considère cet homme comme l'héritier de Hammett et Chandler. La grande presse américaine est con comme c'est pas permis, elle est con comme n'importe quelle grande presse, pas davantage. Cependant, la fausse moustache de Ross McDonald est très bien peignée. Et il a été épousé par Margaret Millar, donc il n'est pas absolument mauvais. Et il a publié, sous le nom de Kenneth Millar (quand je vous parlais de fausse moustache), trois livres dont deux (*La boîte de Pandore*, Série blème, et *A feu et à sang*, Série noire n° 30) sont franchement bons, et un (*A la déloyale !*, Série noire n° 103) franchement fou. Et puis ses autres bouquins, ils sont agaçants parce qu'on voit les boucles du fil, les traces du pinceau, et les avalanches des métaphores les plus idiotes de l'histoire du polar (Chandler, dans sa correspondance, pestait contre ce mec qui dit d'une voiture qu'elle a « une acné de rouille ») ; mais ils sont lisibles, parce que l'homme manipule avec déférence des éléments totalement référentiels, totalement aimables. Par exemple, il n'est pas interdit de prendre son pied avec *La malédiction des*

Hallman (des sympathiques éditions Guenaud). Du moins, après qu'on a lu le reste.

Le reste, ce sont tous les suiveurs plus ou moins obscurs, mais qui se trimbalent une vraie personnalité. C'est Cleve Adams, c'est William Ard, c'est Martin Brett, et Howard Browne (tapez-vous donc *A la schlague* !, Série noire 470) et Ed Lacy (goûtez-moi donc le privé tout rabougri d'*A bras raccourcis*, Série noire 268) et l'admirable et hilarant Jonathan Latimer. C'est Wade Miller (mais bizarrement, les aventures du privé Max Thursday sont nettement inférieures aux romans sans privé de Miller). Et trente ou cent autres. On en recausera à tête reposée.

Tous moraux, ces mecs. « Tout le monde s'en fout, non ? » demande Terry Lennox à Philip Marlowe, dans le film *Le Privé* de Robert Altman, assez joliment adapté de *Sur un air de navaja* par Leigh Brackett, et ceci alors que Terry Lennox vient d'énumérer ses crimes, et de rire parce qu'il s'est servi de l'amitié que lui portait Marlowe. Et Marlowe (dans le film) lui répond : « Moi, je ne m'en fous pas », et il colle une balle dans le cœur de Terry Lennox, et puis il retourne vers le vaste monde pourri, dans un plan directement imité des *Nuits de Cabiria*, le voilà avec sa morale, son idéal, sa vertu, qui repart, tel la vaillante petite pute chrétienne de Fellini, au charbon.

Moraux, ces mecs, je vous dis. A présent que la révolution est revenue dans les rues du monde, tout ça s'estompe et nous avons le « nouveau polar ». Il ne vaut pas l'ancien, et nous en parlons, pourtant, un de ces quatre. Mais pour ce soir, silence, tandis que Marlowe s'éloigne sous les arbres, et lui-même fait silence, mais il y a de la musique.

Shuto Headline

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine.
 Espion : Willem.
 Éditions du square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris - Téléphone : 633.27.34.
 Abonnement 12 numéros : 85 F.
 Étranger : 95 F.
 Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1978.
 Imprimerie : Presses de la Bûcherie.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 47209.

B.D.

n° 7

L'HEBDO DE LA B.D.

TOUS LES LUNDIS

21 NOVEMBRE 1977

2,50

F.S. 160
F.B. 21

GRIFFU

Résumé : Les lecteurs ont retrouvé Griffu en compagnie d'Évangéline. Ils lui proposent 15 000 francs pour retrouver Luce Minetta et les dossiers dont elle s'est emparée.

TARD
MANGHETTE

ET JE VEUX ÊTRE PENDU SI LA MÔME NE M'A PAS SORTI UN PETIT CARNET NOIR, PROPRIÉTÉ DE LUCE MINETTA. LA VIE IMITE L'ART.



ELLE LE PLANQUAIT TOUJOURS À L'INTÉRIEUR DU PANTIN. JE CROYAIS QUE C'ÉTAIT SON JOURNAL INTIME...



NI JOURNAL INTIME, NI CARNET D'ADRESSES. MÊME UN AGENDA, C'ÉTAIT DÉJÀ ÇA. J'AI PROMIS À LA DOUCE ÉVANGÉLINE QUE JE REVIENDRAIS LA VOIR ET JE SUIS REPARTI COMME EN 14.



POUR COMMENCER, J'AVAIS DES QUESTIONS À POSER À UN CERTAIN MAX, QUE LUCE MINETTA AVAIT RENCONTRÉ CINQ FOIS EN DEUX SEMAINES, TOUJOURS À LA MÊME ADRESSE...



New York interdit Concorde

interdisons Paris aux Boeings américains!

PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

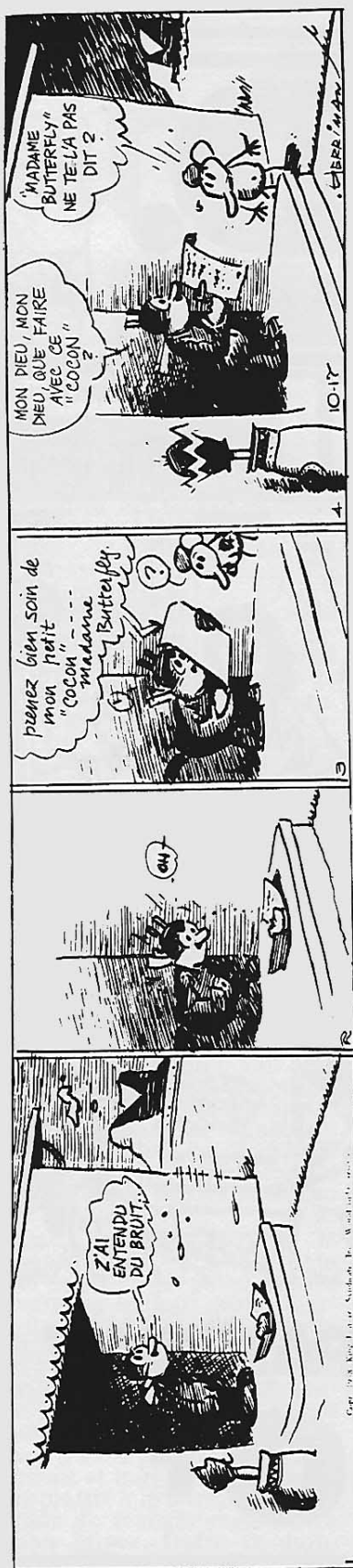


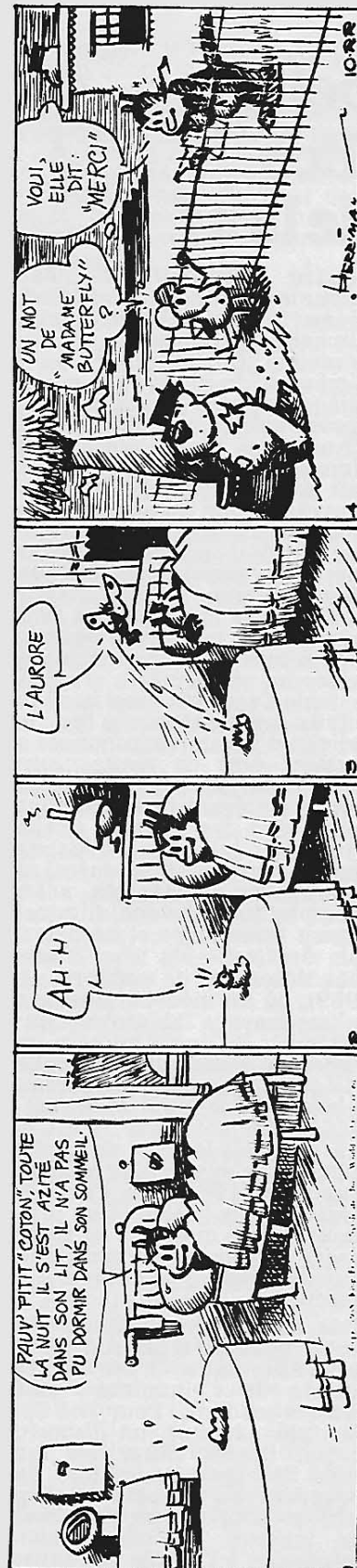
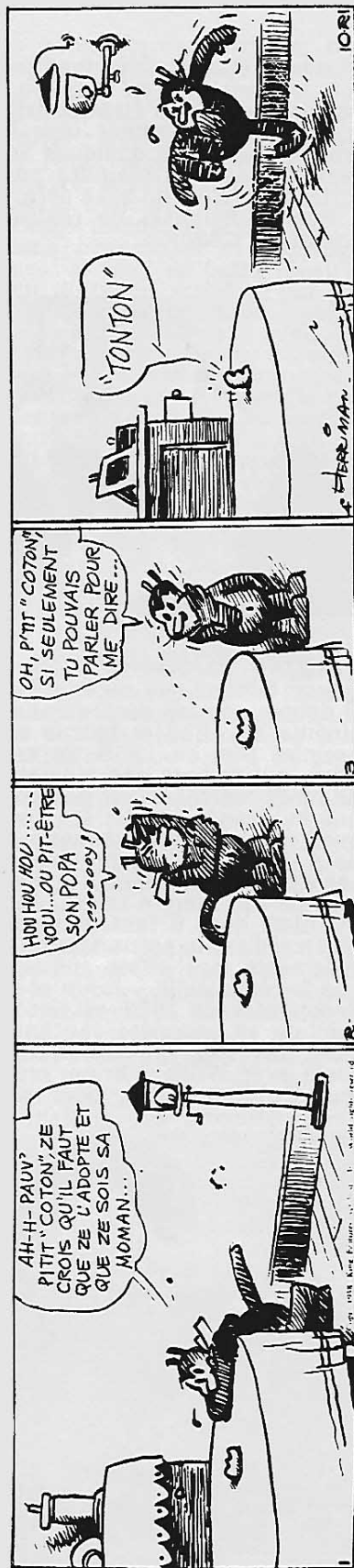
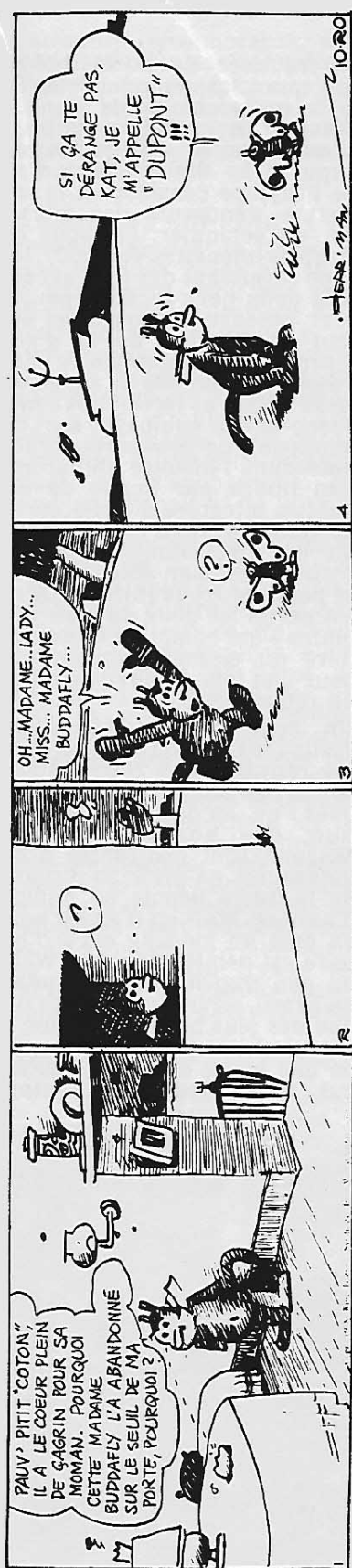
PALME D'OR CANINE 73



EN VENTE PARTOUT

2,50 F





petit dico de la s.f.



Castle (William) : Réalisateur et producteur américain né en 1914. On l'a surnommé Hitchcock Junior, ce qui est beaucoup trop flatteur, ou le Hitchcock du pauvre, ce qui est déjà plus près de la réalité... Après avoir réalisé (dès l'âge de 23 ans) des tas de westerns et films policiers, Castle, qui reconnaît avoir eu la révélation du pouvoir du film d'horreur sur les foules en assistant à une projection des *Diaboliques*, de Clouzot, aborde le genre en 1958 avec *Macabre*, une sombre histoire d'entrepreneur de pompes funèbres qui fait mourir de peur ses clients avec des apparitions de prétendus fantômes... Tout le système Castle est ainsi basé sur le faux-semblant, sur le toc : les indicibles mystères annoncés se révèlent être de petites intrigues, le surnaturel n'a rien que de très matérialiste, et tout fonctionne sur les grosses ficelles (musique, éclairage, décapitations pauvrement truquées) de l'épouvante, mises en scène avec platitude. Le seul film nettement fantastique et un peu rigolo de Castle est *The Tinger* (« Le désosseur de cadavres, en 1959), où un médecin découvre qu'une frayeur intense suscite à l'intérieur du corps humain une espèce de grosse chenille collée à la colonne vertébrale. Lorsque la bestiole s'échappe et se met à crapahuter par terre, c'est du délire... Mais le reste de sa production, *Le mystère de la hache sanglante* (1963), ou *Celui qui n'existait pas* (1964, et où il y a quand même quelques bons moments, ne soyons pas mesquins), retombe dans l'horreur à bon marché.

Mais ce qui caractérise le plus Castle, et ce qui a fait son succès outre-Atlantique, c'est l'introduction de « gimmicks » extérieurs à ses films. Pour *The Tinger*, par exemple, un dispositif spécial faisait vibrer les fauteuils des spectateurs lors des séquences où la bête s'échappait, et pour *Treize fantômes*, des lunettes spéciales étaient distribuées à l'entrée des salles, *Rosemary's Baby*.

sans lesquelles on ne pouvait pas voir les fantômes en question... Castle semble s'être tourné presque exclusivement vers la production depuis quelques années. On ne s'en plaindra pas, surtout que c'est lui qui a permis à Roman Polanski de réaliser *Rosemary's baby*.



« Homicide », de William Castle

Chaffey (Donald) : Réalisateur britannique né en 1917. Il débute comme décorateur de cinéma en 1938 et tourne son premier film en 1950. Sa carrière, qui compte une vingtaine de longs métrages, est peu connue en France, à part ses quelques œuvres de fantastique ou de S.-F. Et ce n'est que justice, car c'est là qu'il montra le meilleur de son maigre talent, dans les films dont il faut d'ailleurs plus créditer le scénariste ou le spécialiste des effets spéciaux que le réalisateur... *Jason et les Argonautes*, en 1963, est l'occasion de sa première rencontre avec Ray Harryhausen (qui fit école avec Willis O'Brien, créateur de King-Kong), pour une

œuvre tirée de la mythologie grecque : Jason parcourt les îles à la recherche de la fameuse Toison d'Or, qui lui permettra de s'asseoir sur le trône dont il a été expulsé. Le dialogue des dieux de l'Olympe considérant la projection minuscule des mortels sur un échiquier, l'attaque des Harpies (monstres volants), Neptune surgissant des flots et écartant deux pans rocheux pour livrer passage à l'Argos, et surtout l'animation de la gigantesque statue de bronze du géant Talos et les hordes de squelettes issus du sol et ferraillant contre Jason et son équipage, sont des morceaux de bravoure qui font date dans l'histoire de l'animation image par image de maquettes intégrées à des scènes à personnages réels par le procédé dit du « travelling Matte ». Le scénario est par ailleurs rapide et plein de trouvailles, et Jason est parmi les deux ou trois « peplums » qui comptent dans l'histoire du cinéma, surtout que, pour une fois, la phynance était au rendez-vous.

Un million d'années avant Jésus-Christ, en 1966, où Chaffey retrouve Ray Harryhausen, est un des films dits « préhistoriques » où, en dépit de toute logique, des hommes de Cro-Magnon sont confrontés à des dinosaures en principe disparus de la Terre depuis 80 millions d'années. Mais on n'en est pas à ça près au cinoche et, si l'histoire est débile et Raquel Welch un peu trop habillée (de peaux de bêtes), on trouve dans ce film une des plus belles collections de grosses bêtes jamais regroupées en une heure et demi : diplodocus, tortue géante, tricératops,



Un million d'années avant J.C.

cératosaure, tyrannosaure, ptéranodon (il n'est pas défendu de regarder sur le dictionnaire), tous très bien animés. En 1970, Chaffey tourna *Creature the World Forgot*, mais ce film reste inconnu en France.

Challengers of the Unknown

Equipe de héros de bande dessinée créée en 1957 par Jack Kirby, celui des *Fantastic Four*. Contrairement à la plupart des personnages de « comic-books », les « Provocateurs de l'inconnu » ne sont pas doués de pouvoirs extraordinaires ; c'est simplement une équipe de quatre bons vieux Américains musclés : un pilote d'essai, un océanographe, un champion olympique de lutte et un alpiniste. On voit qu'ainsi ils ont la maîtrise de l'eau et de la montagne, de la mécanique et de la force animale. C'est bien trouvé. Mais, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les aventures de ces champions n'ont guère d'intérêt : les héros ne sont pas des personnages vivants et complexes (comme l'Araignée, par exemple), ce sont simplement des stéréotypes benêts, toujours en train de courir ou de grimacer (dans le pénible effort de la réflexion), qu'ils aient à affronter des gangsters james-bondesques, des extra-terrestres ou (la mode aidant) des magiciens. Maintenant, les *Challengers* sont parfois associés à « l'Equipe Z » – nettement plus originale. On trouve les aventures de ces grands gosses idéologiquement douteux dans

les petits formats Artima, notamment « Aventure-Fiction ».

Chambers (Robert William)

Ecrivain américain, né en 1865, mort en 1933, dont l'œuvre est très mal connue, parce que pas traduite, en France, Chambers écrivit des romans historiques et sociologiques, et était en outre illustrateur de talent, employé par des magazines à la mode comme « Vogue » ou « Life » (il avait fait des études artistiques à Paris). Dans le domaine fantastique, où il écrivit peu, il se signale par plusieurs constantes et innovations. Négativement, il cria au loup contre le « péril jaune » dès les premières années du XX^e siècle (*The Slayers of Souls*, roman non traduit), et il se fait remarquer par un nationalisme du plus beau teint chauvin étoilé et un anti-sémitisme de bon aloi. (« En outre, l'exclusion des Juifs nés à l'étranger, mesure prise afin de préserver la nation, la création du nouvel état noir de Suane, le contrôle de l'immigration, la nouvelle législation sur la naturalisation et la centralisation progressive du pouvoir exécutif contribuaient au calme et à la prospérité » : ceci est tiré de la nouvelle *Le blanchisseur de réputation*, écrite à la fin du XIX^e siècle, et censée se dérouler en 1920. Heil Chambers !)

N'empêche, Chambers usa d'une thématique originale dans deux séries de nouvelles. Dans l'une, on retrouve la présence d'un livre mystérieux, *Le Roi de jaune vêtu*, qui décrit allusivement une contrée imaginaire et dont la lecture rend fou. On reconnaît là une mouture primitive du fameux *Nécronomicon* de Lovecraft, ce dernier auteur appréciant Chambers (il en parle avec amitié dans son étude *Epouvante et surnaturel en littérature*, en 10/18), et ayant certainement subi en partie son influence. Certaines nouvelles de ce cycle ont été recueillies dans un volume qui porte le même titre (Marabout n° 589). Un autre recueil de Chambers, *In Search of the Unknown* (inédit en français, et qu'on peut traduire par « A la recherche de l'inconnu »), réunit des nouvelles dont le personnage principal est un jeune zoologue traquant des animaux mystérieux ou disparus. Une seule nouvelle du cycle est disponible en français : *Le*

chef de port (« Fiction » spécial 19), qui décrit le rencontre avec un être aquatique mi-homme mi-poisson, qui fait penser à « l'étrange créature du lac noir » et annonce là aussi Lovecraft et ses êtres dégénérés. Alors, Chambers ? Bof... On peut connaître son existence, mais il n'est pas vraiment indispensable de le lire.

Charly

Film américain réalisé en 1968 par Ralph Nelson (*Le soldat bleu, La dernière bagarre...*), d'après une nouvelle de Daniel Keyes, *Des fleurs pour Algernon* (on la trouve dans le numéro 69 de « Fiction »), qui racontait comment un simple d'esprit, grâce un traitement miracule expérimenté par des savants, devenait un court moment un génie avant de retomber irrémédiablement dans l'imbécillité. La nouvelle avait ceci d'astucieux, et même d'exemplaire, qu'elle était traitée à la première personne par l'idiot lui-même, dans ses carnets, et que style de l'écriture, et même l'orthographe, changeaient à mesure que l'intelligence du narrateur s'accroissait, puis régressait. C'est un texte remarquable et bouleversant, dont on peut s'étonner qu'aucune anthologie ne l'ait repris depuis sa traduction française en 1959. Par la suite, Daniel Keyes agrandi sa nouvelle aux dimensions d'un roman (même titre, J'ai lu n° 427), mais on peut dire que le cœur n'y est plus et que le délayage nuit à la force d'impact du sujet...

C'est d'ailleurs une remarque qu'on peut adresser au film de Nelson : l'interprétation de Cliff Robertson est satisfaisante (il avait joué auparavant le personnage à la scène), mais l'œuvre s'enlise un peu trop dans des scènes humanitaires convenues : Charly à l'O.N.U. prêchant pour la co-existence pacifique, ou Charly et sa petite amie... De plus, le film s'arrête avant que l'intelligence du héros ne commence à régresser (sur un plan fixe le montrant assis sur une balançoire, ce qui est métaphore allusive d'un prochain retour à l'enfance...), une occultation grave qui détourne le texte de son sens. Mais, tel quel, le film est tout de même à voir, comme représentant d'une S.-F. adulte, quotidienne, intimiste, trop rarement abordée à l'écran.

Andrevon



Les « Challengers »

La mort d'une mère



MERDE! MA
MÈRE EST
MORTE!



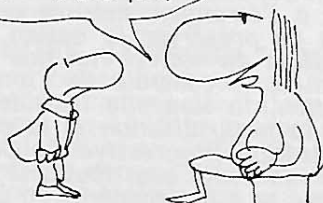
JUSTE LE JOUR
DE MON MARIAGE?



GASTON, C'EST PLUS LA
PEINE DE LOUER TA
QUEUE DE
PIE?



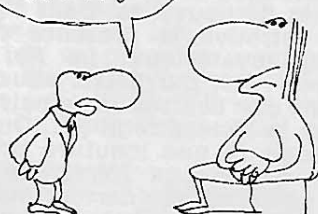
ON PEUT PAS SE
MARIER À CAUSE
DU DEUIL?



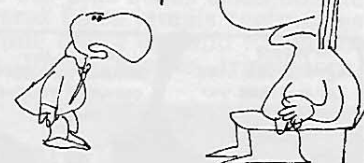
MA MÈRE
EST MORTE!



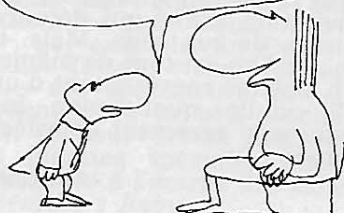
ELLE AURAIT PU
CHOISIR UN AUTRE
JOUR!



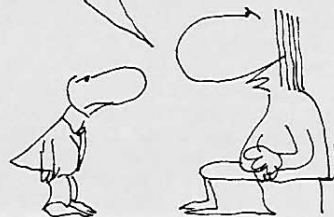
ON A DÉJÀ PAYÉ LES
FRAIS D'ÉGLISE!



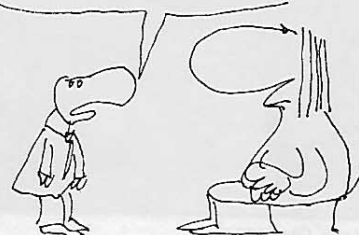
UNE CÉRÉMONIE DE
PREMIÈRE, TU TE
RENDS COMPTE?



TANT PIS, QU'ILS
NOUS REMBOURSENT?



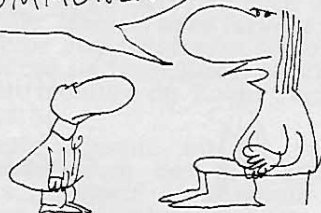
TU CONNAIS LES
CURÉS, ILS NE
VOUDRONT PAS!



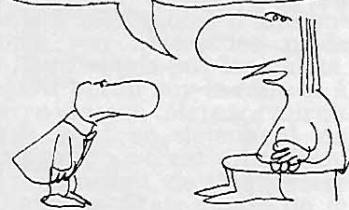
ET J'ESPÈRE QU'EN PLUS, IL NE FAUDRA PAS LUI PAYER LES FRAIS D'ENTERREMENT!



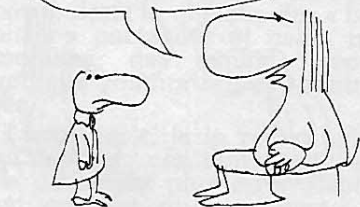
AH NON, QU'ELLE AILLE À LA FOSSE COMMUNE!



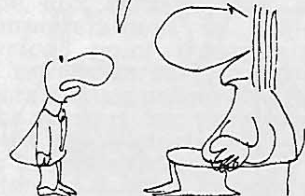
D'AUTANT PLUS QU'ILS ONT ÉTÉ QUARANTE À MOURIR ENSEMBLE!



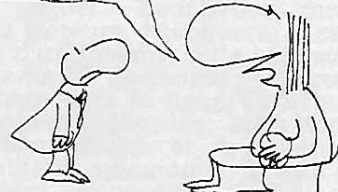
QU'ON LES ENTERRE ENSEMBLE!



COMMENT ÇA, QUARANTE?



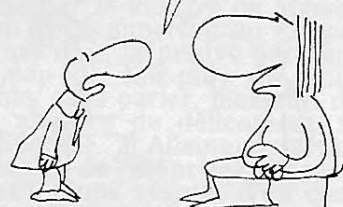
ILS ÉTAIENT À QUARANTE DANS UN CAR QUI A DÉVALÉ UNE FALAISE!



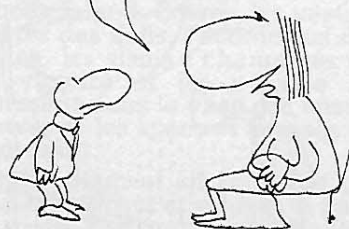
IL Y AVAIT TOUT LE VILLAGE QUI MONTAIT À PARIS POUR NOTRE MARIAGE!



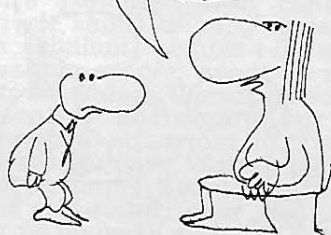
MAIS, ALORS, MA MÈRE EST MORTE AUSSI?



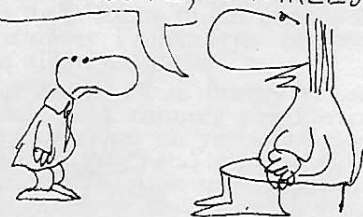
BIEN SÛR, ELLE EST MORTE!



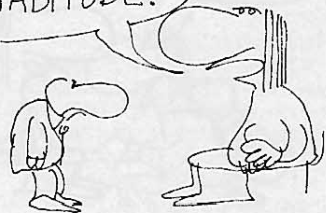
TOUT LE MONDE EST MORT!



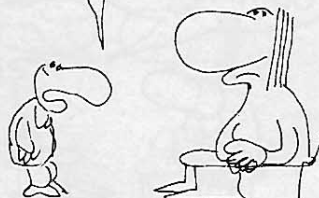
ILS ONT DÛ SESAOULER LA GUEULE POUR FÊTER NOTRE MARIAGE AVANT DE PRENDRE LA ROUTE, TU PARLES!



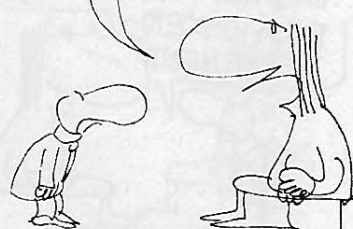
ET C'EST MA MÈRE QUI
CONDUISAIT! ELLE DEVAIT
ÊTRE IVRE MORTE, COMME
D'HABITUDE!



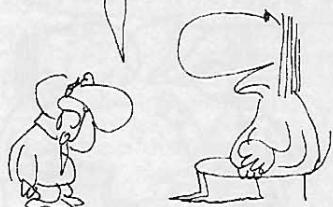
MAIS, ALORS, TOUT
LE MONDE EST MORT?...



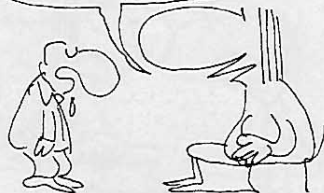
TOUT LE MONDE
MEURT, NON?



BOUA...!



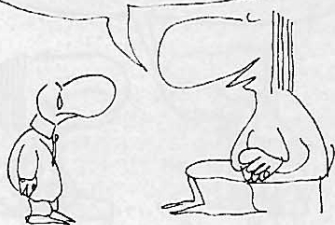
ÉCOUTE, GASTON, SI
ON SE MARIAIT
QUAND MÊME?



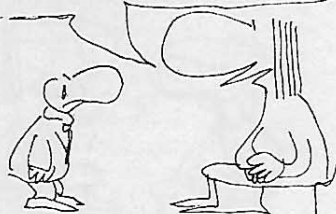
PUISQU'ON A DÉJÀ
PAYÉ L'ÉGLISE!



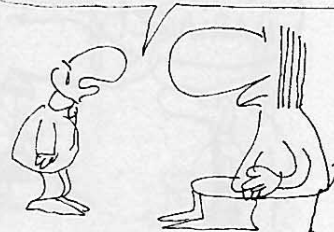
JE SAIS QUE ÇA NE
SE FAIT PAS, MAIS...



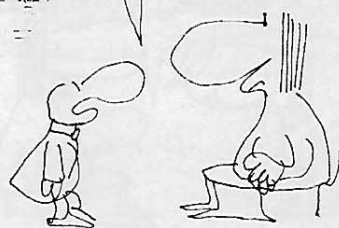
PUISQU'ILS SONT TOUS MORTS,
IL N'Y AURA PLUS PERSONNE
^{POUR} EN DIRE DU MAL, NON?



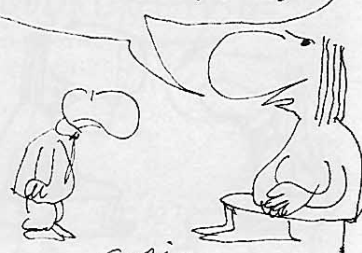
MAIS, MACHÉRIE, ON SE
MARIAIT JUSTEMENT
POUR LE QU'ENDIRA-T-ON...



À PRÉSENT, C'EST
PLUS LA PEÏNE!



MA MÈRE A TOUJOURS
TOUT FAIT POUR ME
GÂCHER LA VIE!



copi-

L'art patriotico-tumulaire

Durant un certain nombre d'années, trop courtes, hélas, un ami, sa femme exquise et moi-même avions pris l'excellente habitude d'aller naviguer, chaque été, dans les eaux fameuses du Solent (1).

Là, nous retrouvions à loisir l'Angleterre que, tous trois, nous aimions : celle de la voile, passionnée, pudiquement. Qu'elle fût hauturière ou de compétition, peu nous importait. L'important, le soir, après une douche généralement tiède, étant de se retrouver, au club ou au creux du rouf, entre amis, fourbus mais le teint fleuri d'embruns et de savonnages au « life-boy », dans la chaleur des « best bitter » partagées et celle, non moindre, des exploits vécus, quoique volontairement minimisés.

Il était écrit, je le redis, hélas, qu'un jour, ces temps heureux ne devraient plus être. J'épousai, en effet, une terrienne supportant mal la mer. Lui, déviant, brisait soudain sa carrière (2) pour embrasser celle, aléatoire, de rocker professionnel. Dans cet élan singulier, il transformait, aussi et du même coup, sa propre épouse en chanteuse dont la gorge, dès lors fragile, redoutait les rigueurs du vent. Ces deux démarches, somme toute inverses mais curieusement identiques dans leurs conséquences, eurent raison de nos profondes amours.

Quoiqu'il en soit et pour autant que je m'en souviens, de tous les ports du Solent, Cowes était, évidemment, celui qui exerçait sur nous la plus grande fascination... Cowes et le Royal Yacht Squadron (3). Cowes, cette Mecque de la régate, impavide, quand bien même elle se sait surclassée depuis un siècle par Newport, sa grande rivale de Rhode Island. Cowes, les vagues vertes des défis, l'écume des défaites, les « spis » chamarrés de la victoire et les « Classe J » dormant dans la vase des anses. Cowes et les spectres dressés de l'histoire...

1895 : vingt et un coups de canon annoncent et saluent, à hauteur de Portsmouth, le *Hohen-*

zollern. Encadré de deux croiseurs de la flotte impériale, le *Woerth* et le *Wissembourg*, plus quelques bâtiments de moindre importance, il remonte, le Solent vers Cowes avec Guillaume à son bord (4). Depuis trois ans, tous les mois d'août, le Kaiser vient, au château d'Osborne, chez sa grand-mère Victoria, la Reine d'Angleterre. A bord de son cher *Meteor*, avec ferveur, il participe aux régates, et son oncle Bertie (le futur Edouard VII) l'a fait membre du Royal Yacht Squadron.

A cette époque où les rois avaient encore des divertissements, la fierté et l'orgueil, à travers la passion de la régate et l'insouciance dans un monde où la notion de rentabilité est bien éloignée de la vitesse à la voile, se déchaînent dans ce qu'il est convenu d'appeler le clou de chaque saison anglaise de yachting, la Coupe de la Reine ou Coupe aux cent guinées, celle qu'impudemment la goélette *America*, voici trente-quatre ans, est venue ravir à dix-huit voiliers anglais autour de l'île de Wight et sous les yeux déçus pointés de Victoria (5). Celle dans laquelle *Meteor I* va affronter, ce 6 août, *Britannia*, le cutter du Prince.

Il pourra paraître excessif à maint lecteur d'oser prétendre qu'en cette fin de siècle, les espoirs de paix légitimes auxquels les nations aspirent soient morts noyés dans les eaux privilégiées d'un détroit de l'Angleterre méridionale. Il paraîtra sans doute audacieux d'affirmer que le monde sombra dans la Grande Guerre après deux régates malheureuses. Et pourtant...

Ce 6 août fatidique, peu avant les coups de canon du départ, par on ne sait quelle lubie, le caractère mercuriel du jeune Empereur s'émeut. Les handicaps sont, estime-t-il, trop élevés. Pris d'une sombre et désastreuse inspiration, il décide de se retirer de cette course à deux et, désintégrant l'enjeu, il laisse *Britannia* - Bernie est à la barre - accomplir seul le parcours inutile, voire ridicule ! Non content d'avoir choisi ce parti regrettable, voulant, semble-t-il, aller plus loin encore, avant de rentrer à Postdam, il prononcera un discours enflammé sur le *Woerth* (6) et, surtout, il ira chez Georges Lennox Watson (7), au crayon duquel Bertie, son oncle, doit son cutter, pour commander un nouveau yacht, ne posant

à l'infortuné architecte qu'une seule mais expresse condition : *Meteor II* devra surpasser *Britannia*...

Août 1896, même date, et essais terminés, *Meteor II* court à nouveau, mais cette fois pour de bon, contre *Britannia*. Philip von Eulenburg, qui était à bord du yacht du Prince (8) Edouard, rapporte que ce dernier, en voyant, à bien moins d'une encablure, son neveu les pieds dans l'eau vomie par les dalots, le regard perdu sur la toile et à la barre de son *Meteor*, aurait déclaré, tout en déjeunant de bon appétit : « C'est très bien, pour mon neveu, de s'intéresser aux bateaux. Mais quand on le voit, avec son bras estropié, se conduire comme il le fait, on ne peut s'empêcher d'avoir un peu peur qu'il ne se fasse du mal. » La sollicitude malicieuse du Prince était, ce jour-là, déplacée, car, dans cette régate, il laissa ses écoutes : *Meteor II* devait gagner ! Pour vous, mes chers lecteurs, j'évoquerai, l'espace d'un instant, cette bête sublime en fin de course... *Meteor II* glisse vers la ligne, la bôme largement débordée, sous foc, clin-foc, flèche et trinquette, l'équipage, au complet, debout à l'arrière pour améliorer l'assiette et allonger la flottaison (9), grand-largue babord amure. Son adversaire n'est même pas en vue...

Sans vouloir parler de « syndrome de Cowes », il est bien évident que le coup du handicap additionné au coup de Watson et divisé par la victoire de *Meteor II* en 1896 apportait au Prince, si j'ose dire, la preuve par neuf du peu de fair-play de Guillaume, sans parler, bien sûr, de son absence de délicatesse. Si l'Empereur d'Allemagne était capable de mépriser l'esprit sportif d'une régate, d'en contester les règles élémentaires dans un accès de mauvaise humeur, quelle garantie offrirait-il dans le respect d'un traité dès l'instant où des intérêts nationaux et vitaux seraient en jeu ? Ces constats, les points d'interrogation qui en découlaient, ne laissaient de hanter les ministres de la Reine plutôt enclins à considérer l'Allemagne comme une alliée naturelle.

Pour Bertie, à la luxure et au plaisir déjà conquis par Paris, ces questions ne restaient pas sans réponse, et l'attitude choquante de son neveu devait définitivement le jeter dans les bras

ronds de la France. Sa mère enterrée, Edouard VII scellait l'Entente Cordiale, sonnait, de tout le poids de l'Empire, le glas de la Triplice et laissait son neveu seul dans une guerre que ce dernier redoutait... Seul, il serait seul, tout seul, comme son *Britannia* et lui, Edouard, l'avaient été à Cowes. Vengeance extrême dont le monde allait cruellement subir les conséquences.

Pourquoi, se demanderont certains lecteurs, ces réminiscences nautiques et anglaises certes captivantes mais hors de propos dans notre chronique patriotico-tumulaire ? Eh bien, mes chers amis, tout simplement parce que le monument (10) qu'aujourd'hui je propose à votre attention ressemble à s'y méprendre à la couverture de la « Marque Jaune » d'Edgar P. Jacobs, et que cet ouvrage, je vous le confesse (11), me donna enfant le goût d'Albion, alors et pour moi mystérieuse, de Shakespeare à Fu-Manchu.

Jean-Marie de Busscher

(1) Long de 24 km et large de 6, ce détroit sépare la côte N.-O. de l'île de Wight des côtes du Hampshire. Symétrique au Spithead, ils pénètrent tous deux dans les terres pour former la Southampton Water.

(2) Il était polytechnicien.

(3) C'est le plus ancien yacht club du monde (je pèse mes mots), le plus fermé aussi ; et, dès lors et forcément, le plus prestigieux. Lorsqu'au début du siècle, Edouard VII voulut parrainer son ami Thomas Lipton, on lui conseilla de n'en rien faire : qu'était Lipton, sinon un épicier enrichi ? L'épicier, plus tard Sir Thomas, était pourtant le génial pro-



Le Kaiser à Verdun, par Raemackers



priétaire des fabuleux *Shamrocks* qui couraient l'America Cup pour y défendre l'honneur de l'Angleterre... Depuis, les temps ont changé. L'été dernier, à l'occasion du Jubilé, le Royal Squadron a organisé (de mauvaise grâce) quelques journées « portes ouvertes ». Au dire d'un ami, cette initiative n'aurait pas tellement satisfait certains membres.

(4) Philip von Eulenburg, sensible et imaginaire, supportait mal, à bord du *Hohenzollern*, les facéties auxquelles l'Empereur, de bonne humeur à l'idée de retrouver sa grand-mère chérie, se livrait. Et, notamment, celles de la gymnastique matinale et torse nu. Willie tenait beaucoup à voir ses invités (exclusivement masculins) la pratiquer avec assiduité. Lorsque ceux-ci étaient accroupis, en douce, il s'amusait à passer derrière eux pour, d'un coup de botte au derrière, les renverser sur le pont. « Les gars faisaient semblant d'être enchantés de cette attention », raconte le comte Kiderlen dans ses mémoires, « mais ils serraient les poings dans leurs poches et ensuite injuriaient l'Empereur comme des harengères ».

(5) C'est le 2 août 1851 que le commodore Stevens, du New York Yacht Club, envoyait au comte de Wilton, son homologue au Royal Yacht Squadron, une proposition pour courir, dans la Coupe aux cent guinées, contre « un nombre quelconque de goélettes »... Rentrés chez eux la coupe sous le bras, les Américains l'ont depuis remise vingt-deux fois en jeu. Et cette aiguère sans fond est devenue la Coupe America, courue toujours à Newport. A ce jour, les Yankees n'ont pas encore perdu une seule course malgré les fabuleux défis. Pour mémoire, le père du crayon à bille, le baron Bich, en a lancé quelques-uns... Tentant vainement de s'illustrer dans la « Cup » à des fins publicitaires, le malheureux n'a réussi qu'à s'y ridiculiser.

(6) Irrité par une presse incisive après le coup du handicap, orateur remarquable, le Kaiser devait, sur le *Woerth*, se lancer dans un discours du style « De

par la Grâce de Dieu » dont voici un extrait savoureux : « Un esprit d'insubordination se fait jour. Il prend des formes brillantes et séduisantes pour égarer l'esprit de mon peuple et de ceux qui me sont fidèles. Il emploie à son service des océans d'encre d'imprimerie et des torrents de papier... »

(7) Georges Lennox Watson avait dessiné, outre *Britannia* et *Meteor II*, les remarquables *Walkyries* que Lord Dunsraven engageait avec une belle persévérance dans la Coupe America. Quoique *Walkyrie II*, extraordinaire voilier de 133 pieds, de plus de 1 000 m² de voilure, dussent connaître la défaite face à *Vigilant* dessiné par le sorcier de Bristol Nat Herreshof, le prestige de Watson restait intact. En effet, « son » *Britannia* battait régulièrement tous les challengers britanniques à la « Cup ». Pourquoi, l'honneur du Royaume-Uni étant en jeu, le *Britannia* ne relevait-il pas et dès lors l'insolent défi ? Réponse : parce que le Prince ne pouvait courir le risque de perdre contre des Américains. Quant au Kaiser, dont le bateau surpassait celui de son oncle, l'idée ne lui en serait pas venue : les Américains, ça n'existait pas ! Il n'allait pas tarder à changer d'avis aux alentours des années 17.

(8) Willie avait dit à Phil d'aller avec Bertie.

(9) La longueur de la flottaison en rapport avec l'extension des voilures, mathématiquement, est le facteur principal de la vitesse à la voile. Cet axiome explique la surenchère des longueurs, dont *Reliance* fut le plus bel exemple : 144 pieds (43,90 mètres) et 1400 m² de voilure. (Les *Twelves* actuels développent 170 m²).

(10) Il s'agit du monument à André Maginot (celui de la ligne), situé en avant du fort de Souville détruit (Verdun). Ce monument illustre déjà, par son bouclier, le vouloir défensif d'André, dont la ligne devait être, quelques années plus tard, la magnifique démonstration.

(11) Je ne dis pas ça pour taquiner Théophraste Epistolier.



Un homme normal



J'AI ME FAIRE CE TRAVAIL DANS LES RÈGLES DE L'ART. ON FAIT LES CHOSSES BIEN, OU ALORS ON NE LES FAIT PAS. IL EST PLUS FACILE DE LES FAIRE BIEN QUE MAL.

L'IMPORTANT, C'EST D'ÊTRE EFFICACE, CONTONDANT. JOLI MOT, CONTONDANT.



AVANT, LES GENS ÉTAIENT VRAIMENT RÉPUGNANTS!



QUAND ILS ONT TUÉ L'ESPAGNOL AVEC LE GARROT, ILS ONT FAIT...



... UNE CONNERIE, POURQUOI LE FAIRE SOUFFRIR..?

... HORRIBLE, VRAIMENT HORRIBLE, COMME SPECTACLE. DES MILLIERS DE CAFARDS AGGLUTINÉS. ILS ONT DÛ MOURIR EN PLEIN FESTIN...





...MOI, JE SUIS EFFICACE, CONTONDANT.







DES BOXEURS ANALPHABÈTES. DES CHANTEURS QUI N'ONT PAS ASSEZ DE VOIX POUR COMMANDER UN CAFÉ.



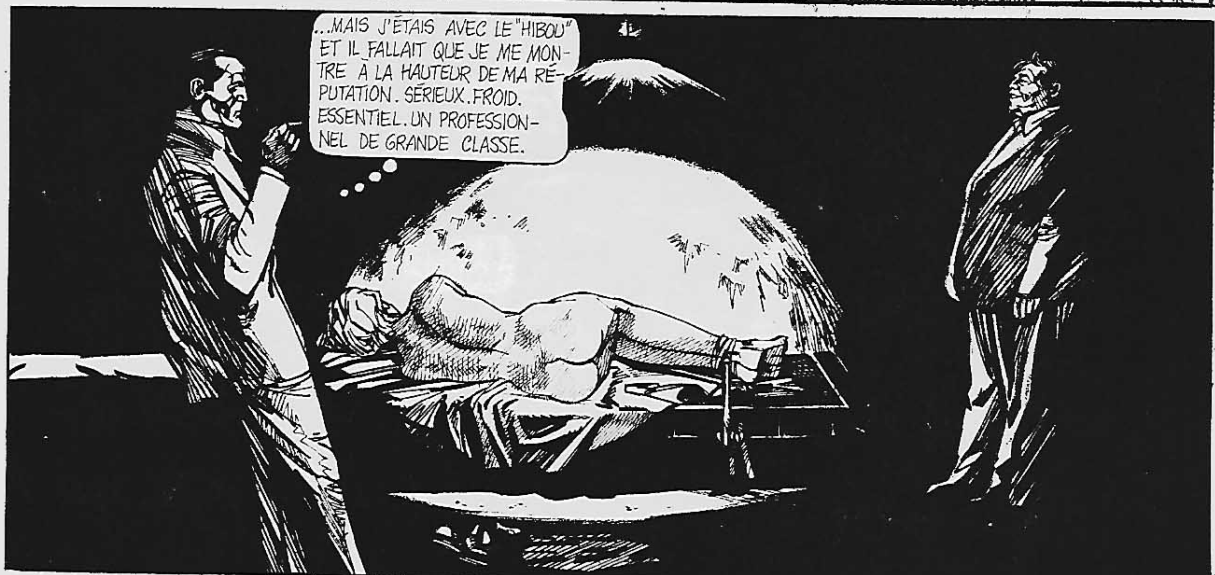
MES AFFAIRES À MOI SONT TOUJOURS SILENCIEUSES. MYSTÉRIEUSES. CONFUSES. SUICIDES? AMOURS CONTRARIÉES? INDIGESTIONS? AVAIT-IL TRAVERSÉ LA RUE EN LISANT SON JOURNAL? S'ÉTAIT-IL ENDORMI AVEC UNE CIGARETTE ALLUMÉE?



L'AFFAIRE DE LA FILLE...

ELLE EST TRÈS BIEN ATTACHÉE

JE FUS STUPIDE. J'AURAIS PU PROFITER D'ELLE. COMME FONT LES AUTRES... STUPIDE...



...MAIS J'ÉTAIS AVEC LE "HIBOU" ET IL FALLAIT QUE JE ME MONTRÉ À LA HAUTEUR DE MA RÉPUTATION. SÉRIEUX. FROID. ESSENTIEL. UN PROFESSIONNEL DE GRANDE CLASSE.



J'ÉTAIS FURIEUX DE VOIR
QU'IL PENSAIT À LA MÊME
CHOSE QUE MOI.



COMME SI QUELQU'UN T'ÉPIAIT PENDANT QUE
TU ES EN TRAIN DE POUSSER POUR CHIER.



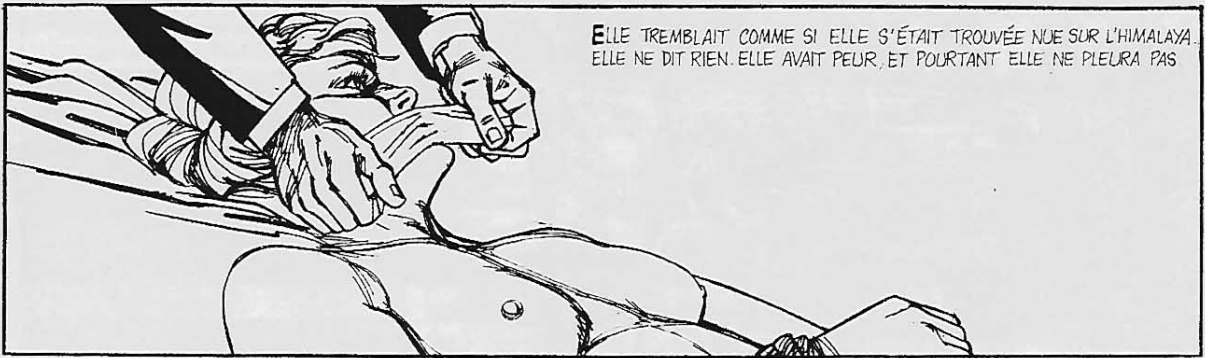
TOUT LE MONDE POUSSE. Y COMPRIS LE PAPE,
MAIS PERSONNE NE LE PENSE. ET CE BÂTARD
ME DÉGOUTAIT...



IL ME LE DIT JUSTE AU MOMENT OÙ JE LE PENSAIS.
COMMENT POUVAIT-IL IMAGINER QU'UNE BÊTE COMME
LUI PUISSE DEVENIR MON COMPLICE?



IL N'EST PAS QUESTION QUE JE RESTE AVEC LA FILLE,
SACHANT QU'IL EST EN TRAIN D'ATTENDRE. LE
RESPECT SE PERD.



ELLE TREMBLAIT COMME SI ELLE S'ÉTAIT TROUVÉE NUÉE SUR L'HIMALAYA. ELLE NE DIT RIEN. ELLE AVAIT PEUR, ET POURTANT ELLE NE PLEURA PAS



ELLE N'ESSAYA PAS DE DEMANDER PARDON. ELLE CROYAIT QUE NOUS ALLIONS LA VIOLER. SES YEUX ME LE DISAIENT.



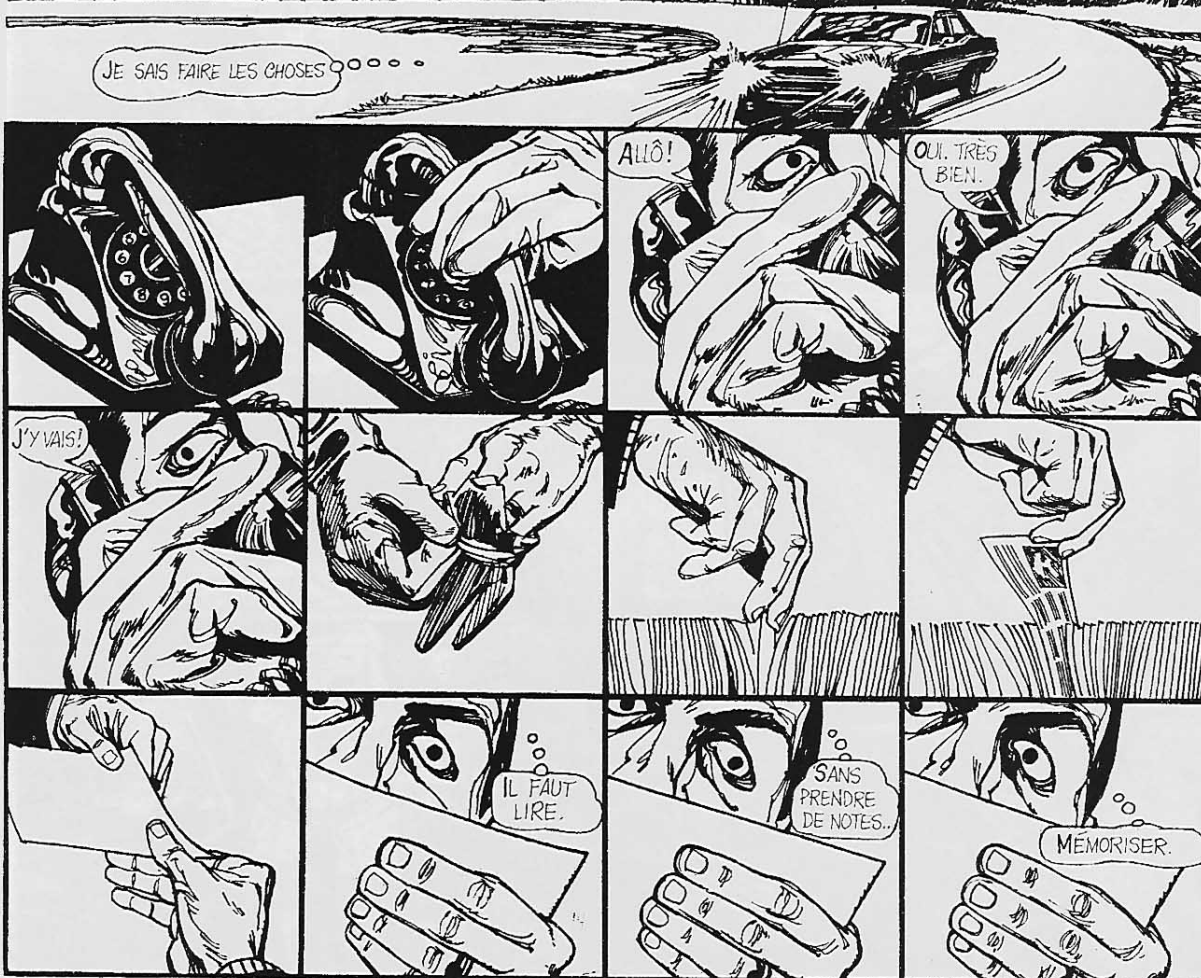
ALORS ELLE SE TENAIT COMPLÈTEMENT RAIDE POUR NOUS CONTRARIER. IDIOTE!



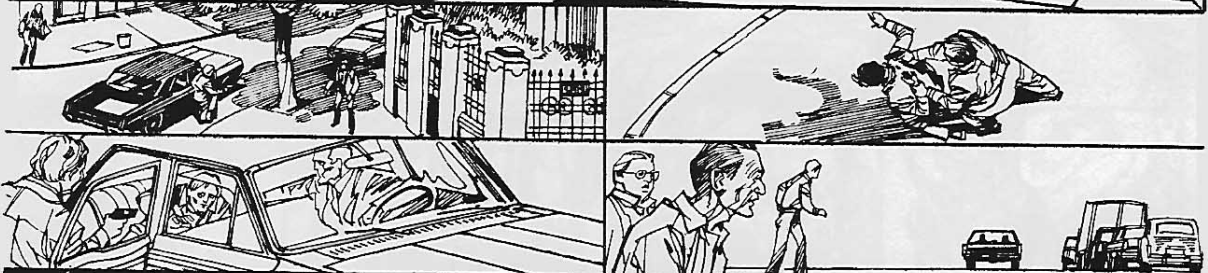
COMME SI CELA POUVAIT LUI IMPORTER, AU HIBOU. IL EST CAPABLE DE JOUIR AVEC UNE TRUIE CREVÉE.



QU'EST-CE QU'ILS CROIENT? QU'ILS PEUVENT FAIRE CE QU'ILS VEULENT? MAIS OÙ IRIONS-NOUS? CE SERAIT L'ANARCHIE!















IL BOUGE !... TCHI, TCHI, TCHI !



TCHI, TCHI, TCHI !



IL FAUT Y ALLER. IL NE MANQUERAIT PLUS QUE QUELQUE CONNARD VIENNE SE MÊLER DE NOS OIGNONS.



ALLONS-Y, VOYONS !

EH, IL BOUGE ENCORE ! J'AI POURTANT MIS C'QU'IL FALLAIT POUR LE FLAMBER !



NOUS AVONS ORDRE DE NOUS REPLIER DES QUE NOUS AVONS LA CERTITUDE QUE L'OPÉRATION A BIEN ÉTÉ MENÉE À SON TERME. COMME ÇA, ON ÉVITE LES COMPLICATIONS.





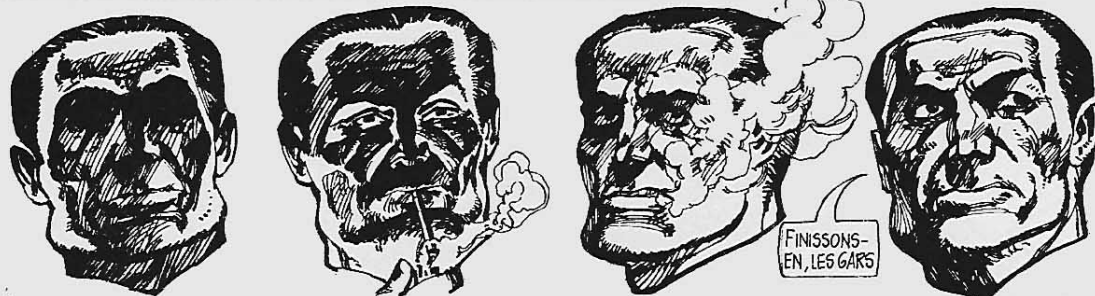


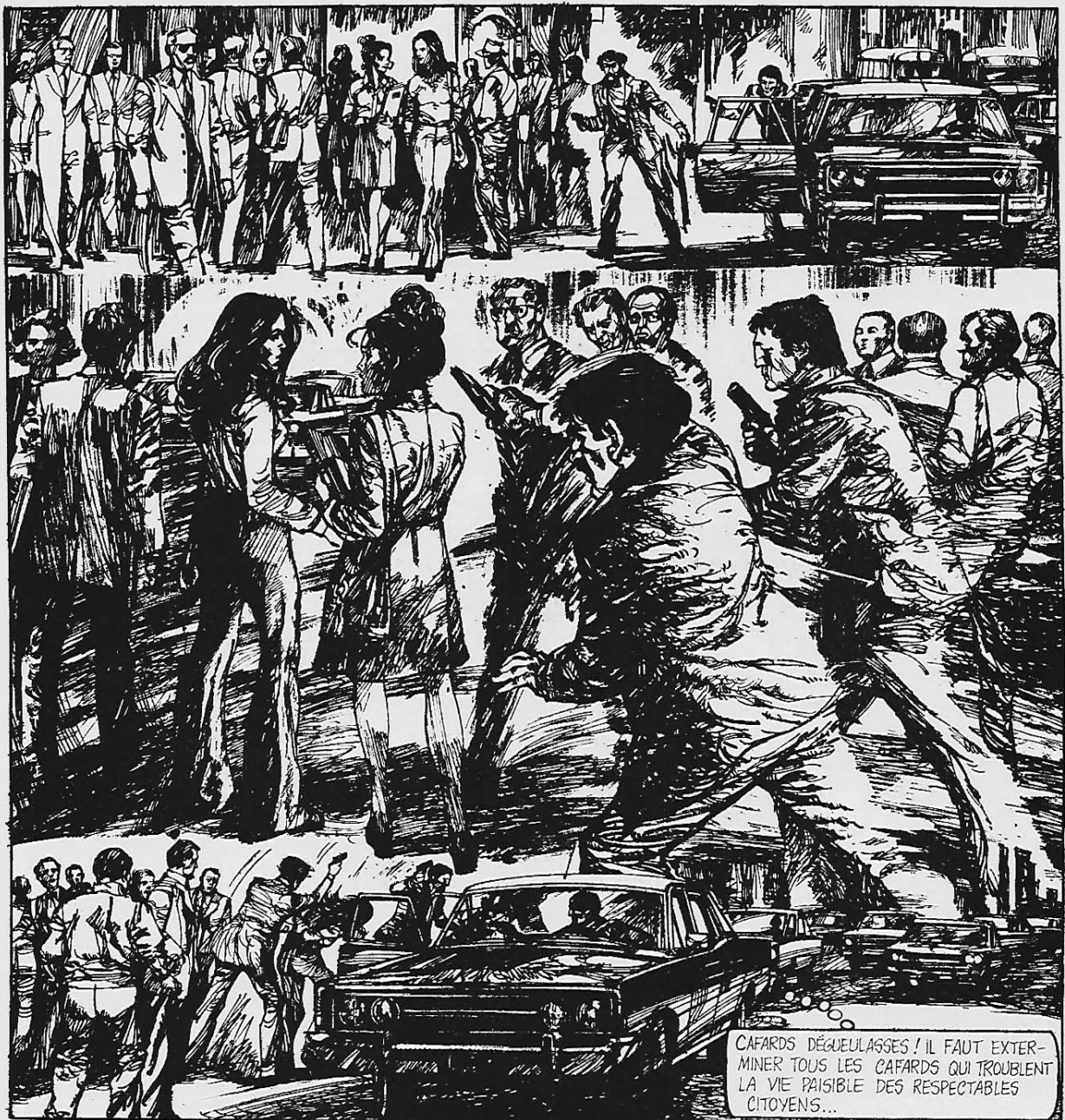


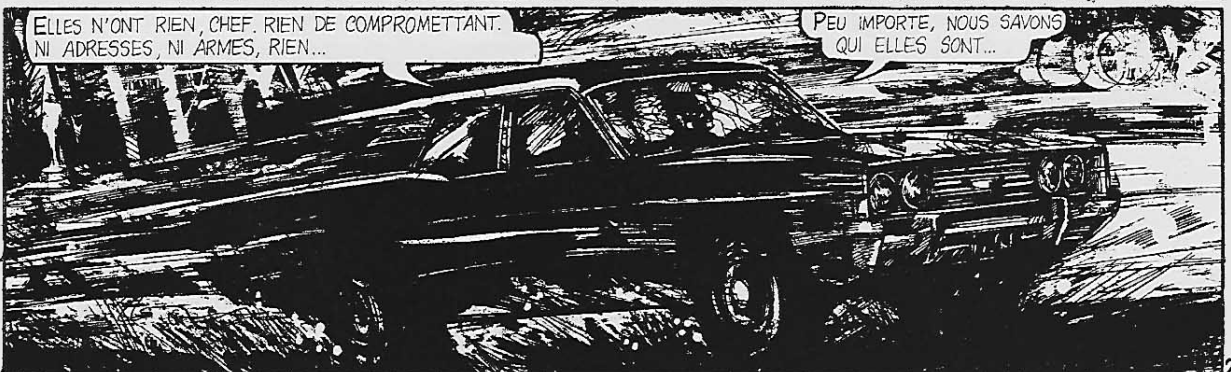








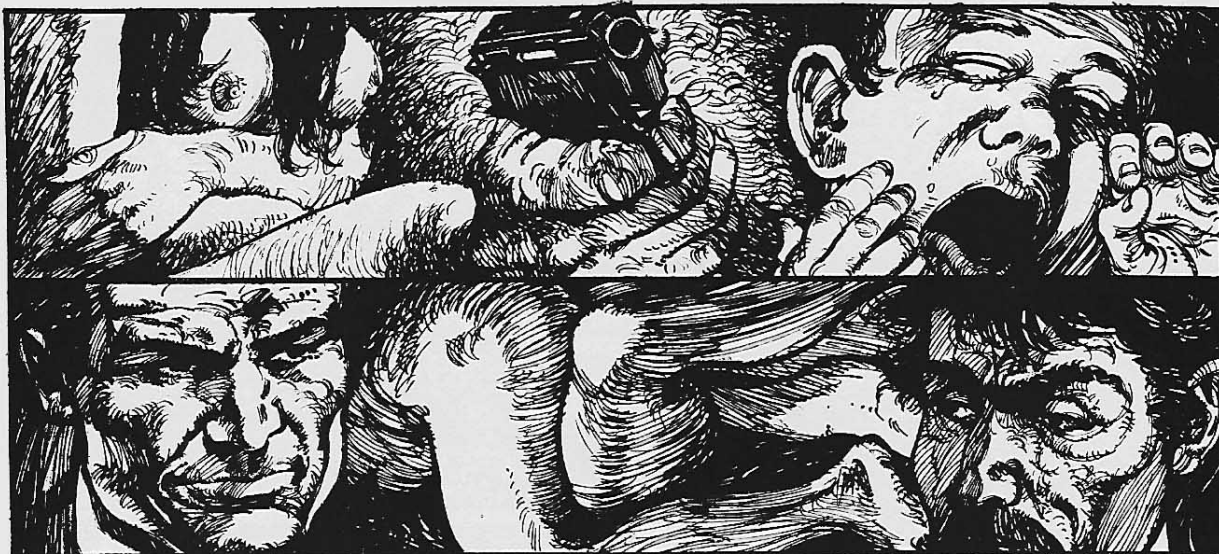
















33



VITO SCIRMA-
E. FOSTER 76

TRADUCTION DOMINIQUE GRANGE



*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1977,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1967 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

